



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**“L’avalée des avalés”**  
(1966)

roman de Réjean DUCHARME

(280 pages)

pour lequel on trouve ici l’examen de :

l’intérêt documentaire (page 2)

l’intérêt psychologique (page 19)

l’intérêt philosophique (page 49)

la destinée de l’œuvre et la question de l’identité de  
l’auteur (page 60)

**Bonne lecture !**

## Intérêt documentaire

“L’avalée des avalés” est riche de toute une mémoire livresque. Réjean Ducharme, fouillant dans le désordre d’une bibliothèque, s’appuya sur une très vaste culture, montra même une ambition encyclopédique. Bérénice affirme d’ailleurs : «*Le seul moyen de s’appartenir est de comprendre*» (page 191). Elle découvre les livres : «*Je me mets dans tous les livres qui me tombent sous la main et ne m’en retire que lorsque le rideau tombe. Un livre est un monde, un monde fait, un monde avec un commencement et une fin. Chaque page d’un livre est une ville. Chaque ligne est une rue. Chaque mot est une demeure. Mes yeux parcourent la rue, ouvrant chaque porte, pénétrant dans chaque demeure.*» (page 107). Elle court «*après toutes les Bérénice de la littérature et de l’histoire.*» (page 216), et avoue : «*L’influence qu’exercent sur moi ces Bérénice n’est pas à négliger. J’ai tellement besoin de croire en quelque chose et je peux si peu croire en ce qu’on croit. J’ai besoin tellement d’un chemin que je prendrais volontiers, s’il m’était offert, le chemin de n’importe quelle Bérénice. Il faut que les pouvoirs de l’imagination soient grands pour que la seule coïncidence de quelques syllabes provoque un accommodement si vif de tout mon être, et un si grand désir.*» (page 217)

Elle déclare : «*Je veux tout savoir*» (page 218) - «*Pour ce qui est de notions, de connaissances, je mange n’importe quoi.*» (page 225). Elle prend des «*cours de ballet, de trombone, de karaté, d’indologie, d’espagnol, de mécanique, d’électronique et de mythologie.*» (page 255), et se dit : «*L’hélicon et l’accordéon ont encore à me révéler tous leurs secrets. [...] Les textes sanscrits cachent peut-être un message d’ordre cosmique que les milliards de forts-en-thème qui les ont lus n’ont pas compris.*» (pages 256-257).

C’est pourquoi elle évoque de nombreux pays, époques, cultures, activités humaines, plantes, animaux, etc.. Mais cet étalage quelque peu pédant de tout un éventail d’allusions est souvent fait d’une façon parodique.

### Différentes activités

Ducharme s’aventure dans le domaine du sport, de l’athlétisme, en faisant de Christian un lanceur de javelot. Mais c’est pour lui une autre occasion d’exercer sa fantaisie :

- Il évoque un «*scout zoulou*» (page 71) qui «*a été choisi pour prendre part aux Jeux Olympiques de Brisbane*», qui n’ont jamais eu lieu !
- Il imagine le lancer de javelot comme une course chronométrée où, «*s’élançant vers le firmament, les cinq cents javelots ont l’air d’un orage tombant de la terre.*» (page 98). Il est vrai qu’au Québec, dans ces années-là, l’athlétisme était une discipline inconnue !

Les jeunes personnages sont passionnés par la nature, Christian et Constance Chlore ayant communiqué leur passion à Bérénice, lui ayant révélé tout un monde merveilleux. Avec Christian, «*Nous découvrons l’île. Quarante-deux criquets. Vingt-trois fourmis. Trois bousiers. Un chat.*» [page 65]). Il met sur pied avec elle «*un laboratoire biologique, une sorte de clinique où nous pouvions soigner les rats et étudier certains spécimens de la vie marécageuse*» (page 83). Il se montre érudit aussi en matière d’animaux : «*Nous dressons un inventaire en règle de notre faune*» (page 65). Quant à Constance, elle «*pouvait me dire le nom des insectes. [...] Elle essayait de m’apprendre, mais je n’avais pas de talent.*» (page 302).

On trouve en effet mentionnés ou décrits :

- des insectes : «*andrène funèbre*» (page 362) - «*araignées*» («*Les araignées qui marchaient sur l’eau des marais s’appellent argyronètes.*» [page 366]) - «*blattes*» (page 66) - «*bousiers*» (page 65) - «*cicindèle*» (page 302) - «*criquets*» (page 65) - «*fourmis*» (page 65) - «*livie*» (page 46) - «*papillon géomètre*» (page 81) - «*sauterelles*» (page 66) ;
- des oiseaux : «*aigle*» (pages 189, 362) - «*aptéryx*» (page 66) ;
- des poissons : «*corynacties*» (page 308) - «*cribella oculata*» (page 308) - «*cyclopes*» («*Les crustacés dont nous ne péchions qu’un couple par printemps et dont l’aspect mythologique nous déconcertait s’appellent cyclopes. [...] Je ne sais toujours pas comment s’appellent les petits mollusques bruns qui vivaient accrochés aux tiges des joncs noyés et dont la coquille se broyait avec*

des bruits d'écaille d'œuf entre le pouce et l'index.» [page 366]) - «méduse à ombrelle noire» (page 308) - «*nephtys hombergii*» (page 308) - «poulpes blancs» (page 306) - «requin» (page 305) ;

- des reptiles : «boa» (page 66) - «couleuvres» (page 65) ;
- des mammifères : «belettes» (page 65) - «cheval» (page 66) - «chèvre» (page 66) - «cochon» (page 66) - «écureuils» (page 65) - «éléphants» (page 66) - «hérisson» (page 213) - «hippopotame» (pages 187, 255, 343) - «marmottes» (page 65) - «onдатras» (page 66 - est décrite la stupéfiante volonté de l'un d'eux qui, «pris au piège se débat» : «Jeune et vigoureux, la dent puissante et incisive, il a résolu de trancher où il se boucle le nœud gordien [...] Il pratique la vivisection avec une détermination presque haineuse. Perçant à coups de gueule, arrachant à coups de tête, tordant le membre lacéré et brisé en miettes en se tordant de tous ses muscles, il est comme fou, comme dépassé par lui-même : il éclate, il éclaire, il tonne. [...] le pauvre ondatra, l'ondatra à demi mort de liberté. Un rat a de l'âme plein le ventre.» [pages 68- 69], l'anecdote trouvant un écho page 259) - «panda» (page 66) - «raton laveur» (page 208) - «rats» (page 65, dont «l'île grouille», Einberg rêvant d'une «battue orgiaque» pour «l'extermination de leur race», tandis que Chat Mort, par esprit de contradiction, «s'entiche des affreux rongeurs») - «renard» (page 65) - «rhinocéros» (page 66) - «singe» (page 127) - «souris» (page 255) - «vache» (page 66) - «visons» (page 66).

Les plantes aussi ont leur place, Bérénice tenant à aligner leurs noms car, dit-elle : «Les plantes dont je ne sais pas le nom sont comme les êtres humains dont je ne sais pas le nom.» (page 302) : «sagittaires» (page 25) - «ajoncs» (page 49) - «chiendent» (pages 49, 293) - «empêtre» (page 321) - «fléole» (page 49) - «frétille» (page 373) - «genêts» (page 49) - «grémil» (page 230) - «luzerne» (page 294) - «marrube» (page 246) - «orobranche» (page 294) - «plantain» (page 302) - «rue puante» (page 302) - «saxifrage ombreuse» (page 207).

«L'évolution des espèces» est survolée : «L'homme s'est développé à partir d'un protozoaire. On ne peut sérieusement vouloir tout reprendre à zéro sans redevenir sans vie. Mais avant, il faut redevenir singe, saurien, trilobite, protozoaire.» (page 127).

### Les arts

Apparaissent ici et là des allusions à :

- la musique : La lettre de Christian est organisée en quatre mouvements : «Andante [...] Allegro non troppo [...] Furioso [...] Maestoso.» (page 110) ;
- la peinture : Chamomor est semblable à «la "Vierge" de Baldovinetti» (page 80), qui est plus exactement «La Vierge à l'enfant» ;
- la sculpture : Le «célèbre buste de Louis XIV par Puget» (page 110) serait la forme d'un aquarium !

Mais Réjean Ducharme convoque surtout la littérature :

- Bérénice lit «Homère et Virgile, ce Turc et cet Italien» selon Zio (page 188). Elle regrette un «temps homérique» (page 180).
- Chamomor fait faire du «théâtre grec» : «quelque Aristophane, quelque Térence.» (page 101 ; mais il faut remarquer que Térence est un Latin !), et on déploie : «Masques, cothurnes, lances, trabées, péplos, pourpres» (page 101).
- «Je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne» (page 294) pourrait être le souvenir du «Lai du chèvrefeuille» où Tristan, exilé loin de sa bien-aimée, la reine Iseut (dont «les os» sont évoqués page 91), dépose sur son passage un délicat signe de reconnaissance : une branche de coudrier enlacée d'un brin de chèvrefeuille, symbole de leurs destins inséparables.
- Le «géant des mers lui-même : Adamastor» (page 307) est un personnage de l'épopée de Camoëns, «Les Lusitades».
- «To be or not to be» (page 128) est une citation de «Hamlet» de Shakespeare, pièce où le héros hait sa mère, et à laquelle une allusion est peut-être faite avec «Chamomor est debout au milieu d'une rue d'une ville du Danemark, elle m'attend fixement, et je la hais» (page 207) : la ville pourrait donc être Elseneur. «"Exeunt", comme dit souvent Shakespeare dans ses pièces de théâtre.» (page 345) remarque Bérénice. Elle envie Roméo et Juliette : «À mon âge, Roméo et Juliette avaient épuisé leurs

*réerves de flèches et de bombes et se rendaient au titan.»* (page 296), tandis que Gloria, pour la rejoindre, a escaladé un mur «à l'instar de Roméo» (page 358).

- Dans «*Elle a vécu ce que vit toute douceur : l'espace d'un malentendu*» (page 148), on a un pastiche de ces vers de Malherbe : «Et rose elle a vécu ce que vivent les roses / L'espace d'un matin» («*Consolation à M. du Périer*»).

- On trouve des citations approximatives du «*Cid*» de Corneille (mais Ducharme n'allait-il pas le maltraiter délibérément dans sa pièce «*Le Cid maghané*»?) : le vers «La valeur n'attend point le nombre des années» lui inspira : «*les couteaux et les fourchettes n'attendent pas le nombre des années*» (pages 95-96) et «*la valeur n'attend pas le nombre des années*», citation qui est attribuée à Rabelais par le pédant ridicule qu'est Blasey Blasey (page 283) - «Rodrigue as-tu du cœur?» lui inspira : «*Bérénice Einberg, as-tu du cœur?*» (page 250) - «Va, je ne te hais point» lui inspira : «*je ne te hais pas*» de Rosenkreutz (page 368).

- Le «Je pense donc je suis» de Descartes est retourné en : «*Voici ce que je suis [...] Donc je pense.*» (page 193) - «*Je suis, donc je pense*» (page 315).

- La mention d'«*Aricie, la princesse athénienne douce, timide et tendre, rêveuse et crédule*», qui se voit entourée de «*requins*» (page 371) et celle d'«*Hippolyte*» et d'«*Aricie*» (page 372) sont des souvenirs des personnages de la pièce de Racine «*Phèdre*».

- La Fontaine et ses fables sont particulièrement mis à contribution. «*Rien ne sert de ramper. Il faut partir à poings.*» (page 57) est une déformation plaisante du premier vers de «*Le lièvre et la tortue*» : «Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.» «*J'aime peu les loups, mais je préfère les loups aux chiens, parce que les loups préfèrent se dévorer entre eux à se faire promener au bout d'une laisse sur un trottoir pour faire leurs petits besoins*» (page 235) est une allusion à «*Le loup et le chien*». «*Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*» (page 264) est une citation de «*Les deux pigeons*». Le proverbe «*Tout petit chien devient grand si Dieu lui prête vie.*» (page 313) est une variation sur «*Petit poisson deviendra grand si Dieu lui prête vie*» qu'on trouve dans «*Le petit poisson et le pêcheur*». Enfin, on trouve des variations de l'expression ancienne «être Gros-Jean comme devant» qu'on trouve dans «*La laitière et le pot au lait*» : «*me voilà gros protozoaire comme devant*» (page 128) - «*Et Bérénice Einberg, la voilà grosse Bérénice Einberg comme devant*» (page 312) - «*Grosse petite apache comme devant*» (page 327).

- L'allusion à «*Henriette d'Angleterre*» (page 315) pourrait être un souvenir de Bossuet qui prononça l'oraison funèbre de cette princesse française.

- «*Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes*» (page 147) est une citation de «*Candide*» de Voltaire.

- «*Pleurez, doux alcyons, pleurez !*» (page 81) se trouve dans «*La jeune Tarentine*» de Chénier.

- On remarque l'allusion au personnage de Mary Shelley popularisé par le cinéma : «*faire le Frankenstein*» (page 114).

- «*Pourquoi cette nuit ne s'immobilise-t-elle pas?*» (page 220) pourrait être une transposition prosaïque des vers de Lamartine dans «*Le lac*» :

«Je dis à cette nuit : "Sois plus lente" ; et l'aurore

Va dissiper la nuit.»

- Dans «*la duchesse de Langeais, l'héroïne de Balzac, de Zola, de Cyrano de Bergerac, du barbier de Séville*» (page 361), la première indication est la seule exacte avant un dérapage dans la cocasserie.

- La «*course au bonheur*» que Chamomor fait miroiter à Bérénice (page 142) pourrait être un écho de «la chasse au bonheur» chère à Stendhal.

- «*Tu es un misérable*» est évidemment une allusion au roman «*Les misérables*» de Victor Hugo (page 323) dont le début de son poème «*Demain, dès l'aube*» transparaît dans «*Demain à l'aube*» (page 329).

- «*J'imagine Christian comme on imagine des étoiles au fond d'un égout*» (page 74) pourrait rappeler le «Je suis un ver de terre amoureux d'une étoile» de Ruy Blas dans la pièce de Victor Hugo du même nom.

- La mention de «*la "Bérénice" d'Edgar Poe*» (page 217) reste cependant vague : «*Je prends l'habitude de faire ce qu'elle fait, d'être comme elle est*». C'est-à-dire? Ducharme aurait pu indiquer qu'elle est débordante d'énergie avant d'être soudainement attaquée par un mal mystérieux.
- Bérénice s'est «*coiffée à la Bovary*» (page 298) ; or on lit dans le roman de Flaubert (chapitre 2) : «*Ses cheveux, dont les deux bandeaux noirs semblaient chacun d'un seul morceau, tant ils étaient lisses, étaient séparés sur le milieu par une raie fine, qui s'enfonçait légèrement selon la courbe du crâne ; et, laissant voir à peine le bout de l'oreille, ils allaient se confondre par derrière en un chignon abondant, avec un mouvement ondé vers les tempes*». Transformée par son arrivée en Israël, Bérénice déclare : «*Mlle Bovary, c'est moi.*» (page 329), parodie de l'affirmation de Flaubert : «*Madame Bovary, c'est moi.*»
- «*Comme les soldats d'Hamilcar Barca, je fais des grimaces de tigre et je pousse des cris de tigre.*» (page 300) est un souvenir de «*Salammbô*» de Flaubert.
- Ducharme cite encore «*le poème de Banville intitulé "La Mère"*» (page 93). En effet, avaient paru en 1877 «*Roses de Noël*», petits poèmes écrits par le poète pour sa mère, Zélie, à l'occasion de son anniversaire pendant plus de trente ans.
- L'«*Héautontimoroumenos*» (page 101) est une allusion au poème de Baudelaire de ce titre, qu'il avait traduit par «*le bourreau de soi-même*».
- Le «*U vert*» (page 75) est celui de «*Voyelles*» de Rimbaud, dont le poème «*L'éclair*» («*Une saison en enfer*») est cité de façon inexacte dans «*L'échappons-nous?*» (page 334).
- Le «*poème de Verlaine où l'on voit deux collégiennes jouer ensemble au monsieur et à la madame.*» (page 346) est «*Pensionnaires*» (dans «*Les amies*», du recueil «*Parallèlement*»).
- L'injure «*sale poule cochinchinoise*» est un souvenir de Lautréamont qui, dans «*Les chants de Maldoror*» dénonçait les «*gloussements sonores de poule cochinchinoise aussi grotesques qu'on serait capable de l'imaginer*» («*Chant sixième*»).
- «*Offensée et humiliée*» (page 82), «*offensée, humiliée*» (page 136) paraphrasent le titre du roman de Dostoïevski «*Humiliés et offensés*».
- La mention «*À l'ouest, rien de nouveau*» (page 373) reprend le titre du roman d'Erich Maria Remarque.
- Les chats de Mme Einberg sont nommés Mauriac (pages 65, 92) pour se moquer du grand romancier français qui était catholique comme elle l'est.
- L'indication par Bérénice : «*Christian [...] a promis de m'emmener au bout du monde.*» (page 150) est peut-être une allusion au titre du roman de Blaise Cendrars «*Emmène-moi au bout du monde*».
- «*Avoir un ami lâche, ce n'est rien, c'est bien mieux que d'attraper la scarlatine, que d'avalier de la mort-aux-rats, que de sucer de la naphthaline.*» (page 69) est les trois premiers vers du refrain de la chanson de Ray Ventura (paroles : André Hornez, musique : Paul Misraki, 1936) où l'on fait contre mauvaise fortune bon cœur car à toutes les mésaventures est opposé :
  - «*Ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine*
  - «*Ça vaut mieux que d'avalier de la mort aux rats*
  - «*Ça vaut mieux que de sucer de la naphthaline.*»
- Sont surtout présentes des citations du poète romantique québécois Émile Nelligan (1879-1941) qui, elles, ne sont pas parodiques car Réjean Ducharme a déclaré éprouver pour lui «*une grande affection fraternelle*», voulant d'ailleurs qu'on prononce son nom à la française (indiquant bien : «*nez-lit-gant*»), comme, paraît-il le poète le prononçait lui-même pour s'opposer à son père irlandais. Ces citations jouent un rôle important mais sont souvent mal reproduites, sans respecter la forme des vers qu'on rétablit ici :
- la citation de la page 29 est celle de deux vers de «*Ténèbres*» :
  - «*Je rêve tout le temps aux vaisseaux des vingt ans,*
  - «*Depuis qu'ils ont sombré dans la mer des Étoiles*»
- les «*sofas de Nippon*» (page 113) sont en fait, au vers 2 d'«*Éventail*», les «*sophas de Nippon*».
- pages 203-204, le texte cité, qui est amputé de sa ponctuation et des quatre derniers mots, est le le sonnet «*Hiver sentimental*» :

«Loin des vitres ! clairs yeux dont je bois les liqueurs,  
Et ne vous souillez pas à contempler les plèbes.  
Des gels norvégiens métallisent les glèbes,  
Que le froid des hivers nous réchauffe les cœurs !

Tels des guerriers pleurant les ruines de Thèbes,  
Ma mie, ainsi toujours courtisons nos rancoeurs,  
Et, dédaignant la vie aux chants sophistiqués,  
Laissons le bon Trépas nous conduire aux Érèbes.

Tu nous visiteras comme un spectre de givre ;  
Nous ne serons pas vieux, mais déjà las de vivre,  
Mort ! que ne nous prends-tu par telle après-midi,

Languides au divan, bercés par sa guitare,  
Dont les motifs rêveurs, en un rythme assourdi,  
Scandent nos ennuis lourds sur la valse tartare !»

- «*Nous ne serons pas vieux, mais déjà las de vivre !*» est de nouveau cité deux fois page 373 où figure aussi «*Ma mie, cultivons nos rancoeurs !*», souvenir approximatif de «*Ma mie, ainsi toujours courtisons nos rancoeurs*» qu'on avait déjà lu page 277.

- «*Ô si gai que j'ai peur d'éclater en sanglots !*» (page 281) est le dernier vers de «*La romance du vin*» (poème mentionné page 114) qui commence en fait évidemment par «*Oh !*» et qui a peut-être inspiré la fin du chapitre 12 : «*Gai, luron, gai ! Je suis bouleversée.*» (page 61).

- «*Et juste où fut le corps s'élève une ancolie...*» (page 298) appartient au poème justement intitulé «*L'ancolie*» (dont tout le quatrain est cité dans «*L'hiver de force*», page 254).

- «*Par les eaux d'or des vases d'Égypte...*» (page 325) se trouve dans «*Pastels et porcelaines*».

- «*Ce fut un grand vaisseau taillé dans l'or massif*» (page 229) est un vers du plus célèbre poème d'Émile Nelligan : «*Le vaisseau d'or*».

Comme on le constate, les poèmes d'Émile Nelligan n'ont guère de couleur québécoise, même s'il est dit d'eux qu'ils «*goûtent l'eau d'érable*» (page 203), prise comme symbole du Québec, alors que Bérénice confie que, quand dame Ruby les lui imposait, «*ils avaient l'odeur aigre de mon haleine et ils m'écoeurèrent*» (page 203). On s'étonne aussi que Ducharme puisse le présenter comme «*le poète qui s'enfermait la nuit dans les églises pour crier ses poèmes à la Vierge Marie*» (page 203) car de tels poèmes ne sont pas présents dans le recueil publié. Mais le poète romantique joue un grand rôle dans «*L'avalée des avalés*» car Constance Chlore «*est amoureuse folle de Nelligan, d'Émile, le poète devenu fou à l'âge de devenir adulte*». (page 203).

- Le poète dont il est question page 249 est un autre poète québécois, Henri de Saint-Denys-Gréneau (1912-1943), et les phrases citées (mal !) appartiennent à son poème «*Spectacle de la danse*» où on lit plus exactement au début : «*Mes enfants vous dansez mal*» et à la fin :

«*Or la danse est paraphrase de la vision  
Le chemin retrouvé qu'ont perdu les yeux dans le but  
Un attardement arabe à reconstruire  
Depuis sa source l'enveloppement de la séduction.*»

### Les pays

Si «*L'avalée des avalés*» nous présente, par le point de vue de Bérénice, des aventures qui semblent d'abord très fantaisistes, le tableau devient de plus en plus réaliste : de la très improbable abbaye sur une île du Saint-Laurent, on passe à une Amérique du Nord de plus en plus véridique et, enfin, à une guerre en Israël qui est tout à fait historique.

Un lecteur qui ouvre le livre sans savoir qui est Réjean Ducharme (qui le sait vraiment?) découvre que la narratrice est la fille d'un juif et d'une catholique, qu'elle est juive tandis que son frère est catholique, tombe sur une mention peu explicite du Canada (page 16), apprend que les personnages vivent sur une île (la première mention en est page 29), qui est séparée du «continent» par un «*chenal*», qui se trouve dans un grand fleuve dont on apprend assez tardivement (page 255) qu'il s'agit du Saint-Laurent.

L'histoire se déroule donc au Québec, mais ce nom n'est jamais donné.

Si le lecteur se renseigne, il apprend que Ducharme a justement vécu sur l'île Saint-Ignace, une des îles de Sorel, à l'entrée du Lac Saint-Pierre. Mais il a exercé sa fantaisie aussi sur la géographie car, selon lui, de l'île, on pourrait voir, d'une part, une grande ville et, d'autre part, «*le fleuve entrer dans l'océan*» (page 30), ce qui est impossible. Ducharme prétend aussi : «*Ici, le fleuve s'ouvre si grand que les rivages ne soulignent plus que d'une barre estompée les confins de l'azur et des eaux.*» (page 79) ; mais, dans la réalité cela ne se produit qu'à plusieurs centaines de kilomètres plus loin.

Sur l'île se trouve un village dont l'école est tenue par des professeurs qui sont des juifs : le «*rabbi*» Schneider et Rébecca Ruby, où les camarades de Bérénice s'appellent Constance Cassman (un nom potentiellement juif), «*Anna, Paula, Louisa, Albert, Bill, Sam, Gloria, Jack*» (page 112), tandis que les Einberg ont des voisins et amis qui s'appellent Jovich (page 149) et Glengarry (page 175), tout ceci relevant de la plus haute fantaisie car cette région du Québec est uniquement peuplée de francophones, et on ne trouve de juifs ashkénazes guère qu'à Montréal.

La grande ville ne peut être que Montréal qui, sans être nommé, est évoqué par le quai «*qui s'appelle Victoria*» (page 152), par «*l'Elga Dan, paquebot danois*» (page 152 : ce bateau était célèbre dans les années soixante car, chaque année, son capitaine obtenait une «canne à pommeau d'or» pour être entré dans le port le premier après l'hiver), par «*le Conseil des Ports nationaux*» (page 152 : il «*annonce que le port rouvrira deux semaines plus tôt que d'habitude la saison prochaine*»), par la raffinerie de pétrole (pages 157-158) qui pourrait être l'une de celles que connaissait l'Est de l'île de Montréal, par l'arrivée de Bérénice à Dorval (page 297), par la tour de Radio-Canada (page 318), par le quotidien de Montréal "La Presse" qui est appelée "La Pressée" (page 323). Mais il semblerait que le «*magnifique ossuaire de la Hêtraie*» (pages 227, 298) est imaginaire.

Différents éléments de la réalité québécoise apparaissent au fil du texte :

- Les mesures de longueur : «*pieds*» (page 288) - «*miles*» (page 157 : le mot est-il orthographié ainsi, à l'anglaise, du fait d'une intervention de l'éditeur français? Au Québec, on emploie le mot «mille» qui est bien français !), et de surface («*acres*» [pages 91, 329]).

- L'hiver : la fièvre que donne la première neige (page 209) – la cruelle mésaventure : «*L'an dernier, aux premiers froids, j'ai mis ma langue sur le corbeau de la grille et elle y est restée collée.*» (page 51)

– le paysage : «*un épais frimas poudrait les terres et les sables métallisés*», «*le fin dallage de jais*» qu'est la glace (page 52) - le patinage (pages 54-57). En Israël, Bérénice se plaint : «*Il n'y a pas d'hiver par ici. J'éprouve une nostalgie plus impérieuse chaque jour du parfum âcre, presque acide, de cette saison. J'ai un mal de plus en plus fiévreux de ces nuits où, ouvrant les paupières dans le silence de l'abbaye, je sentais le froid me marcher sur les yeux.*» (page 353).

- Le piégeage des animaux à fourrure : l'ondatra que «*les mâchoires de fer ont saisi par une patte*» (page 68).

- Les bélougas capturés dans le Saint-Laurent, l'arrivée à New York «*comme des baleines dans un aquarium*» (page 186) étant le souvenir du film "Pour la suite du monde" (1962) de Pierre Perrault où ce que les habitants de l'Île-aux-Coudres appellent des «marsouins» sont apportés à New York.

- Le hockey, le «sport national» : «*Nous nous congratulons et nous étreignons comme des joueurs de hockey qui viennent de marquer un point*» (page 200).

- La récolte de la sève de l'érable : les poèmes de Nelligan «*goûtent l'eau d'érable*» (page 203).

- Les tavernes dont il nous est rappelé, au passage, qu'en ce temps-là elles étaient interdites aux femmes (page 325).

Inutile de préciser que l'abbaye est totalement imaginaire, comme l'est aussi son passé, Ducharme se livrant à une débauche architecturale et pseudo-historique :

- «*L'abbaye de pierres sèches que nous habitons est assez grande pour s'égarer. Ses quatre toits de tuiles rouges sont plus pointus que des fers de hache, plus escarpés que des falaises. [...] Ils s'entrecoupent de telle façon qu'à vol d'oiseau l'abbaye a l'air d'un crucifix.*» (page 30).
- Il y a des «*échauguettes*», dans lesquelles «*les nonnes se mettaient [...] pour tirer sur les Indiens*» (ce qui pourrait être le souvenir de l'épisode historique où s'illustra Madeleine de Verchères).
- Elles auraient «*exploité le charbon et le fer*» (page 30) qui, en fait, sont absents de cette région ; mais demeure «*un treuil de carrier*» qui avait été construit dans ce but.
- Elles auraient eu une abbesse, «*la pauvre Mère Saint-Denia*», qui aurait manqué à ses devoirs, sa cellule s'ouvrant sur des milliers de rats, et l'exorciseur y découvrant «*deux squelettes carbonisés*» (pages 61-64).
- L'abbaye comporte une chapelle, une «*abside*» (page 102), une «*crypte*» (page 83).
- La famille vit dans un décor baroque : «*Les épais rideaux de velours ont été tirés sur les fenêtres creuses. Seuls les pâles lustres de diamants jaunes, qui pendent comme par subterfuge du fond des ténébreux entre-deux, jettent un peu de clarté. Des rinceaux gris courent et s'entrelacent sur les trumeaux noirs. La rare clarté luit sur le parquet verni. L'abbaye a quatre ailes. Nos chambres occupent l'aile orientée vers le plus large du fleuve. La chambre de Chat Mort est sous les toits, juste au-dessus de l'eau. Elle dort sur des peaux de lama entassées sur des dalles grises et noires. Les rayons de la lune s'irisent en passant au travers de la mosaïque qui tient lieu de mur, mosaïque où Chat Mort, sans se soucier de leur ordre, a soudé les unes aux autres les pièces des vitraux de la chapelle.*» (page 33).
- «*Chat Mort siège dans la stalle large et haute de l'évêque itinérant*» où se trouvent «*des lions damasquinés*» (page 31), «*la chaise monumentale de l'évêque errant*» (page 96). Elle boit son cognac dans un «*vidrecome*» (page 140).
- Vient y passer ses vacances d'hiver une cousine, «*la grande-duchesse de Mingrèlie*», arrivée de Dniépropéetrovsk (page 52).
- Un été sont reçus des cousins «*de Pologne, de Russie et des États-Unis*» (page 74) avec lesquels, sur un «*cotre*», se fait un voyage où «*les uns sont coiffés d'un pétase, les autres d'un morion [...] Il n'y a pas deux boucliers pareils, mais nous en portons tous un. Ceux qui n'ont pas de rapière de bois ont un cimenterre de bois ou un yatagan de bois. [...] Chat Mort paraît. Elle porte un casque gaulois, à deux cornes, du genre écrou à oreilles. Comme par hasard, elle est armée, l'ayant cavalièrement fiché sous une large ceinture d'orfèvrerie, du grand pistolet à rouet de cuivre ciselé qui constitue la plus belle pièce de la panoplie dont Einberg est si jaloux. [...] Ce n'est qu'un jeu, mais tout se déroule selon les meilleures traditions navales. [...] Nous hissons notre pavillon, "tranché de pourpre et de sable à un squelette d'argent dépourvu de tête". [...] La voilure [la coquille est corrigée] bat dans les airs, comme si notre nef voulait s'envoler. Le gabier a déployé son télescope. [...] Ohé ! du gaillard ! [...] Raidissez la voile ! [...] quatre bordées de quatre-vingt-dix-sept canons. [...] Assise sur le gui...*» (pages 78-80)

D'autres pays sont mentionnés :

- Le Canada : Bérénice est «*renvoyée au Canada*» (page 253) ; fuyant New York, elle atteint «*la frontière canadienne*» (page 266) ; en Israël, elle «*fréquente surtout la colonie canadienne*» (page 332). Chamomor veut faire une «*croisière de deux semaines sur les Grands Lacs*» (page 90). «*Nahanni*», mot qui est lancé trois fois page 374, est, en fait, le nom d'une rivière des Rocheuses canadiennes comme la rivière Ellice qui «*glisse des Barren Grounds et se répand dans le golfe de la Reine-Maud, au sud, très au sud de la terre du Prince-Patrick.*» (page 81), la mention de cette rivière des Territoires du Nord-Ouest étant d'ailleurs tout à fait oiseuse, ne servant qu'à produire un effet de surprise au début du chapitre 17, et permettant un effet de discontinuité avec la mention suivante, elle aussi gratuite ! Les «*Barren Grounds*» deviennent les «*Barren Lands*» page 257. Des gloires canadiennes sont mentionnées : la réelle Barbara Ann Scott, championne canadienne de patinage dans les années 40 (page 57) et la fictive Kimberley Ann Jones, la nageuse qui part de Port Hope (ville d'Ontario) vers la Finlande (page 303).



- Les États-Unis : Bérénice se rend en Californie et séjourne à New York dont le tableau se limite d'abord au «*columbarium prismatique à dix cages*» (page 186) qui est «*parallèle et perpendiculaire*» (page 283) ; puis le récit de l'escapade avec Constance Chlore (pages 223- 224) ne donne que l'idée d'une ville moderne grotesque et effrayante. Zio traverse Manhattan pour aller «*faire sa pieuse et traditionnelle trempette*» dans l'Hudson (pages 239-240). Bérénice et Dick Dong marchent jusqu'à des docks qui pourraient se trouver en n'importe quel port (pages 247-248). Elle va à «*l'école Eisenstein*» (est-ce un clin d'œil au cinéaste soviétique?) dont on apprend le nom quand elle en est «*chassée pour toujours*» (page 265). On peut supposer que, dans cette métropole cosmopolite, se trouve «*un cinéma polonais*» (page 275). Ce qui est sûr, c'est que les pharmacies ont bien un comptoir où l'on peut prendre des glaces, un autre où l'on peut trouver «*une dague*» (page 279). On découvre cela lors de l'escapade avec Constance Kloür qui fait traverser «*Central Park*», passer par «*Fifth Avenue*» (page 278), par le tunnel Lincoln (page 279). Alors que le phénomène y est rare, Ducharme fait tomber sur la ville une neige abondante pour célébrer «*la fièvre que donne la neige de la première fois qu'il neige*» (page 209). Une moquerie est exercée à l'égard de la politesse conventionnelle des Américains : «*Glad to know you. Hope you'll like it here. Come on. Let me show you your room.*» (page 187). Il est évidemment impossible que Bérénice, qui subit ses premières menstruations, «*rencontre le néon familial qui annonce : "Cordonnier"*» et y voie : «*Cochonnerie*» (page 219) : cette hallucination possible en français ne l'est pas en anglais !

- La Pologne : De la Polonaise Chamomor, qui toutefois porte le nom de Brückner qui n'a rien de polonais, il est dit que «*souvent, elle est soûle.*» (page 29), ce qui reprend les expressions traditionnelles «*boire comme un Polonais*», «*être soûl comme un Polonais*». Les «*cousins polonais*», comme il se doit, «*dansent des quadrilles polonais*» (page 59), tandis que Mingrèlie fait «*danser une polka*» (mot qui signifie «*la Polonaise*») (page 99). Christian fait un séjour à Walbrzych, en Silésie, ce qui fait qu'«*il parle français avec l'accent polonais*» (page 237).

- La Mingrèlie : Ce pays de la Transcaucasie qui correspond à l'ancienne Colchide n'est évoqué que par le biais de la prétendue «*grande-duchesse de Mingrèlie*» (titre tout à fait improbable dans cette région) qui viendrait de Dniépropétrovsk (page 52), qui est en fait une ville d'Ukraine.

- La Russie : Elle est évoquée quand, de façon tout à fait inattendue et inutile, Bérénice imagine que «*les Khazars menacent dangereusement notre arrière-garde.*» (page 221). Est plus vraisemblable le nom du «*ballet "Krostyn"*» (page 285) dont l'une des «*maîtresses*» est «*une chaude Slave*» (page 289).

- Le Luxembourg a droit à une petite place (proportionnelle à sa superficie !) parce que Ducharme prétend qu'une «*Académie luxembourgeoise*» pourrait attribuer à Bérénice «*la croix Danebrog*» (page 348). Mais l'ordre Danebrog est danois, a été fondé en 1219 par le roi Valdemar II en mémoire d'une bataille gagnée sur les Estoniens, dans laquelle apparut un étendard miraculeux dit Danebrog, qui rallia les fuyards !

- L'Afrique n'est présente que par la mention d'un «*scout zoulou*» (page 71), des «*Niams-Niams*», qui vivent aux confins du Congo et du Soudan (page 73), des «*lèvres de Kabyle*» (page 140) de Chamomor, du désert du Sahara (page 246).

- L'Asie offre les «*poulpes blancs*» de «*l'archipel Amani, au sud du Japon*» dont on apprend que «*les pêcheurs de perles qui peuvent seuls attraper ces poulpes blancs sont des Aïnos encore barbares qui les ont défiés.*» (pages 306-307). «*Le désert du Kyzil-Koum*» (page 81) est un désert d'Ouzbekistan en effet célèbre pour ses «*sables rouges*». Est évoqué aussi «*le désert de Gobi*» (page 246). «*L'Aral*» (la mer d'Aral) et «*une montagne de l'Elbourz*» sont simplement cités page 247, comme l'est l'«*Annapurna*» (page 265), montagne de l'Himalaya. «*La Yakoutie*», où Bérénice est prête à aller chercher son «*pornographe favori*» (page 282), est en fait la république de Sakha, en Sibérie. L'Arménie avec ses rivières, l'Araxe et la Koura (page 240), son mont Ararat (si on peut «*se sentir*

porté vers le mont Ararat par le hors-bord de Noé] [page 114] c'est que, selon la Bible, l'arche de Noé aurait abouti sur le flanc de cette montagne) est le lieu d'origine de la famille Einberg. D'Israël la géographie est quelque peu évoquée : «*le lac de Tibériade*» (page 326), le parcours de l'avion qui amène les Canadiens, parcours, toutefois, peu probable : «*Ils vont arriver à Tel-Aviv vers minuit, s'ils ne tombent pas dans la Mer Morte en cours de route.*» (page 130) ; la Mer Morte est au-delà de Tel-Aviv !

### L'Histoire

Dans ce roman où le judaïsme tient une grande place, la Bible est un puits de références :

- Yahveh, le Dieu des juifs, est souvent mentionné. De façon respectueuse par Zio, dont la famille mange «*à la table de Yahveh*» (page 253), qui affirme : «*Yahveh a doué cette enfant d'une grande énergie. Il lui réserve sans doute un grand destin.*» (page 256). De façon sacrilège par Bérénice ; elle déclare : «*Je ne marcherai pas avec Yahveh.*» (page 24) - pour elle, Christian «*plane au-dessus de la terre et des eaux, comme Yahveh.*» (page 81) - elle se rebelle : «*Je ne suis la servante ni des présidents des pays de la terre, ni des Yahveh des pays du ciel.*» (page 235) - «*Si Yahveh les veut tellement, mes prières, il n'a qu'à venir les prendre au fond de mon œsophage !*» (page 239) - «*J'ai cru à Yahveh pendant deux jours et j'en ai eu plein mon casque.*» (page 329). Apparaît aussi un autre des noms d'Yahveh : «*Et il se lève, le véritable Adonaï.*» qui est censé prendre la parole alors que c'est encore Bérénice qui s'exprime (page 311).
- Sont parodiées les généalogies fastidieuses qu'on trouve dans la Bible (pages 111, 178, 211-212).
- «*Elle demeurera sept jours dans son impureté et quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir.*» (page 219) est le verset 19 du chapitre 15 du "Lévitique", un des livres de la Bible, comme le sont «*le Livre de Ruth*» (page 178) et le "Cantique des cantiques", d'où vient que les dents de Chamomor sont «*un troupeau de brebis qui remontent du lavoir*» (page 140).
- Sont évoquées différentes figures bibliques : «*Noé [...] Lamech [...] Mathusalem [...] Hénoch [...] Malaléel [...] Jared [...] Caïnan [...] Énos [...] Seth [...] Adam*» (page 111) - «*David*» (page 108) - les noms de Rebecca Ruby et d'«*Éliézer, l'éteint mari de l'incendiée Rébecca*» s'expliquent ainsi : «*Dans la Bible, Éliézer est le valet de Rébecca*» (page 113) - «*Asalelphuni*» dont Bérénice constate qu'elle n'est que nommée dans les "Chroniques", qu'elle ne fut qu'une sœur («*Asalelphuni était la sœur de Jezrahel, Jéséma, Jébédos, n'était que ça, ne faisait qu'être ça. Elle passait les vingt-quatre vingt-quatrièmes de son temps à être la sœur de Jezrahel et des deux autres. Comme c'est beau !*» [page 212]) - Josué, le conquérant de la Terre Promise, à travers «*le nouveau Josué*» qu'est Graham Rosenkreutz (page 356) – Holopherne, avec «*un coq qui vient de subir le sort d'Holopherne*» (page 210) car ce général de Nabuchodonosor fut en effet décapité par l'héroïne juive Judith, qui, elle, est évoquée au moment de l'éclatement de la guerre entre Israël et les Arabes (page 108), Bérénice s'identifiant à elle : «*Donnez-moi au moins, comme à Judith, un couteau !*» (page 328), proclamant aussi : «*J'ai entendu l'appel de Moïse, de Josué, des Juges et des autres.*» (page 328).
- «*Sept fois septante !*» (page 180) est un souvenir de «septante fois sept fois» qui est le nombre de vengeances de Lamech (dans la "Genèse") et de pardons que Jésus demande à Pierre (dans l'évangile de Matthieu).

### La mythologie grecque :

- Zio (dont le nom, s'il signifie «oncle» en italien, pourrait aussi être une contraction de «Zeus» [dieu suprême du panthéon hellénique] et de «Zéro») est comparé à «*Jupiter*» et «*aurait donné un coup de ses foudres*» (page 253). À propos de Zeus (Jupiter pour les Latins), Bérénice se souvient : «*J'ai lu que Ganymède était le plus beau des mortels et qu'ayant pris la forme d'un aigle, Zeus ou l'autre (Jupiter) l'enleva pour en faire l'échanson des dieux*» (page 217).
- Elle évoque «*le char de Phaéton*» (page 142) qui est le soleil.
- Elle proclame : «*Je monterai Pégase [cheval ailé] et monterai à l'assaut de l'Olympe [séjour des dieux], comme les Titans [demi-dieux], comme Ajax d'Oïlée [qui ne fut pas un Titan], comme Bellérophon [qui ne fut pas un Titan mais dompta le cheval Pégase]*» (page 162) - «*J'ai une fois deux*

*bras et une fois deux jambes, comme Bellérophon, comme Achille d'Oïlée, dit le petit Achille [?]*» (page 345).

- Elle est comparée à *«Thyeste»* [personnage à l'origine des Atrides] dont il est dit (fine plaisanterie?) qu'il *«a deux fois une oreille»* (page 347).

- *«À plat ventre»* sur le macadam, et sentant *«la chaleur du sol [la] pénétrer, exciter [son] sang»*, elle déclare *«Je suis Antée»*, s'identifiant donc au géant qui reprenait des forces chaque fois qu'il touchait le sol (page 249).

- *«Les grosses gouttes de la pluie s'étant aurifiées»*, elle confie : *«Comme Danaé, je sens mes entrailles s'épanouir»* (page 290) car celle-ci fut fécondée par une pluie d'or.

- Elle propose à Christian : *«Nous mourrons tragiquement, comme Thisbé et Pyrame, par exemple, comme Castor et Pollux.»* (page 325), les premiers étant deux jeunes Babyloniens dont l'amour connut sa fin tragique du fait d'un double malentendu, les seconds étant deux frères jumeaux dont seul le premier fut tué dans un combat.

- C'est bien d'Ulysse et du Cyclope, d'Hercule et du sanglier d'Érymanthe, du Minotaure, dont elle parle pages 356-357, même si leurs noms sont déformés !

- *«Une vieille femme dans la rue»* la *«faisait penser à Melpomène»*, tandis que Gloria pensait à *«Thalie»*, c'est-à-dire à la muse de la tragédie et à la muse de la comédie (page 360), ce qui rend leur disparité de tempérament.

- Si Mingrèlie se défend : *«Je ne suis pas une Gorgone»* (page 87), c'est que les Gorgones changeaient en pierre quiconque les fixait ; aussi invite-t-elle Christian à la regarder.

- À propos de Chamomor, qui n'est qu'une *«amazone»* au sens de «cavalière», il est rappelé que *«les amazones [peuple de femmes chasseresses et guerrières : le mot devrait avoir une majuscule] se brûlent le sein droit.»* (page 99).

- *«L'hercule de Crotone»* de la page 96 semble désigner Milon de Crotone, célèbre athlète grec.

#### La Grèce antique :

- Bérénice veut voir au fond du verre de Chamomor *«une ville mycénienne»* (de cette première civilisation hellénique qui construisait des murailles avec de gros blocs), *«l'Atlantide»* (mythique île qui aurait été engloutie à la suite d'un cataclysme) (page 146).

- Elle évoque des personnages de la mythologie : *«Je monterai Pégase [cheval ailé doté de pouvoirs surnaturels] et monterai à l'assaut de l'Olympe [montagne où se trouve le palais de Zeus, et où se réunissent les dieux], comme les Titans [demi-dieux qui luttent contre les dieux], comme Ajax d'Oïlée [roi des Locriens], comme Bellérophon [héros qui réussit à dompter Pégase, tua la Chimère et vainquit les Amazones].»* (page 162).

- La guerre de Troie transparait à travers la plaisanterie *«la guerre de Trois.»* (page 169).

- Il est fait mention des *«Apothètes»* (page 363), gouffre où les Spartiates jetaient les enfants qui n'étaient pas beaux ou pas assez robustes.

- Bérénice se souvient : *«Il y a en qui, comme Léandre, traversent l'Hellespont à la nage»* (page 162) ; en effet, cet amant, toutes les nuits, nageait de la rive asiatique du détroit des Dardanelles à la rive européenne pour rejoindre Héro.

- Elle prend pour référence *«les supplices infligés par Phalaris»* (page 162), ce tyran d'Agrigente faisant mourir ses ennemis dans un taureau d'airain chauffé à blanc ; plus loin, elle s'y voit : *«Je rôtis, moitié vivante moitié morte, dans un taureau d'airain où je me suis moi-même mise.»* (page 234).

- Elle rappelle que *«Empédocle se jeta dans la bouche du volcan Etna»* (page 314), ce philosophe d'Agrigente étant selon la tradition un personnage aux allures excentriques et orgueilleuses qui se serait en effet donné la mort en se jetant dans l'Etna.

- Elle voudrait être jugée aussi belle que les *«femmes de Praxitèle»* (page 342), sculpteur athénien auteur d'une fameuse *«Aphrodite»*.

- Jerry de Vignac *«zézaie comme Alcibiade»* (page 285), élève de Socrate, général et homme politique athénien.

### La Perse :

- «À Cunaxa, nous courrons parmi les ruines de la défaite de Cyrus» (page 324), ce prince perse ayant été vaincu dans cette bataille où il employa des mercenaires grecs, les Dix Mille, qui étaient conduits par Tissapherne, d'où : «Je nous vois nous baisser pour ramasser le fer qu'a perdu le cheval de Tissapherne quand il s'est mis à poursuivre les Dix Mille» (page 324) dont la retraite («la retraite des Dix Mille» déjà évoquée page 129) fut racontée par Xénophon, d'où : «La plume de Xénophon elle-même ! La plume d'oie qu'il trempait dans son sang pour être historien !» (page 324).

### L'Égypte ancienne :

- Bérénice courant «après toutes les Bérénice de l'histoire» lit dans un dictionnaire : «Bérénice d'Égypte a épousé son frère, Ptolémée Évergète, et s'est fait assassiner par son fils, Ptolémée Philopator.» (pages 216-217).

- Toujours dans son dictionnaire, elle trouve ces mots : «Chénopodiacées. Chensi. Chenu. Chenyang. Chéops. Chéphren.» et décrète : «Six pyramides !» alors qu'évidemment seuls les deux derniers sont des noms de pyramides. Elle continue : «La chaussée des pharaons, j'imagine, s'enfonçait entre deux rangées de sphinx debout s'appuyant sur les pattes l'un de l'autre pour former arche. Je vois des sphinx de métal rouge grands comme des séquoias.» (pages 364-365), la vérité étant teintée d'extravagance.

- «Les colosses de Memnon, d'une conception mystérieuse, chantaient aux chocs de la lumière.» (page 337) : en effet, lorsque la pierre s'échauffait aux premiers rayons du soleil, elle rendait un son musical (c'était, disait-on, la voix de Memnon qui saluait sa mère, l'Aurore).

### La Rome antique :

- «Il faut détruire Carthage !» (page 265) est ce que répétait avec insistance Caton l'Ancien au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C..

- «Jusques-à-quand-Catilina» (page 101) est un souvenir des "Catilinaires" de Cicéron, une série de quatre célèbres discours où il attaquait Catilina, qui conspirait contre la République romaine, le premier commençant par «Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra?» («Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu, enfin, de notre patience?»). Sont évoquées aussi la rivalité de Cicéron avec Verrès (page 136) et son «éloquence» (page 242).

- Christian fait «face au confessionnal comme César au Rubicon», puis «Christian a franchi le Rubicon» (page 173), allusions au passage de ce fleuve qui ne pouvait, sans ordre du Sénat, être franchi par un général romain et ses troupes, interdiction que César transgressa, «franchir le Rubicon» signifiant «se décider de manière irrévocable».

- Dans «Je veux, je me lève, j'y vais» (page 260), on peut voir un pastiche du «Veni, vidi, vici» de César.

- «Caligula vécut pendant vingt-neuf ans» (page 295) : il échappa donc à l'«adultère». Bérénice s'identifie encore à ce tyran extravagant en annonçant : «Je me ferai appeler Caligula, comme celui qui déploya ses soldats face à la mer et leur ordonna de charger.» (page 335), événement étrange (et dont il est étonnant que Ducharme ait eu connaissance) par lequel l'empereur romain aurait voulu faire comme les Celtes (il en comptait beaucoup dans son armée) qui affrontaient la mer démontée, certains se jetant les armes à la main contre les vagues, et tenant tête à leur déferlement, en agitant leurs épées dégainées et leurs lances.

### Les débuts du christianisme :

- Au souvenir de «la croix du Christ à la surface du Calvaire» (page 164) se joint celui de «Bérénice, fille d'Agrippa Ier» qui a «assisté sans broncher à la condamnation d'un des apôtres du Christ» (page 217) : elle fut, en effet, la fille d'Hérode Agrippa Ier (-10, 44), roi de Judée, petit-fils d'Hérode le Grand, neveu d'Hérode Antipas.

- «Tarcisius étreignait son ciboire» (page 334) car il fut un martyr chrétien qui aurait vécu au III<sup>e</sup> siècle dans l'Empire romain, mais dont l'existence ne nous est connue que par une inscription figurant sur le tombeau du pape Damase Ier, dans les catacombes de Saint Callixte : «Tarcisius portait les sacrements du Christ. C'est alors qu'une troupe d'excités le pressa de les montrer aux impies. Il

préféra donner sa vie plutôt que de montrer à ces chiens enragés les célestes membres.» Plus tard, l'Église le donna en exemple aux enfants de chœur.

### Le Moyen Âge :

- «*Gautier Sans-Avoir*» (page 73) est un personnage historique : seigneur de Poissy, il fut, avec Pierre l'Ermite, un des meneurs de la "Croisade populaire", partie en avant-garde de la première croisade, bien avant la mise en marche de celle des nobles et seigneurs. Gautier et ses bandes de paysans pauvrement armés traversèrent les territoires du Saint-Empire, du royaume de Hongrie et de la Bulgarie alors province de l'Empire Byzantin, séparément des troupes de Pierre l'Ermite. Après avoir traversé l'Allemagne et la Hongrie sans incidents, ils pillèrent Belgrade, ce qui leur valut des représailles. Nombre d'entre eux furent massacrés par les Bulgares. Pierre l'Ermite et Gautier unirent leurs forces à Constantinople où l'empereur Alexis Ier Comnène, peu soucieux de voir rester dans sa capitale ces gens de sac et de corde peu disciplinés, leur fournit le transport au-delà du Bosphore. Malgré les conseils de prudence et de modération de Pierre l'Ermite, les croisés attaquèrent immédiatement les troupes turques qui les mirent en pièces. Pierre avait pu regagner Constantinople, mais Gautier périt avec ses compagnons à Civitot, près de Nicée : tombé «*glorieusement sous les murs de Nicée*» peut donc être considéré comme exact. Par contre, c'est évidemment avec la plus haute fantaisie que Ducharme imagine cette croisade comme ayant eu lieu «*contre les Niams-Niams*», qui vivent aux confins du Congo et du Soudan !

- «*Récarède Ier, roi des Wisigoths d'Espagne*» le fut de 586 à 601, se convertit au catholicisme, d'où l'allusion d'Einberg (pages 132, 133).

- Saint Honorat (page 354) est traité avec une désinvolture impie comme faisant l'amour avec sa «*grosse nourrice laide*» (page 355).

- Bérénice passe «*la nuit dans "Le Livre de Marco Polo"*» (page 107) qui est, en fait, «*Le livre des merveilles du monde*» que le voyageur italien qui, au Moyen Âge, est allé jusqu'en Chine, écrit en français.

- Au Moyen Âge fut construit, à Alken en Belgique, le château de Thurandt, «*château fleuri de mille tours, poivrières, salières et vinaigriers*» ! (page 302).

Au monde musulman appartiennent le «*géant noir gardien des génies malfaisants*» (page 43), qui est un souvenir des «*Mille et une nuits*», et «*Abou-Djafar el Mançour, c'est-à-dire l'Invincible*» (page 348) qui fut le deuxième calife abbasside (754-775).

L'Histoire de l'Italie est utilisée pour illustrer la division de la famille Einberg entre juifs et protestants par celle entre Guelfes et Gibelins qui étaient, dans l'Italie du Moyen Âge, les uns les partisans de l'empereur, les autres les partisans du pape. D'où : «*l'équilibre entre les Guelfes et les Gibelins*» (page 75) - «*Bons et Méchants (Guelfes et Gibelins)*» (page 95) - «*Mme Glengarry, la grande réconciliatrice, l'amie du Guelfe comme de la Gibeline [...] se pend aux lèvres du Guelfe. Le Guelfe [...] Le Guelfe [...]*» (page 175).

L'Histoire du Portugal est évoquée à travers le don d'une carafe fait «*par un Bragance*» (dynastie royale du pays) à «*une gitane aïeule de la première femme de Zio*» (page 280), union improbable qui, à elle seule, pourrait faire l'objet d'un roman !

Le XVI<sup>e</sup> siècle : Bérénice s'imagine sur une caravelle, navire des conquistadors (page 160), mais, quand le navire est de nouveau évoqué, c'est avec fantaisie : «*Sautons dans la première caravelle. - Jetons-nous dans le prochain trois-mâts.*» (page 222).

- «*Coligny grignotait des cure-dents.*» (page 212) est un trait de ce chef des protestants qui fut victime du massacre de la Saint-Barthélémy. Ducharme a dû le lire dans «*La reine Margot*» d'Alexandre Dumas : «*L'amiral [...] avait oublié, pendant deux heures, de mâcher son cure-dent, occupation à laquelle il se livrait d'ordinaire depuis deux heures de l'après-midi, moment où son dîner finissait, jusqu'à huit heures du soir, moment auquel il se remettait à table pour souper.*»

Pour le XVIIe siècle, il est fait allusion à la «*guerre de Trente Ans*» (page 39) pour parler du conflit entre le juif Einberg et la catholique Chamomor ; c'est qu'elle fut une guerre de religions, entre catholiques et protestants, idée qui est reprise avec «*le procès de Trente Ans qu'elle livre à Einberg*» (page 136).

#### L'Histoire du Canada :

- Il fut «*appelé Nouveau Monde*» (page 208).
- Il y fallut lutter contre les Indiens : il est question «*des échauguettes*» de l'abbaye : «*Les nonnes se mettaient dedans pour tirer sur les Indiens.*» (page 30).
- En 1649, les Hurons y firent subir le martyre à un jésuite venu les évangéliser : «*Le père Brébeuf n'a pas crié quand les Indiens lui ont passé au cou leur collier de fer chauffé à blanc. Émerveillés du courage du frêle Visage Blanc, les rudes guerriers se sont disputé son cœur. [...] Les Indiens savaient que le père Brébeuf souffrait, mais ça ne leur suffisait pas. Ils voulaient qu'il crie, qu'il gesticule, qu'il perde possession de lui-même, que son orgueil défaille.*» (pages 51-52).
- D'octobre 1815 à mars 1816 (et non «*en novembre 1893*»), Lagimonière, «*l'intrépide trappeur métis*», parcourut en effet la distance entre Winnipeg et Montréal pour apporter un «*important parchemin*» à «*Lord Selkirk*» (pages 352-353).

#### Le XIXe siècle :

- De l'empereur des Français, il n'est retenu que ce détail amusant : «*Napoléon portait son bicorne de travers.*» (page 212).
- Il est fait mention du «*Congrès de Troppau*» (page 335) qui réunit, en 1820, les cinq puissances de la Sainte-Alliance qui décidèrent de mettre un frein, soit par la médiation, soit par la force, aux nouvelles calamités qui menaçaient l'Europe.
- Bérénice justifie sa haine universelle par l'exemple de la haine féroce qu'ont les Grecs pour leurs conquérants pendant des siècles, les Turcs (page 375).
- L'affaire Dreyfus semble bien être évoquée à travers : «*Ne fondons pas la haine sur les données d'un bordereau*» (page 375), puisque ce fut sur la simple ressemblance entre l'écriture d'Alfred Dreyfus et celle trouvée sur un bordereau au ministère de la Guerre que ce juif qui se trouvait dans l'armée française fut injustement accusé d'espionnage en faveur de l'Allemagne.

#### La Deuxième Guerre mondiale :

- Elle a vu Hitler ordonner l'extermination par les nazis de cinq millions de juifs, ce qu'on appelle la Shoah ou l'Holocauste ; d'où ces mentions par l'iconoclaste Bérénice qui «*salue à la Hitler*» (page 182) : «*les mains tatouées de numéros de camps de concentration*» (page 129), «*le père, la mère, les frères et les sœurs*» de Gloria qui «*furent incinérés par la Gestapo*» (page 363).
- Pendant la guerre, s'est manifesté l'antisémitisme des Polonais qui sont de trop bons catholiques pour ne pas être les ennemis des juifs. Ainsi, les colonels Brückner (ce qui n'est pas un nom polonais !) ont-ils collaboré avec les nazis «*au début de la dernière guerre*» (page 131). Au cours de la guerre, le juif Einberg, soldat de l'armée canadienne (qui, en fait, ne s'est jamais rendue en Pologne), fut blessé, Bérénice disant : «*Il a été blessé à une guerre*» [page 23], l'indétermination marquant son mépris ; blessé d'«*un éclat d'obus*» qui l'a laissé boiteux. À la fin de la guerre, il rencontra une catholique polonaise, Mlle Brückner, qui avait treize ans :
  - «*Tu n'étais pas si dédaigneuse quand je t'ai trouvée, à Varsovie, dans l'égout. Tes frères, MM. les colonels, collaboraient. Tes frères, MM. les Polonais, venaient de te violer... Je t'ai donné du chocolat. Tu avais si faim que tu l'as mangé dans ma main.*
  - *Oui, mes frères collaboraient ! Et j'aurais dû collaborer avec eux ! À quatre nous aurions tué plus de juifs ! Il en resterait moins aujourd'hui. Vous ne seriez peut-être pas de ceux qui restent.*
  - *Je t'ai offert une cigarette. Tu étais si affamée que tu l'as mangée.*
  - *J'étais folle, Mauritius Einberg ! Le désespoir m'avait rendue folle. J'avais treize ans. J'étais venue dans cet égout pour résister. J'avais dû rompre avec des frères que j'adorais. Et ces bêtes m'ont reconnue, se sont jetées sur moi. Ils croyaient que je venais espionner. Quand vous m'avez trouvée, j'avais perdu la raison. Vous l'avez vu. Et vous en avez profité ! Quand vous m'avez*

*épousée, un mois plus tard, j'étais encore folle ; et vous le saviez ! Vous avez abusé d'une petite fille de treize ans qui, en plus, avait perdu la raison ! À votre place, je ne remuerai pas cette hideuse cendre.»* (pages 104-105).

En effet, un soulèvement armé contre l'occupant allemand, organisé par la résistance polonaise, eut lieu à Varsovie du 1er août au 2 octobre 1944, où le réseau des égouts fut utilisé (comme on le voit dans *"Kanal. Ils aimaient la vie"* (1957), le film d'Andrzej Wajda.

L'antisémitisme des catholiques polonais s'est perpétué après la guerre. Bérénice révèle : *«Einberg me dit que, parce que je suis juive, les Polonais m'en veulent. Ils ne seraient pas bien méchants mais, comme tous les Gentils [les non-juifs], l'histoire, la propagande et la jalousie les porteraient d'une façon irrésistible à vouloir du mal à ma race et à ma personne. Bérénice, ma fille, méfie-toi, garde tes distances. S'ils veulent te faire penser qu'il est honteux d'être juif, ne te laisse pas faire. Bien, papa, je ne les entendrai pas, je ne les verrai pas. J'enverrai ces brutes incirconcises se faire écouter et regarder ailleurs !»* (pages 75-76).

Le conflit israélo-arabe : L'Holocauste entraîna un regain du sionisme, mouvement politique visant à l'établissement puis à la consolidation d'un État juif (la «nouvelle Sion») en Palestine, pays peuplé d'Arabes. La décision, prise par l'O.N.U. en novembre 1947, du partage de la Palestine en deux États entraîna d'abord une guerre civile judéo-arabe puis l'offensive des États arabes (Égypte, Jordanie, Irak, Liban, Syrie) après la proclamation de l'indépendance de l'État d'Israël (14 mai 1948).

D'où dans le roman : *«Il vient d'éclater une guerre entre Israël et Arabes»* (page 108) dont on peut supposer qu'il s'agit de cette première guerre israélo-arabe. Attaqué sur tous les fronts, Israël reçut l'aide de volontaires étrangers : *«Déterminé à prendre une part active dans cette fête des grands frissons de tête qu'Einberg et lui appellent leur guerre sainte, le rabbi Schneider annonce qu'il résigne ses fonctions d'instituteur.»* (page 112) - *«Le rabbi Schneider part. Il s'en va-t-en guerre dondondondaine. [...] Il y en a une cinquantaine qui vont prendre l'avion avec lui. [...] jeunes, enthousiastes, ils ont l'air de foudres de guerre. [...] Ils sont tous prêts à donner leur sang.»* (page 129) - *«Les trois autres [frères de Constance Chlore] sont morts la semaine dernière. Le char d'assaut dans lequel ils se trouvaient a explosé.»* (page 129).

La guerre israélo-arabe exacerbe le conflit entre Einberg et Chamomor. Il *«finance l'expédition»* de la cinquantaine de Juifs qui partent combattre en Israël (page 130) ; il est *«moins pince-maille lorsqu'il s'agit d'acheter des fusils à Israël»* (page 136). *«Chamomor se fait autant de souci pour les Arabes qu'Einberg s'en fait pour Israël. Elle reçoit autant d'ambassadeurs à fez dans le petit salon qu'Einberg reçoit de consuls à nez crochu dans son bureau.»* (page 130). Il lui demande : *«Les Arabes, ce sont un peu tes frères, n'est-ce pas? Ils ressemblent à tes frères d'une façon si frappante... Comme ces chers colonels, ce sont des fanatiques, des sanguinaires, des antisémites...»* (page 132). Elle est attaquée par les journaux qui *«prétendent qu'il n'y a qu'un droit et que, lorsque deux partis s'affrontent, tous les bons sont d'un côté et tous les mauvais de l'autre.»* (pages 130-131).

Israël remporta la victoire, et, sous l'égide de l'O.N.U., fut signé un armistice (et non, comme on le lit, *«un traité de paix»* [page 331]) qui entraîna *«le partage en deux de Jérusalem»*, le cri *«Sus à la mosquée d'Omar !»* (page 339), le souhait : *«Si nous pouvions gravir ce satané escalier, c'en serait fait de la mosquée d'Omar.»* (page 356).

De nombreux incidents de frontière marquèrent les années 1949-1956. Est-ce à cette époque-là que Ducharme envoie Bérénice en Israël? Elle y retrouve le *«rabbi»* Schneider (page 326). Elle y voit *«des jeunes femmes en chemise kaki et en jupe kaki, béret noir sur l'oreille et fusil en bandoulière [qui] marchent en rangs d'école au pas de l'oie»* (page 326), ce qui est évidemment faux car ce lancer alternatif de la jambe presque à l'horizontale était une spécialité des soldats allemands (Ducharme avait-il là une intention polémique ou ne voulait-il que souligner le caractère grotesque de la vie militaire comme le fait le *«Saluuuuuez !»* qui suit?). *«Elles vont garder une frontière indiquée par quelques barbelés. Elles passeront la nuit dans le désert, disséminées, [sic] dans des postes de trois ou quatre, nez à nez avec un ennemi rusé, sournois et haineux[...] La nuit dernière, quinze sont tombées dans un guet-apens et ont été violées, cruellement torturées et tuées.»* (page 327). Celui qui est devenu le *«major Schneider»* *«entraîne des pilotes de chasse»*, qui ne sont que *«des*

*Israélites autochtones*» (page 327). Bérénice, qui avait dit : «*J'aime mieux être du mauvais côté, s'il faut absolument être d'un côté*» (page 25), finit par s'engager dans une «*Milice étudiante*», est animée de l'exaltation du sentiment d'appartenance au peuple juif («*Je suis juive, juive, juive ! Ce pays est mon pays [...] Qu'il est merveilleux d'être juive, après n'avoir rien été ! Que n'ai-je pensé plutôt à être plantée dans le passé?*» (pages 328-329), de la fierté d'avoir à combattre pour le défendre : «*Ici, la guerre a rendu l'être humain à lui-même. [...] Ici, l'être humain, délivré, déclenché par la foi et la violence, éclate et se répand comme la lave d'un volcan, éclate et déferle comme un million d'aigrettes épouvantées. [...] Ici, on peut souffler de toutes ses forces dans le cor. Ici, on peut enfin vibrer de toutes ses orgues. Je m'emballe comme un mustang près duquel un train passe.*» (page 328). Se désignant comme «*Mlle Bovary*», elle se réjouit : «*Mlle Bovary était amoureuse des bombes et des grenades. On allait boucler une ceinture de grenades autour des reins de Mlle Bovary. Il lui restait un instant pour se faire une raison : elle devint mystique.*» (page 329) ; elle a alors l'attitude qui fut celle de sionistes extrémistes comme les membres de l'Irgoun ou du groupe Stern qui dirigèrent des actions terroristes contre les Britanniques et contre la population arabe avant la guerre de 1948. Mais, dès la page suivante, elle a déchanté : «*Je croyais être juive ; c'est fini, il va sans dire. J'ai cru à Yahveh pendant deux jours et j'en ai eu plein mon casque. Avec moi, les illusions ne sont pas têtues.*» (pages 329-330). Et elle en revient à la seule affirmation de sa volonté de puissance et de destruction, méprisant toutes les religions (page 330), affirmant la préférence pour la domination chez tous les êtres humains (page 331).

«*Après une semaine de vigile au front*» (page 331) (on peut douter qu'elle ait pu y manier «*un mousqueton Lebel*» [page 338], arme qui date du XIXe siècle !), elle est déçue par sa participation à «*la Milice étudiante*», fait une «*petite tirade. Pas assez ultra-sioniste, elle fut huée.*» (page 335). Israël ne lui fournit pas l'enracinement dans une patrie, mais plutôt le cadre requis pour l'épanouissement final de sa terrible violence et de son redoutable cynisme. Et c'est ainsi que se produit l'événement final décisif : envoyée avec Gloria à «*l'avant-poste 70*» (page 377) pour une surveillance qui leur donne le sentiment d'être condamnées à mort, elle ne peut s'empêcher d'appuyer sur la détente de sa mitraillette, déchaînant ainsi, entre les armées ennemies, un enfer où elle se fait un bouclier du corps de Gloria qui est criblé de balles, ce qui a pour conséquence qu'elle sont considérées comme des «*héroïnes*» (page 379).

Comme on peut le constater, se pose un problème de chronologie (dont Réjean Ducharme s'est certainement soucié comme d'une guigne !) : Bérénice, qui ne peut être née qu'après 1945 et qui est censée avoir alors quinze ans, n'aurait donc pu se rendre en Israël qu'en 1960, époque où de tels événements ne pouvaient plus se produire !

Mais est bien plus important de constater que «*L'avalée des avalés*» prend une dimension sociologique avec le tableau qui y est fait du catholicisme et du judaïsme, le tableau qui y est fait des juifs.

### Les religions

Dans «*L'avalée des avalés*», sont mariés un juif et une catholique polonaise, qui se partagent leurs enfants, Bérénice (qui est juive) et Christian (qui est catholique). Ainsi sont présentés et opposés le judaïsme et le catholicisme.

Le tableau du catholicisme est assez limité. Il est quelque peu évoqué à travers :

- Le fait que Christian est «*expédié à un camp de scoutisme*», Bérénice lui lançant : «*Va faire des B.A [de bonnes actions, objectif fixé aux scouts], Christian, loin de ta petite sœur vénéneuse.*» (page 13).
- Les cousins «*de Pologne, de Russie et des États-Unis*» (page 74) qui sont «*ces brutes incirconcises*» (page 76, les juifs sont circoncis) que Bérénice hait «*passionnement*» (page 75).
- Chamomor qui parade avec son «*missel de vélin incrusté d'améthystes [...] son énorme missel à tranche de cinabre*» (pages 354, 355).
- Le «*vol de communiantes blanches jointes deux à deux par la main [qui] dégringole une pente.*» (page 355) : jeunes filles qui, vêtues de blanc, célèbrent leur première communion, profession de foi.



- «*La cathédrale du voisinage*» dont les portes «*restent ouvertes jusque tard dans la nuit, comme pour accueillir quelque Émile Nelligan*» (ce qui est fantaisiste) et que fréquentent les deux petites juives que sont Bérénice et Constance Chlore !

- La fête de Noël qui est célébrée avec faste : «*On a fardé la ville. On a tendu la ville de chapelets de feux multicolores. Chat Mort a fait dresser un mélèze [pourquoi pas un sapin?] dans la chapelle. Elle l'a enroulé de guirlandes. Elle a chargé de cristaux et de boules enluminées les rameaux éclatants d'aromates. Elle y a pendu des petits bonshommes de couleur.*» (page 59).

- L'histoire de l'abbaye, de Mère Saint-Denial, l'abbesse pécheresse et punie (pages 62-64).

- L'exposé de la doctrine que Christian fait à la petite juive : «*Quand on commet un péché mortel, on perd la grâce de Dieu et, pour la retrouver, il faut aller à confesse. Sans la grâce de Dieu, on n'a pas le droit de s'approcher de la sainte Table. Si on s'approche de la sainte Table quand même, on se rend coupable de sacrilège. Et un sacrilège, c'est la plus grande peine qu'on puisse faire à Dieu. C'est si grave que si on s'en confesse on peut se faire refuser l'absolution, et même se faire excommunier. Comprends-tu bien, Bérénice? Si je meurs tout à l'heure, je tombe en enfer à l'instant même. Tu comprends ça, n'est-ce pas? Je me suis souvent présenté au confessionnal pour dire les péchés que j'ai faits avec Mingrèlie. À tout coup, la peur m'a pris. Et j'ai fait fausse confession après fausse confession. Tu sais, il faut tout raconter quand il s'agit d'un gros péché, donner tous les détails... Je n'ai pas pu ! Je ne peux pas ! [...] Et puis, pour ne pas décevoir maman, pour ne pas lui faire honte devant tout le monde, je continue comme d'habitude de communier avec elle tous les dimanches. Je suis sacrilège ! Je suis damné !*» (pages 163-164). Or il a «*commis des péchés mortels avec Mingrèlie*» (page 163), des «*péchés de luxure*» (page 168), il connaît une «*terrible angoisse*», traverse une crise religieuse, d'où : «*Comme tous les samedis depuis un mois et demi, nous procédons à la répétition générale de "La Confession des péchés que Christian a faits avec Mingrèlie".*» (pages 169-170), la formule rituelle : «*Mon père, je m'accuse*» étant répétée ironiquement, la menace de l'enfer étant brandie, d'autant plus qu'il a «*reçu la communion en état de péché mortel sept fois*» ; aussi s'inquiète-t-il : «*Il [le prêtre] ne me donnera jamais l'absolution.*» (page 170), et l'impie qu'est Bérénice s'emploie à lui insuffler du courage en lui rappelant les croyances de sa religion : «*Je suis sûre qu'il te donnera l'absolution. N'est-ce pas toi qui m'as dit que le Christ a racheté tous les péchés du monde en mourant sur la croix? [...] tu m'as dit toi-même que Dieu ne refuse son pardon qu'à ceux qui n'ont pas de repentir.*» (pages 170-171).

Christian est donc un chrétien soumis, tandis que Bérénice mène un combat contre la religion juive dans sa version rigoriste.

Le tableau du judaïsme est le plus fouillé et le plus intéressant, bénéficiant, pour la plupart des lecteurs, d'une sorte d'exotisme.

Bérénice est une «*juive erronée*», d'autant plus d'ailleurs, pourrait-on faire remarquer à Ducharme, parce que, dans la loi juive, l'appartenance au judaïsme découle de la filiation maternelle. Elle constate : pour Zio, «*je suis à moitié barbare par ma mère*» (page 241).

Son père l'oblige à suivre cette religion, l'«*emmène à la synagogue*» (page 14), lieu du culte, lui donne des précepteurs juifs qui sont le «*rabbi*» Schneider et Rébecca Ruby qu'elle retrouve à l'école du village. Avec la venue des cousins «*de Pologne, de Russie et des États-Unis*» (page 74), il s'inquiète, dit à Bérénice craindre que sa femme et son clan «*cherchent à [la] convertir*» (page 173). Elle souffre de «*la tristesse de son Noël de juive erronée*» (page 59).

La religion juive apparaît fondée sur la conception d'un Dieu sévère et belliqueux : «*Priez Yahveh !*» (page 14), «*le Dieu des Armées*» qui «*a dit qu'il foudroiera ceux qui ne le craignent pas, qu'il ne leur laissera ni racines ni feuillage*» ; pour Bérénice, qui méprise les croyants, c'est «*un Dieu comme eux, à leur image et à leur ressemblance, un Dieu qui ne peut s'empêcher de haïr, un Dieu qui grince des dents tellement sa haine le fait souffrir.*» (page 15). Sont cités des versets bibliques dans lesquels les autres religions sont condamnées : «*Les impies seront brûlés comme paille.*» (page 14) - «*Si vous priez terriblement, vous risquez d'être aux premiers rangs quand les impies brûleront.*» (page 15). Est affirmée la certitude de l'Apocalypse : «*Quand le feu qui vient viendra*» (page 24).

Nous découvrons des pratiques strictes :

- À la synagogue, où se passe «*la moitié de notre temps*» (page 22), où «*ça sent le sang et la cendre*» (page 15), où les hommes portent des chapeaux, où, pour prier, ils se couvrent les épaules du «*tallith*» (page 356), châle rituel en soie blanche à franges, est réunie une «*morne assemblée*» (page 22). Comme à la sortie se déroule «*un convoi sinistre d'hommes en chapeau noir et en complet noir*» (page 23), on peut en déduire qu'il s'agit des juifs hassidiques qui vivent surtout à Montréal, dans le quartier Outremont.

- Le «*rabbi*» Schneider est ce qu'on appelle en français un rabbin, un docteur de la loi juive chargé de l'enseigner et de la faire appliquer dans une communauté. Son nom de famille, qui signifie en allemand «coupeur», pourrait lui avoir été donné parce que le rabbin procède à la circoncision !

- «*La tête couronnée de phylactères, nous prions*» (page 186), les phylactères étant de petites boîtes carrées, renfermant des bandes de parchemin ou de vélin sur lesquelles sont inscrits des versets de la Bible, boîtes que les juifs orthodoxes portent au bras gauche et sur la tête pendant la prière du matin.

- «*Mes cousins portent calotte, comme des évêques. Et ils ne quittent leur calotte multicolore que pour dormir. Au bout de leurs tempes rases, ils laissent pousser des touffes de poils caudales et ridicules.*» (page 187) : la «*calotte*» est, en fait, la «*kippa*» ; les «*touffes de poils*» sont les «*peyoth*» ou papillotes que portent les juifs orthodoxes.

- L'étude de l'hébreu octroie «*l'honneur de lire des passages de la Bible à haute voix avant le dîner.*» (page 188), l'honneur d'être appelé «*à la Thora*» (page 241), nom que les juifs donnent à la Bible dont l'exégèse, ou «*massorah*», est le travail du «*massorète*» (page 251).

- Du vendredi au coucher du soleil au samedi au coucher du soleil, les juifs s'imposent un repos, pour un jour de joie et de recueillement qui est consacré au culte divin : c'est le sabbat. «*Samedi est sabbat. Et toutes les prescriptions bibliques concernant le jour consacré par Moïse sont strictement observées. Tout devient verboten, et particulièrement tout ce qui n'est pas faim, soif, silence et immobilité. Le samedi, Zio s'abstient de toute nourriture, qu'elle soit solide, liquide ou gazeuse. [...] Mais, Yahveh soit loué ! il n'impose pas à la maisonnée un jeûne aussi extravagant. [...] Cependant, il ne souffre aucun accroc aux lois qu'il a instituées quant au bannissement de toute lumière non céleste.*» [donc de l'électricité] (page 199) - «*Après avoir passé douze heures de supposée méditation, l'heure de la délivrance arrive*» (page 200) - Est allumé un «*chandelier à sept branches*» (page 201).

- «*Le jour de la Yom-Kippour*» («*Jour du Grand Pardon*», fête juive considérée comme la plus sainte de l'année juive), Zio fait «*sa pieuse et traditionnelle trempette*» dans l'Hudson (pages 239, 240) : en fait, un bain rituel, ou «*mikveh*», symbole de la purification des fautes.

Mais les «*fêtes de la Délivrance*» (page 241), qui sont celles de «*Pourim*», qui commémorent la délivrance des juifs de leur captivité à Babylone, sont très joyeuses : c'est un devoir de boire jusqu'à ne plus pouvoir distinguer entre les mots «*maudit soit Haman*» et «*béni soit Mordé'hai*» ; mais on ne boit certainement pas la «*carafe pleine de manzanilla*» que Zio a dissimulée (page 280), car une «*michna*» (article du code de la loi orale) interdit l'usage de vin produit par un non-juif.

La religion juive est présentée comme misogyne. La femme menstruée y est rejetée : «*Elle demeurera sept jours dans son impureté et quiconque la touchera sera impur jusqu'au soir.*» (page 219). Zio «*méprise fille comme femme. Il admet que les femmes parlent entre elles, mais point qu'elles se mêlent des discussions des hommes.*» (page 240). Pourtant, le matriarcat est une caractéristique de la culture juive dont Ducharme fait la satire en détournant le rôle qu'Éliézer a dans la «*Genèse*» [XV, 2], où, à la demande de son maître, Isaac, il va lui chercher une femme, alors qu'ici Rébecca épouse ce serviteur et lui impose son autorité tyrannique.

'*L'avalée des avalés*' soumet donc le texte biblique à un recyclage ironique.

Voilà qui conduit à étudier le tableau qui est donné de la communauté juive dans le roman.

### Les juifs

Avec une nette insistance, Réjean Ducharme, dont le racisme se manifeste aussi à l'égard de l'«*horloger de race nègre*» qui «*rit comme tous ceux de sa race, comme un enfant*» (page 316),

attribue aux juifs un nez crochu : Einberg a un «*grand nez crochu*» (page 74) - les juifs qui partent en Israël avec le «*rabbi*» Schneider ont «*le nez crochu*» (page 129) - «*Einberg reçoit des consuls à nez crochu.*» (page 130).

Le romancier fait venir les Einberg d'Arménie [page 240], mais leur donne un nom allemand comme celui qu'ont souvent les juifs ashkénazes (originaires des pays d'Europe non méditerranéens). Et ils seraient passés aussi par le Portugal (page 280).

Zio et sa tribu, qui sont bien plus orthodoxes qu'Einberg, vivent à New York, métropole où les juifs sont très nombreux.

Le portrait que Bérénice fait de Zio est particulièrement significatif puisqu'il articule tous les poncifs de la perception du juif cosmopolite : «*Parti d'Arménie et de haillons, il dirige maintenant, vêtu d'un complet de fin lainage britannique et chaussé à l'italienne, une très importante société de prêts sur hypothèque. Fils d'une branche cadette des Einberg, il est devenu, peu à peu, on ne sait comment, le chef incontesté de tous les autres Einberg. Et il y en a beaucoup sur la terre, des Einberg. On dit qu'il y en a au moins un dans chaque pays. C'est le pacha des Einberg. Il a fondé la fortune de chacun. Il a trouvé une femme adéquate à chacun. Il dirige l'éducation de leurs fils. Il les fait émigrer et immigrer en tous sens.*» (page 240). Mauritius Einberg, sur qui le roman fournit moins de détails, est décrit comme à la fois, et, en quelque sorte proportionnellement, riche et avare.

L'éducation formaliste des juifs donne la prééminence à l'autorité du père : «*Einberg a diagnostiqué une insuffisance de coups de pied au derrière.*» (page 123). Mais il ne met pas ses menaces à exécution, la mère des enfants les protégeant par laxisme (page 39). Zio lui-même se révèle un fantoche face à l'opiniâtreté de Bérénice.

Mais qu'à l'école du village (page 112), dans les environs de l'île, donc dans le Québec profond, Bérénice ait des professeurs juifs, le «*rabbi*» Thélonius Schneider et Rébecca Ruby (page 112), est tout à fait invraisemblable, les juifs du Québec ne vivant guère qu'à Montréal. Il est invraisemblable aussi que, les juifs ashkénazes s'étant anglicisés, méprisant la langue et la culture québécoises, «*dame Ruby*» ait raconté à Bérénice l'aventure de «*l'intrépide trappeur métis*», Lagimonière, et lui ait fait «*apprendre des poèmes de Nelligan par cœur*» (page 112), car l'Histoire et la littérature des Canadiens français sont tout à fait ignorés de l'autre «*solitude*» (Canadiens français et Canadiens anglais vivent si à l'écart les uns des autres qu'on les désigne comme «*les deux solitudes*»).

Le «*rabbi*» Schneider est une autre figure d'autorité pour laquelle Bérénice éprouve aussi de la haine : «*Il n'a pas l'air de ce qu'il dit quand il prêche.*» (page 16) - «*Ce n'est plus qu'un géant inconfortable qui profite lâchement de la supériorité de ses forces.*» (page 18) - «*Il m'aime. Il fait tout pour que je l'aime.*» (page 19). Cette haine est encore accrue en Israël où il s'affiche avec une maîtresse (page 347).

Ainsi, la description de l'univers juif ne dépasse pas le stade du folklore, et Ducharme attribue aux juifs des caractéristiques qui sont des poncifs de l'antisémitisme : la pratique religieuse intégriste, la richesse et l'avarice, le cosmopolitisme, le sionisme fanatique, et le souvenir sacré de l'Holocauste. Mais ce tableau est aussi, en filigrane, celui d'un Québec soumis à la religion, et la similitude de situations entre les juifs et les Canadiens français a été souvent soulignée (par Yves Thériault, en 1951, avec «*Aaron*» ; par Monique Bosco, en 1961, dans «*Un amour maladroît*» ; par Claude Jasmin, en 1964, dans «*Éthel et le terroriste*» ; etc.)

«*L'avalée des avalés*» présente donc un éblouissant kaléidoscope littéraire, géographique, historique, religieux, mais qui ne peut prévaloir sur d'autres aspects de l'œuvre qui sont tout aussi riches.

## Intérêt psychologique

«*L'avalée des avalés*» est avant tout l'histoire d'une enfant, mais qui n'est ni le Petit Prince ni Poil de Carotte, qui lutte âprement pour sa survie et se montre aussi cruel que fragile. À son propos, comme à propos de tous les romans où un enfant est le narrateur se pose la question de la vraisemblance du personnage (celle d'une enfant de neuf ans?). On écrit de tels romans parce que, sous l'influence de la psychanalyse qui montre l'importance de l'enfance dans la formation de l'individu, on cherche dans

la sienne les fondements de sa personnalité ; parce qu'on veut s'opposer au monde des adultes, au monde moderne et à toutes ses contraintes ; parce qu'on veut offrir du monde une image vraie et pourtant étonnante en la réfractant dans l'esprit d'un enfant. L'enfance fascine tant les romanciers parce qu'elle est le temps de l'indistinction entre le réel et l'imaginaire, le visible et l'invisible, le temps où la tendresse et la cruauté font bon ménage, le temps où le langage suffit pour créer l'insolite, le temps enfin où l'on n'est pas encore pris au moule des conventions et de l'éducation, où les seules règles qu'on respecte vraiment sont celles du jeu ; parce qu'on veut se donner une grande liberté romanesque en composant un récit soumis à la logique enfantine, aux élans de l'imaginaire, sans tomber dans les poncifs, les enfants seuls pouvant trouver les mots nouveaux capables, par l'esprit, de modifier le monde et de le faire éclater. Mais l'histoire est évidemment racontée par un adulte qui se prend à forcer la convention littéraire.

Le roman étant l'histoire de Bérénice, racontée par Bérénice, elle est bien le seul personnage du roman, les autres n'étant vus qu'à travers elle.

Ces personnages secondaires, réfractés dans la conscience d'une enfant passionnée, soumis à un point de vue qui n'est pas garant de la vérité du portrait, ne peuvent être que fragmentaires, outrés, caricaturaux. Il ne faut pas trop se soucier de leur vraisemblance psychologique, mais plutôt voir en eux des symboles (comme l'indiquent leurs noms mêmes).

Quant à Bérénice, si elle s'analyse constamment (voulant parfois y renoncer : *«Celui qui se cherche ne trouve rien. Celui qui se cherche cherche quelqu'un d'autre que lui-même en lui-même.»* [page 127]), si elle se juge aussi avec sévérité, se pose la question : est-on bon juge de soi-même?

Malgré une attitude radicale, qui est, depuis le coup d'archet de la première page, une crainte de l'avalement, puis une résistance à l'avalement et enfin un abandon à l'avalement qui justifie le titre, c'est un être complexe et plein de nuances, d'ambiguïté, d'ambivalence. Essayons de le cerner.

Bérénice Einberg est d'abord une petite fille peu favorisée par la nature.

Elle est laide :

- *«J'ai le visage tissé de boutons. Je suis laide comme un cendrier rempli de restes de cigares et de cigarettes. Plus il fait chaud, plus mes boutons me font mal. J'ai le visage rouge et jaune, comme si j'avais à la fois la jaunisse et la rougeole. Mon visage durcit, épaisit, brûle. Ma peau se desquame comme l'écorce des bouleaux.»* (page 21).

- *«Je suis hideuse. Mes cheveux sont si raides et si enchevêtrés qu'un peigne bulldozer y tomberait en panne.»* (page 58).

- *«Je suis si laide. Ça ne me fait rien. Je n'ai pas besoin d'être belle, je suis ta sœur...»* (page 171).

- *«J'ai une grande bouche de plus d'un empan de longueur. Une sorte de duvet croît sur ma lèvre supérieure [...] Quand j'aurai trente ans, j'aurai une moustache, une mouche et, peut-être, des favoris. Je serai laide à mort.»* (page 230).

De plus, comme le constate Constance Chlore, *«Elle n'a pas l'air très gentille. Elle n'a pas le sourire facile.»* (page 197).

De surcroît, elle est maladroite :

- *«Je suis aussi brutale et maladroite en paroles qu'avec mes membres.»* (page 58).

- Elle n'a *«jamais pu apprendre à patiner»* et, assez ridicule, se *«refracasse la tête»*, se *«reromps le coccyx»*, et commente : *«Personne n'a éprouvé son derrière à un tel rythme et avec un tel enthousiasme.»* (page 55) - *«Je maudis mon impuissance, mon sort et le reste.»* (page 54) - *«Rien ne les fait plus rire que me voir choir les quatre fers en l'air.»* (page 56).

Sa santé est fragile, d'autant plus qu'elle passe par une crise d'anorexie : *«Je suis maigre comme un cure-dent. [...] Je me fais un devoir de ne pas manger.»* [page 133] - *«Je suis stérile, vide.»* (page 134).

Aussi est-elle en proie à la peur qu'elle explique d'une façon quelque peu psychanalytique : *«C'est peut-être parce que j'ai été sevrée deux jours après ma naissance. Ce sont eux qui m'ont sevrée.»* (page 21) - *«Je sors enceinte du lit de l'enfance. [...] Des crimes ont pris racine dans mes entrailles, et poussent, se gonflent. Quand je mettrai bas, ce sera laid !»* (page 186) - *«Ma glande d'angoisse s'est mise à sécréter. Je suis prise au piège, encore, toujours.»* (page 309).

Cette faiblesse explique qu'elle craigne d'être «avalée» par le monde extérieur.

### La crainte de l'avalement

Réjean Ducharme nous donne la clé de son personnage dès la première page : *«Tout m'avale. Quand j'ai les yeux fermés, c'est par mon ventre que je suis avalée, c'est dans mon ventre que j'étouffe. Quand j'ai les yeux ouverts, c'est par ce que je vois que je suis avalée, c'est dans le ventre de ce que je vois que je suffoque. Je suis avalée par le fleuve trop grand, par le ciel trop haut, par les fleurs trop fragiles, par les papillon trop craintifs, par le visage trop beau de ma mère. [...] Que j'aie les yeux ouverts ou fermés, je suis englobée : il n'y a plus assez d'air tout à coup, mon cœur se serre, la peur me saisit.»* (page 9).

Le rôle des yeux des autres est encore souligné ailleurs : *«Les yeux, quand ils sont ouverts, me fascinent. J'adhère de l'âme aux yeux ouverts, aux yeux ouverts des êtres humains comme aux yeux ouverts des animaux.»* (page 137).

Mais elle est assaillie par tous les sens : *«Ma tête débordée par tout ce qui ne cesse de lui entrer par les yeux, les oreilles, la bouche et le nez.»* (page 83).

Elle craint la beauté des choses et des personnes : *«Les choses et les personnes auxquelles on ne trouve pas de beauté ne font pas souffrir.»* (page 42).

Parmi les choses, elle redoute la fascination exercée par :

- le feuillage des arbres : *«J'attends d'être tout à fait dissoute dans le vent et les feuilles.»* (page 26).
- la neige : *«Nous sommes prises par la neige, prises aux pièges de la neige, avalées.»* (page 209).
- la ville : Après avoir dit : *«Je prends le spectacle de la ville comme s'il n'y avait jamais rien eu derrière les draperies, mes yeux se vautrent dans ces monceaux d'étoiles, dans ce ciel sur la terre.»* (page 200), Bérénice déclare : *«Je regarde une ville. [...] j'éprouve de l'angoisse, puis de la lassitude et de l'ennui. Si je ne fais que regarder la ville, il ne peut en être autrement.»* (page 205).
- le monde dans son ensemble : *«Le monde me colle à la peau comme des poux au cuir chevelu. [...] La terre me borne des trois côtés, la terre me presse de toutes parts. Je ne suis qu'une tache à la terre. Je ne suis pour la terre qu'une pustule qu'elle absorbera, dont elle guérira. [...] Or donc je ne suis pas un être libre et indépendant, mais une sale excroissance, une sorte de verrue avec des bras et des pattes, une sale verrue poussée à la surface de la terre et se nourrissant à même ce sale être qu'est la terre. Que faudra-t-il que je fasse pour être moi-même, pour être par moi-même, pour cesser de n'être qu'un infime parasite de l'être qu'est la terre? Que faudrait-il que je fasse pour ne plus avoir à dépendre de tout, tout le temps, pour tout? [...] Que faudrait-il faire pour être libre?»* (page 214).

Parmi les personnes, elle redoute la fascination exercée par :

- sa mère : déjà avalée *«par le visage trop beau de [s]a mère»*, elle insiste encore : *«Malgré la nécessité de la haïr, je suis fascinée par ma mère comme par un oiseau.»* (page 31) - *«Si j'ouvre, si j'entrebâille, elle me pénètre, elle envahit, elle noie, je coule.»* (page 32).
- Constance Chlore : *«Regarder dans les yeux de Constance Chlore me fait mal. C'est si... fascinant. Ce n'est pas fascinant, c'est avalant, étouffant, asphyxiant.»* (page 202).

À l'égard des êtres humains, sa méfiance est généralisée : *«Quelqu'un qui m'aborde, c'est quelqu'un qui veut quelque chose, qui a quelque chose à échanger contre quelque chose qui est pour lui d'une plus grande valeur, qui a une idée derrière la tête. Je les vois venir avec leurs gros sabots. Ils ont quelque chose à me vendre. Merci ! Je n'ai besoin de rien. Repassez ! »* (pages 22-23) - *«J'exècre avoir besoin de quelqu'un. Le meilleur moyen de n'avoir besoin de personne, c'est de rayer tout le monde de sa vie.»* (page 27) - *«Celui qui veut m'avoir veut me faire souffrir.»* (page 185)

Bérénice est donc faible, en proie à l'impuissance, à l'incapacité d'être pleinement soi-même, d'accomplir les actes qui relèvent de son état d'être humain, compte tenu de son sexe et de son âge. Pour échapper à l'avalement, elle manifeste la volonté de solitude :

- «*Je trouve mes seules vraies joies dans la solitude. La solitude est mon palais. [...] Quand je suis assise ailleurs que dans ma solitude, je suis assise en exil, je suis assise en pays trompeur.*» (page 20).
- «*Tout ce qui isole délivre*» (page 59).
- Lors de la remise en état du cotre, elle s'isole : «*J'ai cru souhaitable de faire exception*» (page 77).
- «*Je ne me sens en parfaite sécurité que dans une âme où il n'y a que moi ; dans la mienne par exemple.*» (page 124).
- «*Mon furieux goût de lire des mauvais livres me vient de mon furieux goût pour l'isolement.*» (page 229).
- Au cinéma, «*pour être seule avec l'écran, je prends place à la première rangée.*» (page 275). Remarquons qu'elle accepte donc alors d'être «avalée» par le film !
- Après la déception connue auprès de Gloria, elle trouve dans sa solitude une source de réconfort : elle s'isole dans un char d'assaut : «*Avec tout cet acier entre moi et le monde, je me sentais merveilleusement bien, je me sentais en sécurité, j'étais confortable*» (page 338) - «*J'ai atteint la dernière profondeur de ma solitude. Je suis là où la moindre erreur, le moindre doute, la moindre souffrance ne sont plus possibles. Je suis là où, dépourvue de tout lien, de toute assise, de tout air, ma vie, par son seul fleurissement miraculeux, m'enivre de puissance.*» (page 350).

Mais le «*Vive la solitude ! Vacherie de vacherie !*» (page 57) qu'elle profère devant le couple que forment Christian et Mingrèlie sonne plutôt comme un cri de dépit. Et la solitude se révèle souvent pénible :

- «*Je l'ai emmenée ici pour être seule avec elle. Je suis seule avec elle : ça me fait une belle jambe. Je me sens encore plus seule que seule.*» (page 165).
  - «*Je suis seule, inéluctablement et irrémédiablement. Si je ne demeure pas fidèle à cette vérité, je suis une dupe consentante, la pire des poltronnes. Je suis seule. Que ce ne soit pour moi ni un cri de guerre ni un rôle d'agonie. Que ce ne le soit surtout pas.*» (page 183).
  - «*Ma solitude est trop lourde. Je gauchis, m'affale, m'effondre.*» (page 242).
  - «*Donc, je suis fatiguée d'être seule. Mais qui irais-je voir que je ne connais pas encore, dont je ne connais pas déjà l'immonde ennui?*», et elle implore Blasey Blasey : «*Je suis seule sur cette terre et je veux vous voir.*» (page 282).
- Enfin, elle édicte ce principe : «*L'homme est seul et son agressivité vient de cette solitude.*» (page 287). Cette agressivité est résistance à l'avalement.

### La résistance à l'avalement

Alors que Constance Chlore se libérerait de la terre en s'élevant au-dessus (page 215), Bérénice décide d'assumer l'angoisse de l'avalement, de refuser toutes les évasions, d'affirmer sa conscience contre le monde extérieur. Il y a chez elle un revirement de la passivité de «*Tout m'avale*» (page 9) à l'activité de «*tout avaler*», de saisir le monde entier : c'est pour cela que cette œuvre a une ambition encyclopédique, universelle. Bérénice en vient même à vouloir dépasser la réalité, à nier le monde pour s'en créer un autre. Si le titre du livre indique déjà au lecteur son échec final, entretemps, elle déploie tout une panoplie de moyens de résistance.

Elle choisit le rire : «*Je pense qu'il est temps que je pense à m'amuser, à jouer. Je n'ai qu'un visage et je n'ai pas fait ce visage, mais j'ai le choix entre trente grimaces. Quelle grimace choisirai-je? Quelle belle question ! Je choisis le rire. Le rire ! Le rire est le signe de la lumière. Quand, soudain, la lumière se répand dans les ténèbres où il a peur l'enfant éclate de rire.*» (page 193). Si elle exprime ensuite son désir de commettre des atrocités, elle conclut : «*Je ferai tout ça, pour rire. Rire ! Rire à mort !*» (page 193). «*Je suis triste. J'ai horreur de ça. La tristesse me fait me mépriser. La tristesse rend l'âme molle. La tristesse est un cloaque. Quand on veut resplendir, on ne laisse pas traîner son âme dans un cloaque. Ramasse-toi ! La gaieté fait briller l'âme, comme le soleil ! Gai, Bérénice, gai !*» (page 60). Le rire s'insinue pour troubler l'ordre figé du monde des adultes. Associé au jeu, il accompagne les actes du personnage pour marquer sa distance ironique sinon son indifférence à l'égard des valeurs et des sentiments communément acceptés. Mais le rire de Bérénice est un rire ambigu, car

elle envisage de faire des choses affreuses pour s'amuser. Elle affirme de manière ostentatoire son goût de tuer des êtres humains pour en faire des guirlandes dans sa chambre, et de brûler les campagnes, de bombarder les villes ou de provoquer des cataclysmes naturels, rien que pour rire : «*Rire à mort !*» Remède possible à la violence du monde, le rire de Bérénice n'en dévoile pas moins sa volonté destructrice.

Rejetant le rationalisme des philosophes grecs (page 204), qui «*pourraient tous être d'un pays appelé Sècherie*» (page 205), elle promeut l'imagination qui permet de lutter contre la platitude de la vie, le délire même qui «*offre mille solutions à la solitude et à la peur*» (page 204). «*Il se peut que l'adhésion d'imagination et de volonté donnée aux apparences de la vie devienne délirante, devienne du délire, devienne ivresse. [...] Pour que ce délire s'ouvre, s'épanouisse pleinement, il fallait que je donne, à outrance, libre cours à ma volonté et à mon imagination.*» [page 205]. À la suite de la description d'un rêve que lui fait Constance Chlore, elle lui affirme : «*Ce n'était pas un rêve. Ça t'est arrivé. [...] Le ciel est plein de fourchettes volantes et de cuillers volantes. Pour ne pas les avoir vues, il faut avoir les yeux bouchés à l'émeri.*» (page 208). Aussi, Constance, docile, voit-elle «*un raton laveur assis sur le bonheur-du-jour*» (page 208).

Bérénice préfère la récréation («*Je donne arbitrairement une autre forme à toute chose qui, par son manque de consistance ou par son immensité, est impossible à saisir... et, alors, à la faveur de cette autre forme, je saisis la chose, je la prends dans mes mains, dans mes bras, mais surtout : dans ma tête.*» [page 206]). Elle pratique l'hallucination simple à la Rimbaud à laquelle l'a initiée Chamomor en lui faisant observer le cognac (dont elle a trop bu?) qui se trouve dans son «*vidrecome*» : «*Regarde, ma chérie : c'est une ville engloutie [...] C'est une ville mycénienne? C'est l'Atlantide? - Regarde les traces de lumière rouge, verte, bleue et jaune. C'est une grande ville dans la nuit. C'est une ville demeurée telle qu'elle était, tout à l'heure, avant de tomber au fond de la mer. Les enseignes rouges, vertes, bleues et jaunes brillent encore.*» Elle convainc alors sa fille, qui voit «*une ville portuaire. Je vois un grand phare. Je vois les lumières des quais trembler dans l'eau. [...] des entrepôts obscurs.*» (pages 146-147), qui y va de ses propres élans : «*J'affirme que la terre (que les meilleurs astronomes n'ont pas encore comprise) est une tête d'éléphant roulant à la dérive dans un fleuve d'encre bleu azur [...] J'affirme que la lune est une tête de mort qui pend par un fil d'araignée du plafond noir d'une chambre qui est ma grande chambre. [...] J'affirme que les étoiles sont des grillons, des criquets. Les ténèbres sont une agglomération de uhlands noirs, un magma de uhlands noirs en fuite vers le siège de Québec, de Waterloo, de Verdun. J'affirme que tout ce qui touche ma peau est une chenille. Quand Constance Chlore m'embrasse sur le front, je crois, dur comme fer, qu'une chenille me passe sur le front, une chenille orange et noire. [...] Chamomor est debout au milieu d'une rue d'une ville du Danemark, elle m'attend fixement et je la hais.*» (pages 206-207) - «*Soudain, à partir du point que je fixe, une pyramide naît, s'empplit, se développe, descend, s'avance vers moi. Je vois la section de la pyramide grandir, grandir, grandir. Je sens la pyramide fondre sur moi, m'écraser, m'englober, croître à la vitesse d'un train, pousser au-delà du plancher, au-delà du sol, au-delà de l'univers. Me mordant les poings, je crie.*» [page 365]).

Elle fait même l'éloge de la folie dans une tirade qui commence par : «*Folie n'est pas déraison, mais foudroyante lucidité.*» (page 374).

Pour échapper à l'avalancement, Bérénice aurait pu en rester à la solitude. Mais, du fait d'abord qu'elle est une enfant, elle ne peut éviter les contacts avec les autres. Ils provoquent une frustration qui déclenche chez elle une réaction compensatoire. Son impuissance, au lieu d'être fuite masochiste, est active, haineuse et destructrice.

Elle déploie une énergie farouche, une énergie démesurée. On la voit, un jour d'hiver, saisir «*à pleines mains*» «*le corbeau de la grille*» : «*le métal est comme bouillant de froid*», mais elle résiste à la douleur : «*Ne crie pas. Ravale ces cris infâmes, Bérénice Einberg ! [...] Pense au père Brébeuf. [...] Souffrir n'est que contre ta chair. Pousser des cris comme une poule qu'on prend par les pattes est contre toute mon âme. [...] Ne te perds pas. Garde ton âme bien serrée dans tes bras, Bérénice Einberg. On peut toujours se gonfler le cœur d'assez de force pour ne pas crier comme une poule qu'on prend par les pattes.*» (page 51).

C'est avec force qu'elle proteste contre une existence qui est mal faite, où rien ne va. Comme elle ne se laisse pas faire, elle clame, avec toute la fureur de la jeunesse, une révolte qui pourrait même être sans raison («*Je me mutine, comme ça, sans un mot. [...] Pourquoi faut-il toujours avoir des raisons de se mutiner?*» [page 292]).

Elle, qu'on peut comparer à l'Électre de Giraudoux ou aux héroïnes d'Anouilh, exprime une volonté d'indépendance totale : «*J'aime mieux croire que je me suis sevrée moi-même, que, dans un grand élan d'orgueil, j'ai mordu le sein de ma mère, que j'avais des dents de fer rouillé et que le sein s'est gangrené.*» (page 21) - «*Mais j'y pense : ce moteur ne m'obéit pas. Si je lui parle, il ne m'écoute pas. Il n'en fait qu'à sa tête. S'il ne m'obéit pas, à qui d'autre obéit-il? Je ne laisserais pas de telles forces mener le bal dans ma vie. [...] Cette roue ne tournera que comme je le voudrai. Je mets mon épaule à la roue et je pousse. Nous n'irons pas loin, Bérénice, mais nous irons à notre guise, par nos propres moyens.*» (pages 126-127) - «*Moi, obéir à un sale être humain? Ça va chauffer ! En vérité, je vous le dis, ça va chauffer !*» (page 239) - «*Je lui [Dick Dong] dis que je n'ai besoin de personne pour me remettre sur pied.*» (page 249).

Elle affirme avec insolence son individualisme, sa volonté d'être unique. Si, «*plus petite*», elle était «*plus tendre*» (page 27), elle s'est blindée, et peut lancer :

- «*Je ne veux pas être un visage parmi mille.*» (page 124).

- «*Je ne crois en personne. Je ne crois en rien. Je n'ai plus que la roue [du «moteur» dont elle parle auparavant] et la volonté.*» (page 127).

- «*Rien n'importe que moi ici-bas.*» (page 183).

Aussi refuse-t-elle l'amour qui est défini ainsi : «*Attaquer un autre être humain fut appelé amour quand l'un se soumettait à l'autre*» (page 139). L'amour échappe à la volonté : «*Il ne faut pas se laisser aller à aimer. C'est comme se laisser aller.*» (page 42). Elle ne veut pas être dominée par ceux qu'elle aime : «*J'ai à triompher de leur volonté et de ce qui me porte à les aimer.*» (page 44). Elle rejette ce que lui offre sa mère : «*Chat Mort parle de l'amour comme d'un village fortifié, comme d'un refuge où n'atteint aucun mal, comme d'un havre de béatitude, comme d'une enclave luxuriante qu'abrite un toit mouvant de pinsons et de bouvreuils. [...] Mais un refuge, aussi sûr qu'il puisse être, n'est-ce pas une cage, une prison, un souterrain sombre et visqueux? [...] Je suis contre l'amour. Je me révolte contre l'amour comme ils se révoltent contre la solitude. Aimer veut dire : éprouver du goût et de l'attachement. Aimer veut dire : éprouver. Aimer veut dire : subir. Je ne veux pas éprouver mais provoquer. Je ne veux pas subir. Je veux frapper. Je ne veux pas souffrir. Quand je serai grande, je n'aurai plus en place de cœur qu'une outre vide et sèche. Christian me laissera froide, tout à fait indifférente. Aucun lien ne nous unira que je n'aurai tissé de mes propres mains. Aucun élan ne me portera vers lui : je me porterai vers lui de mes seuls pieds. [...] J'aimerai sans amour, sans souffrir, comme si j'étais quartz. Je vivrai sans que mon cœur batte, sans avoir de cœur.*» (pages 40-41). Elle se refuse au rôle qu'en amour on impose aux filles : «*Je ne me pendrai jamais au bras d'un garçon, ne serait-ce que pour ne pas faire comme les deux milliards d'autres exemplaires du sexe féminin. [...] Qu'elle ne compte pas sur moi, l'institution de l'amour, la machine à faire se promener les filles au bras des garçons. Qu'ils ne comptent pas trop sur moi, les metteurs en scène et en rut du cinéma de l'amour.*» (page 237).

Elle s'efforce à la haine :

- «*J'aime ça quand ça hait.*» (page 102).

- «*Il y en [de ses camarades de classe] aura deux-trois que je n'ai pas encore l'horreur de connaître, deux-trois qui, comme ceux que j'ai déjà l'horreur de connaître, auront le don de m'exaspérer, sauront d'instinct comment s'y prendre pour que je haisse jusqu'au sang.*» (page 113).

- «*Ne te laisse pas faire. Hais plutôt.*» (page 125).

- «*À grands cris je rappelle la haine et le désespoir. Dans le cœur d'une laide comme moi, d'une mise au monde rien que pour souffrir comme moi, seuls haine et désespoir ont place.*» (page 189).

- «*Je ne les [les autres] méprise pas encore assez. Si je pouvais les voir tous pris dans la brutalité et la cochonnerie jusqu'au cou, ça m'aiderait.*» (page 229).



- «L'amour est faux. La haine est vraie.» (page 237).
- «La haine délivre ! La haine délivre ! La bonté et l'humilité ne sont que connivence ! Elles ne font que protéger les rois vieux, malades et infirmes. Elles permettent aux vieux, aux infirmes et aux malades d'imposer, en toute sécurité, le vieux, l'infirmes et le malade à la terre !» (pages 301-302).
- «Je hais, sans discernement, à la seconde, tout ce qui saisit mes sens ou mon imagination. Tout [?], violemment, se concrétise, est haï. J'ai haï un angle aigu avec autant de férocité que les Grecs haïssent les Turcs. Je ne m'oppose pas à ce qu'on haïsse les Grecs ! Ce à quoi je m'oppose, c'est qu'on se croie, sincèrement, justifié de haïr les Grecs. C'est un vice de raison. Les techniciens ferrés de la haine, les vrais magiciens de cet art, ne cherchent pas d'excuses. Ils ont appris qu'aucune passion n'est justifiable. Ne fondons pas la haine sur les données d'un bordereau ou d'une page d'histoire ; c'est pure duperie. Mes amis, haïssons d'emblée ! [...] Je ne fais, en criant ainsi ma haine, que ce que fait une plante en poussant.» (page 375).

Contre ce que, dans sa perpétuelle paranoïa, elle voit comme l'agression du monde et des autres, elle oppose sa propre agressivité, l'attitude qu'elle prend page 209 («Je me dresse soudain sur mes ergots») étant à peu près constante chez elle, et étant menée jusqu'à un délire de cruauté :

- «J'ai hâte que mon père meure pour être impie tant que je veux.» (page 15).
- «Si j'avais plus d'orgueil, j'anéantirais par des meurtres ceux qui compromettent le bien-être de ma solitude. [...] Je tuerais Einberg et sa femme. Je tuerais Christian et Constance Chlore.» (page 20).
- «Je serai pleine de serpents et je vous les lancerai à la figure. Quand j'ai besoin de quelque chose, je prends, comme un escogriffe. Je ne demande jamais. Je ne fais pas grâce. Je ne souris ni avant de prendre ni après avoir pris.» (page 23).
- «Ce que j'ai à faire, je le sais : conjurer les puissances que le monde coalise contre moi, répondre par d'autres attentats aux attentats à la solitude commis contre moi. J'ai à grandir, à me prolonger par en haut, jusqu'à supplanter tout, jusqu'à planer au-dessus des plus hautes montagnes.» (page 27).
- «Le plus fort, c'est moi. Celle qui finira par l'avoir, c'est moi. [...] Avoir quelqu'un dans la tête, c'est comme y avoir une épée. Je veux entrer, comme une épée, dans la tête de Christian. Et son épée, je la briserai sur mes genoux. Et l'épée de Constance Chlore, je la romps. L'épée du Dieu des Armées, je la casse. Mon cœur je l'arrache, le jette dans le fleuve.» (page 34).
- «Rien ne sert de ramper. Il faut partir à poings.» (page 57).
- «Un être humain mort est à celui qui l'a abattu.» (page 106).
- «Christian. Il était blessé, il baignait dans son sang. Je n'aurais eu qu'à lui donner le coup de grâce.» (page 106).
- «Avec octobre revient l'heure d'aiguiser ses crayons et de remettre ses gants de boxe. Comme cette année j'aurai dame Ruby deux fois plus dans les jambes que l'année passée, il faut que je me tricote des gants de boxe deux fois plus gros que ceux de l'année passée. Il y en a qui s'arment de patience. D'autres, comme moi, se mettent des gants de boxe.» (pages 112-113).
- «J'appelle le désordre. [...] J'appelle la guerre de l'homme contre ce qu'il a fait. Désordre ! Guerre ! Confusion ! Lutte ! Dérangement total ! Prise de possession !» (page 121).
- «J'ai de l'assassin ce que le feu a de l'incendie.» (page 122).
- «Je suis si en santé que je me sens capable de tuer la terre d'un seul coup de poing. Je me rends chez dame Ruby [...] Si j'avais une scie, je lui scierais les jambes. Si j'avais un entonnoir, je lui en donnerais des coups sur le nez. Si j'avais une bombe atomique, je la lui ferais manger. Si j'avais des ciseaux, je lui couperais les oreilles.» (page 147).
- Elle est «pleine de fiel à éclater» (page 150).
- «Je monterai Pégase et monterai à l'assaut de l'Olympe, comme les Titans, comme Ajax d'Oïlée, comme Bellérophon. Je mourrai en pleine force, de l'explosion même de ma violence. Je me mesurerai à la mort en plein midi, plein éveil, pleine gloire. Je me porterai à sa rencontre et porterai les premiers coups. Je connais l'issue de la bataille. Je sais que la lutte sera vaine. Je sais que mes soldats et mes chevaux devront donner l'assaut du bord d'un gouffre. Mais je me battraï quand même. S'il faut perdre, autant perdre beau. S'il faut que mes soldats et mes chevaux tombent au fond de l'abîme au premier pas de la charge, autant que ce soient mes chevaux les plus rapides et mes soldats les plus courageux.» (page 162).

- «Celui qui se dressera sur notre route, je l'abattrai, je le jugulerai, j'injecterai du cyanure de potassium dans les pommes de terre bouillies qu'il mange !» (pages 174-175).
  - «Quand je me promènerai sur le trottoir avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront. S'ils ne tremblent pas, ils vomiront ou me cracheront à la figure.» (page 186).
  - «J'ai le goût d'arracher des ongles avec des tenailles, de scier des oreilles avec un rasoir, de tuer des êtres humains et de pendre leurs cadavres aux cimaises de mes murs pour en faire une guirlande. J'ai le goût de brûler des campagnes, de bombarder des villes. J'ai le goût de secouer la nappe des océans, de pousser les continents les uns contre les autres, de traverser l'univers sur les étoiles comme on traverse un torrent sur les roches.» (page 193).
  - «Ils m'ont rendue violente : j'ai soif de sang.» (page 227).
  - «Ô maîtres, je mangerai plutôt mes excréments ! Ô maîtres, vos cages, sur roues comme sur béton, sur air comme sur mer, je vous les ferai ravalier ! [...] Qui que vous soyez, ô maîtres, autant que vous soyez, mortels comme divins, je m'insurge contre vous. (page 234). Ces maîtres sont les «présidents des pays de la terre» et les «Yahveh des pays du ciel», mais Bérénice se reconnaît un «autre maître» qui, curieusement, «est en otage», «est ailleurs», «s'est fait battre» (page 235) : c'est confus !
  - «Dans les batailles où mes guerriers s'entretuent, sans distinction de couleurs, pour la seule cruauté de la chose, quand l'un d'eux tombe, on ne s'occupe pas de savoir de quel genre il est. Pour se prononcer avec assurance au sujet du genre de ce guerrier, anonyme comme tous les autres, il faudrait lui ouvrir le ventre ; ce qui nécessiterait l'emploi d'un chalumeau oxydrique, étant donné qu'avec le temps le sang et la chair des guerriers se sont greffés à l'acier de leur armure.» (page 246).
  - «Il est l'heure que je me mette à tuer des hommes blancs, des femmes blanches et des enfants blancs avec un tisonnier. [...] L'heure de broyer des mains et des pieds avec des étaux lents et de recueillir le sang exprimé dans une chope sonne.» (page 295).
  - «Quand un autre être humain te fait mal à l'âme, essaie de te tuer l'âme, tu as autant le droit de le mettre en capilotade que s'il essayait de faire couler ton sang, de te tuer les jambes. Demain matin, demain dès l'aube, l'Égalité, la Fraternité et l'autre auront rendu l'être humain tellement timoré, tellement timide, qu'il n'osera même plus (il ne bâtit plus de châteaux) posséder une seule acre de cette terre dont jadis il pouvait tout prendre.» (page 329).
  - «Je raffole des jéjunums frais, des jéjunums encore chauds de sang et frémissants de vie.» (page 330) - « Deux grands vizirs au doigté impeccable palperont les ventres. Ils mettent de côté pour moi, à un rythme de un par mille, l'être humain qui a le ventre le plus prometteur. J'ouvre, avec une lame au fil de diamant, un châssis dans les ventres les plus prometteurs. Pour donner à l'eau le temps de me venir à la bouche, j'admire, avant d'en extraire le précieux jéjunum, la fressure mise au jour.» (pages 335-336).
  - «La guerre dort : la guerre est là. Un fumeur finira par la réveiller pour lui demander du feu. Si on tarde trop à le faire, je le ferai moi-même.» (page 334), ce qui annonce le dénouement.
  - Elle a le projet d'aller à «cette sorte de Congrès de Troppau» où, après avoir feint la bienveillance, après que «tout le plomb ait été fondu en cuillers et en cordes de violon», elle déploierait sa violence : «Je dirai : "Oh ! Oh !" J'ajouterai : "Haut les mains !" Je tirerai sur les manchots, pour édifier ceux qui n'auront pas l'intention de lever haut les mains, pour donner aux autres une idée juste de ce qu'avec moi obéissance veut dire. Lentement, je dirai : "Oh ! Oh !" J'ajouterai : "C'est moi désormais qui commande ici." J'aurai ainsi atteint par effraction à la royauté universelle. Je me ferai appeler Caligula, comme celui qui déploya ses soldats face à la mer et leur ordonna de charger.» (page 335).
  - «J'ai du talent pour la guerre. Une arme, toute arme, n'alourdit pas mon bras, ne pèse pas à son bout. Elle le prolonge comme ma main. Il me suffit du seul contact épidermique d'une arme pour jouir d'une connaissance parfaite d'elle. C'est comme si mon appareil proprioceptif l'avait absorbée d'avance.» (page 338)
  - «Pourquoi n'y a-t-il pas d'autres endroits clos appelés, par exemple "croisades", où un être humain pourrait, contre quelques billets, tuer quelques-uns de ses semblables?» (page 339).
- On a donc vu l'agressivité de Bérénice culminer dans une violence, une cruauté, un sadisme qui frisent le ridicule.

Animée d'une volonté de puissance époustouflante, ne voulant pas se faire avaler par la vie, mais avaler la vie, elle ose des déclarations fracassantes :

- «*Quand je serai grande, je serai arrogante et impie. J'aurai poussé des racines grosses comme les colonnes de la synagogue. J'aurai des feuilles grandes comme des voiles. Je marcherai tête haute. Je ne verrai personne. Quand le feu qui vient viendra, il brûlera ma peau, mais mes os ne flancheront pas, mais mon échine ne fléchira pas. [...] Je ne marcherai pas avec Yahveh. Je marcherai contre les flammes et contre les armées. J'aime mieux être du mauvais côté, s'il faut absolument être d'un côté. [...] Je me pénètre de la douleur, je l'excite, je la déguste, je m'en délecte. Elle est produite par les flammes mêmes qui flamberont les arrogants et les impies.*» (pages 24-25).

- «*J'ai plus envie de la vie dans sa dévastatrice immensité que des retranchements doux et encombrés qu'on y a ménagés. Une baie ne me dit rien. Il me faut tout le continent, tous les continents. Je veux voguer sur des continents et des déserts. Je veux venir à bout des abysses et des pics. Je veux bondir d'abîme en sommet. Je veux être avalée par tout, ne serait-ce que pour en sortir. Je veux être attaquée par tout ce qui a des armes.*» (page 40).

- «*J'aurai un être humain [...] Il n'est pas difficile de parler avec un être humain, d'embrasser un être humain, de se marier avec un être humain, de mettre au monde un être humain. Ce qui est difficile et seul intéressant, c'est d'avoir un être humain.*» (page 96).

- «*Tout ce que je demande à un livre, c'est de m'inspirer ainsi de l'énergie et du courage, de me dire ainsi qu'il y a plus de vie que je ne peux en prendre, de me rappeler ainsi l'urgence d'agir.*» (page 108).

- «*Tout prendre, nous saisir de tout. [...] Tous les rois de ce monde, ces usurpateurs, ce sont nos trônes qu'ils ont usurpés. [...] Il suffit d'un glaive. Tous ces fleuves, toutes ces mers, il suffit d'en décimer les pirates. Nos temples et nos basiliques, quand en chasserons-nous les prêtres et les enfants de chœur? Toutes ces belles femmes, ce sont tes femmes, Christian. Jusqu'à quand souffriras-tu qu'on se les partage comme si tu n'existais pas? [...] Régner à nouveau. [...] Aller tout reprendre. Rappeler nos canons. Réveiller nos citadelles. Faire rejaillir nos flottes et nos armées. [...] Cette main ! quand lui rendras-tu son sceptre? [...] Tous ces morceaux de couronne qu'ils portent, ces fantoches, ces soi-disant rois, nous les fondrons sur ce front.*» (page 117).

- «*Me jeter sur une épée. Tomber dans une embuscade. Prendre le quai. Prendre la gare. Prendre la route. Partir. N'avoir jamais mis les pieds sur cette terre.*» (page 119).

- «*Je suis la grande Bérénice, la vainqueuse, la téméraire, l'incorruptable.*» (page 182).

- «*Je pourrai regarder le soleil en pleine face sans être éblouie, comme un aigle.*» (page 189).

- «*Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre : tout détruire. Je ne dis pas nier, je dis détruire. [...] Si vous détruisez tout, de quoi allez-vous vous nourrir? - De rien, imbécile ! Et je mourrai de faim ! Mais pendant deux jours, j'aurai été libre ! - Ce n'est pas très gai. J'aime autant manger plein mon ventre. - Moi, ma fille, j'aime autant ne rien manger que d'être mangée par la terre. [...] Voilà ce qu'il faudra que je fasse pour être libre : tout avaler, me répandre sur tout, tout englober, imposer ma loi à tout, tout soumettre : du noyau de la pêche au noyau de la terre elle-même. [...] Donc tout incorporer. Mais j'aime mieux tout détruire. Je ne sais pas pourquoi. C'est plus désintéressé, plus rapide, plus joli. Ça me donne plus envie de rire, si vous voulez. Et puis, est-ce que ma première solution ne suppose pas l'identification de la plus totale victoire avec la mort?» (pages 215-216).*

- «*Toute pensée qui me vient est poursuivie jusqu'à son aboutissement.*» (page 256).

- «*Rien ne peut arrêter mon âme.*» (page 262).

- Punie par Zio qui attend son repentir, elle proclame : «*Il n'y a rien que je regrette moins que ce que l'on me reproche. Je ne m'excuserai pas d'avoir essayé de sortir de mon mal. Je ne piperai mot. Je m'occupe comme je peux, mue par un vague espoir d'évasion, contente de n'avoir pas imploré, me jurant de ne jamais implorer.*» (page 270)

- «*Il y a toujours, où qu'on soit, quelque chose de grand à entreprendre, quelque chose d'impossible à faire. Soutenue par le désir de ne pas demander grâce, je suis prête, avec mon épingle de nourrice, à débâter toute la terre.*» (page 271).

- À Zio, elle déclare : «*Tu ne viendras jamais à bout de moi !*» (page 271).

- «*Tu ne peux te réaliser pleinement en tant qu'individu qu'en soumettant tous les êtres humains. [...] Quel être humain n'aime pas mieux dominer qu'être écrasé?» (pages 330, 331).*

- Elle se plaît à évoquer l'exemple de la nageuse Kimberley Ann Jones qui lui redonne «l'espérance» (page 299) et dont on apprend plus loin que, partie de Port Hope («Port de l'espoir») vers la Finlande (donc une extrémité de la Terre), elle n'a pas besoin de l'assurance du succès pour se dépenser totalement (page 303).

- «*En béréncien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir*» (page 337), c'est-à-dire qu'on ne peut pas exister sans posséder.

- «*La terreur et la folie me donnent de la toute-puissance.*» (page 379).

Sa volonté de puissance va jusqu'au projet prométhéen de maîtriser l'immaitrisable.

Chez elle, l'affirmation orgueilleuse du moi culmine dans un égocentrisme exacerbé :

- «*Venu avec la raison, l'orgueil m'a fait haïr le vide amer qui se fait dans l'âme afin qu'on aime. [...] J'exècre avoir besoin de quelqu'un. Le meilleur moyen de n'avoir besoin de personne, c'est de rayer tout le monde de sa vie. Ce que j'ai à faire, je le sais : conjurer les puissances que le monde coalise contre moi, répondre par d'autres attentats aux attentats à la solitude commis contre moi. J'ai à grandir, à me prolonger par en haut, jusqu'à supplanter tout, jusqu'à planer au-dessus des plus hautes montagnes. J'ai à élever un échafaudage, à construire une échelle, une échelle si grande que je pourrai mettre mes mains dans l'azur. Quand je descendrai, j'aurai les cheveux pleins d'azur.*» (page 27).

- «*Ce qui importe, c'est vouloir, c'est avoir l'âme qu'on s'est faite, c'est avoir ce qu'on veut dans l'âme. Ils se demandent d'où ils viennent. Quand on vient de soi, on sait d'où l'on vient. Il faut tourner le dos au destin qui nous mène et nous en faire un autre. Pour ça, il faut contredire sans arrêt les forces inconnues, les impulsions déclenchées par autre chose que soi-même. Il faut se recréer, se remettre au monde. On naît comme naissent les statues. On vient au monde statue : quelque chose nous a faits et on n'a plus qu'à vivre comme on est fait. C'est facile. Je suis une statue qui travaille à se changer, qui se sculpte elle-même en quelque chose d'autre. Quand on s'est fait soi-même, on sait qui on est. L'orgueil exige qu'on soit ce qu'on veut être. Ce qui importe, c'est la satisfaction de l'orgueil, c'est de ne pas perdre la face devant soi-même, c'est la majesté devant un miroir, c'est l'honneur et la dignité entretenus au détriment des puissances étrangères dont l'âme naissante est infestée. Ce qui compte, c'est se savoir responsable de chaque acte qu'on pose, c'est vivre contre ce qu'une nature trouvée en nous nous condamnait à vivre. Il faut, à l'exemple du géant noir gardien des génies malfaisants, se faire fouetter pour ne pas s'endormir. S'il le faut, pour garder mes paupières ouvertes, j'arracherai mes paupières. Je choisirai le sol de chacun de mes pas. À partir du peu d'orgueil que j'ai, je me réinventerai.*» (pages 42-43).

- «*Quand je serai grande, ma gloire aura dissous l'ombre de Mingrèlie dans l'éclat et l'abondance de sa puissante lumière.*» (page 59).

- «*Cela ne fait que rafraîchir la certitude que j'ai toujours eue que Bérénice Einberg, toute hideuse qu'elle soit, commande à toute la création.*» (page 75)

- «*Je me mesurerai à la mort en plein midi, plein éveil, pleine gloire.*» (page 162).

- «*Rien n'importe que moi ici-bas.*» (page 183).

- «*Je suis l'œuvre et l'artiste. Ce qui m'entoure, ce que je vois, ce que j'entends, c'est le marbre d'où je dois sortir, à coups de hache, de ciseau et de brosse. Dans un bloc de marbre il y a un buste, mais à une condition, à condition de sculpter.*» (page 215).

- «*Rien ne peut arrêter mon âme. Je peux demander à mon âme tout ce que je veux : elle m'est docile et fidèle.*» (page 262).

### L'affrontement aux autres

L'enfant qu'est Bérénice est soumise à des parents qui la déçoivent par leurs dissensions grotesques. Elle en souffre d'abord : «*Quand j'étais plus petite, je trouvais [...] que c'était impossible que mes parents ne puissent pas s'aimer comme je les aimais.*» (page 12).

Puis elle s'en accommode : «*Je les regarde se haïr, se haïr avec tout ce qu'il peut y avoir de laid dans leurs yeux et leurs cœurs.*» (page 13). Elle les vitupère : «*Haïssez-vous, bande de bouffons !*» (page

13). Elle se dissocie d'eux : «*Au fond, je suis ma propre enfant.*» (page 29). Elle se révolte contre eux, contre sa mère surtout et, secondairement, contre son père dont la présence est moins importante.

Einberg : Le père de Bérénice est un fantoche : il est petit, a été blessé à la guerre et, en ayant gardé une «*cuisse atrophiée*», se voit traité de «*boiteux*», d'«*infâme claudicateur*» (page 301), ce qui fait de lui une sorte de Vulcain boiteux auprès d'une Vénus resplendissante. Il a un «*grand nez crochu*» (page 74), de «*grosses lèvres molles*» et un «*petit menton de mouton*» (page 175).

C'est un homme d'affaires important, qui est souvent en voyage. Il est près de ses sous : «*Einberg a mis le docteur à la porte. [Le docteur] a dit à Einberg qu'un médecin [...] a le devoir de se faire verser des honoraires exorbitants. Mais Einberg n'est pas homme à se laisser exorbiter par des honoraires. Il a envoyé le docteur se faire verser des honoraires exorbitants ailleurs.*» (pages 128-129). Il apporte son aide financière à Israël.

C'est un homme solennel comme en témoignent le «*tablier de chrome de son pupitre de chêne*», «*son stylet d'or, à manche de plâtre*», «*son édition princeps de la Bible*» (page 178).

Prédateur qui s'est emparée de cette fille de treize ans qu'était Chamomor, c'est maintenant un mauvais mari qui a une maîtresse (page 102), un père qui considère sa fille comme une possession, qui «*voit d'un œil irrité son avoir jouer avec l'avoir de Mme Einberg*» (page 12), qui ne s'intéresse à elle que pour l'utiliser dans son combat contre sa femme : «*Quand Mme Einberg ne lui dispute pas ma possession, il me trouve tout à fait dénuée d'intérêt. Quand il me gronde, il se force.*» (page 25).

Aussi s'emploie-t-elle à le combattre : «*J'ai l'occasion de faire enrager Einberg. Je le fais se tordre de colère, excite tous ses tics.*» (page 299).

Il la traîne dans le droit chemin de la synagogue, de l'obéissance, de la banalité. Il s'oppose à son attachement pour Christian, et, à cette occasion, se montre «*tout scandalisé, tout sévère, tout haineux*» (page 172). Mais son autorité est maladroite et, surtout, réduite à des menaces qui ne sont pas mises à exécution : il «*a diagnostiqué une insuffisance de coups de pied au derrière*» (page 123) mais ne les a pas donnés. Reconnaisant son incapacité à maîtriser sa fille, il l'envoie à son frère de New York pour qu'il se charge d'elle, la «*confie à une famille de saints*» où elle devrait apprendre «*ce qu'est vivre, bien vivre, bien penser, bien faire, bien manger, bien dormir*» (page 179). Cependant, voilà qu'il lutte ensuite frénétiquement pour la reprendre : «*Einberg s'agite comme un possédé. [...] Il râle, crie, écume, bave. Il se démène...*» (page 210). À son retour, elle lui résiste encore, lui montre une opposition systématique : «*Il ne comprend pas qu'il lui suffit de vouloir que je fasse quelque chose pour que je perde, tout à coup, toute envie que je peux avoir de faire cette chose.*» (page 300). L'agilité de la petite fille lui permet alors de triompher du vieillard infirme (page 301). Scandalisé par les lettres qu'elle a écrites à Christian, il la fait partir pour Israël (page 322).

Pourtant, Bérénice regrette de n'être pas aimée de son père, souffre lorsqu'il se montre indifférent à son départ : «*Le petit laïus qu'Einberg m'a tenu avant-hier m'a déprimée, déçue en profondeur. Je savais pourtant qu'il ne pouvait pas m'aimer ; j'en avais pourtant fait la preuve maintes et maintes fois. Je persistais malgré tout à croire que je lui faisais quelque chose, qu'étant mon père il était à mon égard dominé par une sorte de chaleur animale, une sorte de charme sanguin.*» (pages 182-183).

Mais, quand son père s'oppose encore une fois à son amour pour Christian, et l'envoie en Israël, sa colère se déchaîne : «*Je vais t'en mettre du plomb dans la tête, moi, Mauritius Einberg ; et pas avec un fusil ! Tu es un misérable ! Tu es pire que tout ce qu'a imaginé le pauvre Victor Hugo ! Tu es une sale poule cochinchinoise ! Tu me fais mal à la queue de la grande thyroïde !*» Et elle demande à Christian : «*Aide-moi à débarrasser ma vie de ce fou furieux qu'est notre père.*» (page 323).

Bérénice affronte donc un autre fantoche paternel : Zio, dont le nom qu'elle lui donne, s'il signifie «oncle» en italien, pourrait aussi être une contraction de Zeus et de Zéro. Cet homme «*si continuellement sain*» (page 195), qui veut lui imposer son emprise et celle du judaïsme, qui se demande «*ce qui l'inquiète tant, ce qu'elle cherche tant*» (page 256), qui veut son bonheur («*Il ne manquait que Zio au nombre de ceux qui s'occupent de mon bonheur comme du leur [...] aux côtés des politiciens, des urbanistes, des philosophes, de la S.P.C.A. [Société pour la prévention de la cruauté envers les animaux] et des vendeurs de savon doux pour l'épiderme.*» [page 242]), devient sa «vedette» (page 238) : «*Je m'amuse à dire le contraire de ce qu'il dit et à faire le contraire de ce qu'il*

veut que je fasse.» (page 238). *«Ce qu'il y a de plus ridicule en Zio, c'est son assurance d'acier, cette solidité dans chacun de ses gestes, cette logique infaillible de machine électronique qui préside à ses moindres actes. [...] Je suis convaincue que Zio n'est qu'un aveugle-sourd, n'est qu'un autre de ces imbéciles graves qui m'ont fait le monde que j'ai. [...] Zio est pris pour un maître par les esclaves-nés. Car Zio est pris pour le grand maître des morues par les morues.»* (page 239). En fait, il lui paraît «vulnérable» (page 252). Mais, si elle méprise son autorité, elle doit la subir : *«L'autorité que Zio a sur moi ne tient à rien, il faut bien l'avouer. Pourtant, elle tient.»* (page 250), se disant : *«Souvent, mieux vaut faire ce qu'un imbécile vous dit de faire.»* (page 253). Elle éprouve même *«la tendresse qu'a la femme pour l'homme qui fait l'homme»* (page 251). Il est si convaincu de la mission qu'il a à remplir qu'il ne veut pas la rendre à ses parents (page 242). Il la séquestre, d'abord dans sa chambre (page 265), puis dans l'armoire de la salle de bains (page 270). Mais, enfin, il abandonne (page 293). Détenteur d'un substitut de l'autorité paternelle, le professeur de chimie subit lui aussi les vitupérations de Bérénice : *«J'en ai assez de répondre ce qu'il veut, ce que la chimie veut, ce que la terre veut.»* (page 264).

Chamomor : C'est une Polonaise, *«grande, belle, blonde, semblable à la "Vierge" de Baldovinetti»* (page 80), une *«panthère blanche aux yeux d'azur»* (page 148), aux *«cheveux blonds aussi fins que des toiles d'araignées»* (page 139), aux beaux yeux (page 184), des *«yeux de faucon hagard»* (page 28), aux *«lèvres de Kabyle, unies comme le bord d'un verre, ses lèvres épaisses comme le bord d'un seau»* (page 140), dont la main est une *«belle grappe de doigts à tête de diamant rose»* (page 144). Mais elle n'est aussi *«qu'une bête égoïste et solitaire, qu'un être sourd et aveugle, qu'un être qui n'a que lui-même pour amour, raison et orgueil.»* (pages 136-137). Polonaise typique (voir le cliché : «Boire comme un Polonais»), *«souvent, elle est soûle.»* (page 29).

Avant la guerre, elle fut, selon elle, *«une adepte forcenée de plusieurs sports»*, une *«amazone»* (page 99). À l'âge de treize ans, Einberg l'a trouvée à Varsovie où il l'a sauvée de ses frères qui l'avaient violée (pages 104-105) tandis qu'elle s'est prostituée pour eux : *«Tu n'avais peut-être que treize ans quand je t'ai épousée, tu étais peut-être folle à lier, mais, je t'assure, tu avais de la suite dans les idées. Tu n'ouvrais la bouche que pour plaider la cause de ces bien chers frères, que pour prier ton petit mari d'user de son influence pour les sauver de la potence. Quand il s'agissait de lui faire écrire une lettre à un ministre ou à un juge, on ne se privait pas : on se déshabillait, on ouvrait grand ses petits bras. Quand tu as décidé de faire chambre à part, c'est encore de tes frères qu'il était question. Je venais de les faire sortir de prison. Tu n'avais donc plus rien à obtenir pour eux. Tu ne voyais donc plus très bien pourquoi tu continuerais à m'endurer dans ton lit.»* (page 132).

Elle est, selon lui, un personnage baroque, une Bovary à lubies, *«une inadaptée, une déséquilibrée, une grande enfant»* (page 179). Le portrait à la fois méprisant et reconnaissant que fait Einberg de sa maîtresse lui permet de souligner la pudibonderie et la frigidité qu'il reproche à Chamomor : *«Elle a un sexe entre les jambes, elle le porte haut et droit, ma bonne amie, un sexe de femme, un sexe comme tu as la douleur et la honte de devoir en avoir un, c'est tout ce dont un homme a besoin quand il prend une maîtresse. Elle copule, et ça ne lui met pas le cœur à l'envers. Elle se regarde quand elle est toute nue, et ça ne la dégoûte pas. [...] Elle m'a avoué qu'elle traite son sexe comme elle traite son estomac. Quand l'un ou l'autre crie famine, elle lui donne à manger.»* [page 102].

Il est vrai que Chamomor se complaît dans le masochisme : elle *«pleure souvent»* (page 90) ; elle demande à sa fille : *«Ne sois pas méchante envers moi.»* (page 194). Se prétendant *«esclave enchantée de ses enfants»*, elle leur déclare : *«J'ai essayé de vous éblouir, comme un bateleur qui cherche de l'emploi. Et ça n'a pas abouti. C'est ça, être femme, mère, et c'est merveilleux.»* (page 308).

Cette bourgeoise prend des *«poses hiératiques exagérées»* (page 83), parle avec affectation, d'une part, à son mari (*«Qu'est-ce que c'est, Mauritius Einberg? Votre maîtresse n'a pas aimé l'Égypte que vous lui avez faite? Rue-t-elle inconsidérément dans vos brancards d'or et de diamants?»*) [page 102]), mais aussi à sa fille (*«Où que doive t'entraîner ta course au bonheur, sache que je serai à chaque détour de la route.»*) [page 142].

De la bourgeoise, elle connaît aussi l'inutilité, dénoncée par Bérénice : *«Elle n'a pas encore trente ans et elle n'a plus rien à faire. Elle ne peut plus bouger : elle est une proie facile pour la mort. La tête sur*

la poitrine, la nuque découverte, assise dans l'ombre qui commence à la dissoudre, elle a l'air de s'offrir au glaive d'un bourreau.» (page 92). Il ne lui reste plus comme raison de vivre que «de gagner la guerre qu'elle livre à Einberg» (page 81), guerre dont Bérénice et Christian sont l'épicentre.

En effet, elle est surtout entichée de son fils, follement amoureuse même. Aussi éprouve-t-elle à l'égard de Mingrèlie une jalousie qui la pousse à un accès de colère («Elle s'élançe sur eux et, l'un après l'autre, les frappe à tour de bras, les abreuve d'injures à seaux.» [pages 88-89]) après lequel elle s'excuse et pleure ; d'où ce commentaire de Bérénice : «Les larmes de Chamomor sont le plus grand supplice de Christian. Les larmes de Chamomor ne me donnent aucun mal.» (page 90). Vraiment abusive, elle demande à son fils : «En aimerais-tu une autre que moi? [...] Faisant la femme fatale, Chamomor porte une jambe en avant, se met les mains sur les hanches, bombe la poitrine, secoue sa crinière.» (page 169). Entre elle et son fils, le lien oedipien n'est pas rompu. Plus tard, elle construit quarante aquariums pour lui (page 305), vit pour lui, au nom de l'amour maternel, une aventure extraordinaire (page 307).

Quant à Bérénice, elle se dit «avalée» par «le visage trop beau» de sa mère, et précise : «On regarde un visage [...] et ça nous travaille, puis ça nous irrite. Si on se laisse faire, ça nous désespère.» (page 9). «Plus petite», elle a aimé sa mère «avec toute sa souffrance», elle voulait «se greffer à elle» (page 27). Mais son besoin d'amour a été bafoué par l'imprévisibilité de cette mère parfois distante, parfois débordante d'affection incontrôlable et de vigilance attendrissante, incapable de vraie tendresse. Bérénice pense qu'elle l'aime mais «d'une curieuse façon» (page 28), ne se livrant pas totalement à elle : «Ma mère est comme un oiseau. Quand je la prenais dans mes bras, elle se raidissait, elle se défendait. [...] J'avais l'impression qu'il n'y avait pas assez de place dans sa vie pour que j'y vive.» (page 28).

Puis elle voudrait échapper à cet ensorcellement, mais y demeure soumise :

- «Malgré la nécessité de la haïr, je suis fascinée par ma mère comme par un oiseau. Je l'admire. À la voir être et à la voir faire, je suis portée à l'imiter, je sens que c'est ainsi qu'il faudrait que je sois et que j'agisse. Je trouve ses yeux beaux, ses mains belles, sa bouche belle, ses vêtements beaux, sa façon de se verser du thé belle. [...] J'ai peur d'elle comme on a peur d'une sorcière. [...] C'est une influence, un charme à rompre. C'est l'ennemi à abattre» (page 31).

- «C'est un soleil qui me flamberait l'âme si je ne la fuyais pas, ne m'en défendais pas.» (page 32).

- «Elle occupe à la porte de ma vie une présence massive, lourde, presque suffocante. Elle y bat comme la mer aux flancs d'un navire. Si j'ouvre, si j'entrebâille, elle me pénètre, elle m'envahit, elle noie, je coule. Sans faire exprès, elle ensorcelle.» (page 32).

Plus tard, elle reste encore émue par sa beauté :

- «Sa belle grande main effleure mon visage, sa main souple, délicate et parfumée comme une fleur.» (page 54).

- «Elle déambule avec cette lenteur, cette grâce et cette nonchalance qui m'ont toujours donné envie, faim, qui m'ont toujours fait monter des goûts de douceur dans la gorge.» (page 160).

- «Qu'elle est belle !» (page 161).

- Elle l'admire encore quand elle vient la voir à New York, alors qu'elle est «changée, les cheveux raccourcis, les cheveux courts et tout en virgules», qu'elle est «très triste et très belle», qu'elle a «l'air de Jeanne d'Arc» (page 217).

- Elle regrette encore de ne pouvoir être la seule personne aimée par elle : «Si Chamomor avait voulu, nous serions amis [sic] à l'heure qu'il est [...] Elle serait le seul habitant de ma vie et je serais le seul habitant de sa vie.» (page 124).

- Elle avoue sa faiblesse : «J'ai besoin d'elle, d'être abritée, qu'elle me tienne et me flatte comme elle tient et flatte Mauriac II. C'est comme si par toute la neige elle était la seule maison.» (pages 124-125).

Mais, voulant résister à sa séduction, elle s'oblige à la détester : «Elle me berce et me donne des baisers. [...] Si elle n'arrête pas de baver sur moi, je la tue.» (page 84) - «Entre les beaux sentiments et moi, ma belle, c'est fini.» (page 96). Elle affecte de parler d'elle à son père en disant «ta femme» (page 106). Elle se livre à une explosion de rage contre elle, à une lutte violente et haineuse (elle parle bien de son «cerveau ébloui de haine» [page 84]), qui la fait se venger mesquinement sur le chat (page 85).

Cependant, elle éprouve encore la tentation de se «laisser aller» à l'aimer, mais la repousse (page 125).

Survient sa crise d'anorexie. Si elle est alors faible, elle parvient d'abord à résister à la douceur de la présence de Chamomor : «*Elle reste penchée au-dessus de moi, à se tendre, à attendre, à m'attendre*» - «*Aveuglément, je me ferme. Je ferme mes bras, ferme ma bouche. Aveuglément, je me répète de me méfier. [...] J'aime mieux ma misère.*» (page 135). Puis elle cède : «*Mais cette nuit, je suis trop faible pour me défendre. [...] Je laisse sa beauté jouer dans mes idées*» (page 135). Cependant, la réaction ne tarde pas : «*Chamomor doit rire dans sa barbe. Dans l'état où je me suis mise je suis devenue pour elle une arme plus puissante qu'une fusée intercontinentale à ogive nucléaire. Dans le procès de Trente Ans qu'elle livre à Einberg, je suis devenue la preuve à l'épreuve de tout.*» (page 136). Nouveau retournement : c'est l'abandon soudain à la tendresse dont elle est assoiffée : «*Tout à coup, ça y est ! C'en est fait de moi. Je perds la tête. Tout à coup, en moi, c'est la rupture des écluses, l'éclatement des digues et barrages.*» (page 141).

Comme Chamomor se livre elle aussi à une effusion sentimentale : «*Qui que tu sois, ma chérie, je t'aime !*» (page 142), Bérénice sent resurgir sa volonté de puissance : «*Elle me donne l'impression de se laisser appartenir, de me laisser la posséder. [...] d'être ma poupée, d'être toute à moi.*» (page 143). Pourtant, elle appelle ce sentiment «amour» : «*L'amour m'a fécondée. L'amour circule dans mes veines. Et c'est jusqu'à l'aube, à chaque battement de mon cœur, comme si je manquais de mourir.*» (page 145).

L'exaltation est telle qu'elle se répand dans le chapitre suivant : «*Je l'aime ! Je l'aime ! Qu'elle revienne ! Qu'elle revienne ! [...] Je n'ai pas assez grand d'yeux pour la regarder, pas assez grand d'oreilles pour tout entendre, pas assez grand de voix pour tout lui dire. [...] Je prendrai le temps qu'il faut pour épuiser la fascination, pour briser le charme.*» (page 146).

Mais une nuit suffit pour que son amour «rentre dans sa coquille. Quand je me réveillerai, l'idylle sera devenue douceur, doux secret. Elle ne pourra se continuer que de moi à moi.» (page 147), et l'enchantement se dissipe par le retour à la santé (page 147) qui permet à Chamomor de se vanter de l'avoir «ressuscitée avec de l'amour maternel.» (page 149), de se servir de cette guérison dans sa lutte contre Einberg.

Au passage, Bérénice avoue : «*Je l'aimais comme un garçon aime une fille. Quand j'étais seule avec elle, je ne pouvais la regarder sans avoir l'impression de faire du mal.*» (page 148), ce qui a permis à certains commentateurs de pouvoir en inférer qu'elle serait en fait un garçon !

La lutte cependant reprend. Bérénice tue Mauriac II (page 164).

Quand l'exil à New York décidé, Chamomor montre cette sollicitude : accorder à Bérénice la compagnie de Constance Chlore, c'est sans effet : «*Tu as décoché pour rien cette dernière flèche, Chamomor. Tu m'as ratée. Tu m'as toujours ratée et tu me rateras toujours. Tu combats en vain. De l'air ! Tu ne m'auras pas ! Ton dévouement, tes faveurs, tes caresses et tes beaux yeux sont de la ruse, des hameçons, des grilles et des abîmes.*» (page 184) - «*Je ne veux pas que tu m'aimes. Christian ne veut pas que tu l'aimes ! Nous ne voulons rien de toi. [...] Nous ne voulons rien devoir à personne.*» (page 308). On comprend que les enfants refusent cet amour maternel abusif et inutile.

À la réception de la lettre de sa mère à New York, d'abord «d'un mouvement de colère», Bérénice la déchire. Mais elle avoue : «*Aussitôt après, je regrette, me sens tendre et aimante jusqu'aux larmes. Et, d'un mouvement de pitié aussi vif que mon mouvement de colère, je couvre l'enveloppe de baisers, décide de garder jusqu'à la fin de ma vie le beau grand timbre multicolore.*» Pourtant, «*Deux jours plus tard, timbre comme Chamomor ne me disent plus rien.*» (page 194).

Chamomor est ensuite longtemps oubliée, et il faut que Bérénice s'enivre pour qu'elle s'identifie à sa mère : «*C'est moi qui bois mais ce sont les lèvres de Chamomor qui ont pris le goulot*» (page 281).

À son retour à l'île, elle découvre une Chamomor victime de «la fièvre aphteuse» (faut-il qu'elle soit vache !), et profère cette condamnation : «*Elle a vécu sans moi ; qu'elle meure sans moi.*» (page 299). Comme elle a «le visage d'un immonde jaune et hideusement tuméfié», elle lui répugne : «*Je ne veux pas la voir laide. [...] Je ne veux pas la voir se tordre de sanglots.*» (page 304). Mais, en fait, elle est toujours faible devant elle : «*Quand je la vois, je suis cuite. Il faudrait que je me ferme les oreilles. Car si je succombe à la tentation de l'écouter, elle me pénètre, et je suis finie, morte, vaincue.*» (page 306).



Si, dans ce «cha cha cha» de ses élans d'amour et de ses retraits de haine, Bérénice révèle un pathétique déchirement, Chamomor apparaît comme étant surtout possessive ou, si l'on veut «avalante», et cela dès le début du roman. Elle considère ses enfants comme des objets qu'on prend et dont on se sert. Elle ne leur accorde pas d'amour, car elle est incapable de donner quoi que ce soit d'authentique. Au lieu de jouer son rôle de pourvoyeuse, elle devient pour ainsi dire préhensile ; au lieu de donner, elle prend, ce qui est la caractéristique de l'enfant qui ne peut que petit à petit accéder au don, caractéristique de l'amour adulte. Elle essaie en vain de capter l'amour de Bérénice et non pas de lui offrir le sien.

Leur mère étant elle-même une enfant, ses propres enfants ont des difficultés à sortir de leur enfance, à devenir adulte, puisqu'ils ont trouvé chez elle le modèle d'une vie affective déficiente, puisqu'ils n'ont pas reçu, à la phase préhensile, la nourriture affective dont ils avaient besoin pour se développer. S'il en est privé, il se produit chez l'enfant ce que les psychologues nomment une fixation, c'est-à-dire qu'il reste enfant, désirant à jamais trouver l'amour maternel qui lui a été refusé. Il connaît une angoisse qui est le résultat de la haine qu'il éprouve envers une personne dont il a par ailleurs un très grand besoin et qui précisément a refusé d'y répondre. L'enfant, à qui manque l'amour maternel, meurt, pour ainsi dire, affectivement, et considère l'amour en général, ne connaissant de celui-ci qu'une forme frelatée, comme une force destructrice.

Pour Bérénice, ce que Chamomor appelle «amour» est perçu comme menaçant, car elle prend sans donner en retour ou exige un don qui la met, étant incapable d'y souscrire, dans un état d'impuissance et d'angoisse. Toute la conception qu'elle a de l'amour, du sien comme de celui des autres, se ressent de l'influence du modèle que lui a donné sa mère. Elle ne peut en effet concevoir l'amour que comme une possession jalouse qui réduit son objet à l'état de chose : «*Aimer c'est se choisir quelqu'un et se faire prendre par lui.*» (page 175). Toute sa vie consiste à tenter de se libérer d'un amour auquel elle aspire pourtant de toutes ses forces. Ce qui l'empêche de s'épanouir, c'est bien, en grande partie, son incapacité de se détacher de l'image maternelle. Une telle fixation affecte certains d'une incapacité d'agir, d'une annihilation de la personne ; d'autres font des efforts aussi désordonnés que stériles pour obtenir une liberté qu'ils ne pourront jamais que se donner l'illusion d'avoir atteinte, dans leur négativisme infantile : c'est le cas de Bérénice. Sa solution consiste à tenter d'anéantir la mère, à laquelle elle ne pourra pourtant échapper qu'au prix de sa propre destruction puisque, si elle réussit, elle aura détruit le seul amour auquel elle aspire (qui la rend incapable d'aimer qui que ce soit) et qui constitue son principe de vie.

Au-delà des figures parentales, dégoûtée par les adultes dont elle dénonce la trahison, Bérénice développe un sentiment anormal, prématuré chez un enfant, le refus global de l'«adulterie» (page 275), qui est le sujet du roman :

- Elle cache à l'indiscret et hypocrite curiosité des adultes le rêve que lui avait fait faire l'orme : «*Je ne dis pas tout*» (page 17).
- Des attentions qu'a pour elle le «*rabbi*» Schneider, elle déclare : «*Ça m'irrite jusqu'à la haine.*» (page 18).
- Elle proclame : «*Je hais ce qu'ils ont fait de la vie qu'ils m'ont donnée avant de me la donner.*» (page 122).
- Elle considère que les adultes ont trop aimé pour pouvoir être aimés : «*Pour être le seul visage dans une âme, il faut en déloger tous les autres. Et, dans l'âme d'une adulte comme Chamomor, il s'est entassé tellement de visages, visages de morts comme visages de vivants, visages de choses comme visages d'animaux et d'hommes, qu'on ne s'y entend même pas parler.*» (page 124).
- Elle profère : «*L'adulte est mou. L'enfant est dur. Il faut éviter l'adulte comme on évite le sable mouvant. Un baiser qu'on met sur un adulte s'y enfonce, y germe, y fait éclore des tentacules qui prennent et ne vous lâchent plus. Rien ne pénètre un enfant ; une aiguille s'y briserait, une hache s'y briserait. L'enfant n'est pas mou, visqueux et fertile, il est dur, sec et stérile comme un bloc de granit. Les cuisses de l'adulte sont flasques. La peau de l'adulte pend à ses os comme des masses de blanc d'œuf. [...] Ce qui est visqueux et mou salit. Ce qui est laid enlaidit. Il ne faut pas toucher à ce qui est laid.*» (page 336).

Non seulement elle hait les adultes, mais elle veut également se garder à tout prix de les imiter, de devenir elle-même adulte, ce qui équivaut à vouloir rester dans l'enfance : «*Je hais tellement l'adulte, le renie avec tant de colère que j'ai dû jeter les fondements d'une nouvelle langue. Je lui criais : "Agnelet laid !" Je lui criais : "Vassiveau !" La faiblesse de ces injures me confondait. Frappée de génie, devenue ectoplasme, je criai, mordant dans chaque syllabe : "Spétermatorinx étanglobe !" Une nouvelle langue était née : le bérénicien.*» (page 337). En effet, «*le bérénicien*» est un reniement des «*langues humaines*», langues d'adultes trop «*bavards*», langues trop riches et génératrices de confusion, de séparation et de rupture. Dans la vision de Bérénice, ce sont de «*mauvaises langues*» qui risquent d'avaler le locuteur dans leur ventre trop large, comme le font toutes les choses de ce monde. C'est qu'elle rêve d'une langue où rien ne soit superflu, et où chaque chose puisse coïncider parfaitement avec son nom, sans laisser de place à l'ambiguïté : «*Tout ce qui se décrit dans mon œil, mon ventre et mon cœur par un seul et même phénomène devrait porter un seul et même nom*» (page 286 : elle serait donc heureuse de pouvoir parler le «*novlangue*» d'Orwell !). Quoique le bérénicien soit une langue ayant ses règles («*En bérénicien, le verbe être ne se conjugue pas sans le verbe avoir*»), il représente essentiellement une forme extrême de liberté de la parole : Bérénice se laisse aller au gré des mots, portée par leur flux sonore («*la chaise monumentale de l'évêque errant, de l'évêque erroné, de l'évêque péroné, de l'évêque tibia...*», etc.), en mettant en déroute les chercheurs du sens commun. D'ailleurs, le bérénicien n'est pas une langue à leur mesure : aux langues trop grandes des adultes, Bérénice oppose sa toute petite langue à l'usage de deux personnes seulement, Bérénice elle-même et son amie, Constance Chlore. C'est une langue de l'amitié dont le mot le plus important, «*Nahanni*», pure sonorité dépourvue de sens pour les adultes (encore que, comme on l'a signalé, c'est le nom d'une rivière de l'Ouest canadien), est un «*un appel à un appel*», et sert à établir le contact entre les deux amies. C'est l'utopie linguistique de Ducharme, le rêve d'une langue qui se produit elle-même, dans l'intimité. Il faut cependant remarquer que l'invention de cette langue balbutiante et incompréhensible comme celle des bébés, que personne d'autre ne parle et qui empêche donc toute communication (comme c'est le cas aussi entre Grisée et Eéersig, même si celui-ci ne parle pas le «*bérénicien*» [pages 287-288]) traduit le désir, chez Bérénice, de régresser à un stade antérieur, ce qui doit être mis en rapport avec la carence d'amour maternel dont elle souffre, qui lui fait éprouver des sentiments de frustration, d'angoisse. Si elle hait sa mère et les adultes d'une façon générale, elle aspire à retrouver le seul état où tous ses besoins furent un jour satisfaits. Elle dit bien vers la fin du roman : «*Je suis agressivement apatride, follement heimatlos. Je n'ai de nostalgie que pour un lieu. Et ce lieu, on y pénètre par la crevasse d'où j'ai bondi. Qu'est-ce que ça veut dire...*» (page 334) : c'est évidemment l'utérus, et on ne peut être plus explicite.

Cette haine de l'adulte, ce refus de l'«*adulterie*» (page 275), sont en fait dus à l'impuissance à devenir adulte.

Mais la haine de Bérénice se porte aussi contre des jeunes :

- Contre les frères de Constance Chlore : «*Je suis contente qu'ils soient morts. Ils me haïssaient.*» (page 129).

- Contre ses cousins : «*Je hais passionnément chacun d'entre eux. Cela correspond-il à quelque réalité? J'ai besoin de haïr. Je hais. That's all. [...] N'a-t-il pas suffi que mes faims veuillent que les cousins soient haïssables pour qu'ils le deviennent?*» (page 75). Mais, plus loin, elle se montre moins radicale : «*Mon attitude envers mes cousins en est une de légère animosité diluée par un grand souci d'indifférence.*» (page 188).

Enfin, elle reconnaît qu'elle peut agir aussi par «*haine de moi-même*» (page 174), étant alors, en quelque sorte, le «*Héautontimoroumenos*» de Baudelaire, le «*bourreau de soi-même*», qui est mentionné page 101. Son désarroi à la suite de l'escapade avec Constance Kloür la conduit au dégoût de soi : «*Je suppure ! Je suis pleine de merde !*» (page 281).

L'enfant qui n'a pas reçu d'amour de sa mère, étant lui-même détruit, cherche à son tour à détruire les autres, car c'est la seule manière dont il peut entrer en contact avec le monde extérieur. Seulement,

bien entendu, cela ne va pas sans angoisse, car tout rapprochement avec autrui fait revivre intérieurement l'état de péril originel. Concevant l'amour comme possession, Bérénice voudrait donc s'approprier d'autres êtres, selon une vision enfantine où ils sont des choses qu'on utilise pour s'affirmer.

À cet égard, l'un de ses rêves est assez caractéristique : *«Je fais un cauchemar. Tout est blanc ici, d'une blancheur éblouissante. [...] Et tout est à moi, tout m'appartient. Il y a des filles debout devant les fenêtres blanches, des filles qui n'ont presque rien sur le dos, comme Mingrémie dans la grange abandonnée. Je reçois comme un coup au cœur : elles sont à moi elles aussi ! Je frappe dans mes mains. Les filles se retournent. Elles ont toutes le même visage : le visage de Mingrémie. Comme elles sont belles ! Comme mes êtres humains sont beaux ! Tout m'appartient ici. Tout est à moi ici. Comme on est bien ici. Comme c'est blanc ! On se croirait à l'intérieur du soleil, de la neige.»* (page 105).

Mais pas question de s'approprier *«la grande-duchesse de Mingrémie»*, qui, arrivée de Dniépropéetrovsk, est venue passer sur l'île ses vacances d'hiver. Car elle *«est belle comme un jour sans fin. Des anglaises souples et lumineuses pendent en lourdes grappes au sommet de sa tête noire, roulent et dansent en profusion sur sa nuque fine comme un poignet. [...] Elle est gracieuse comme un papillon et polie comme une reine.»* (page 58). Son *«doigt effilé»* est *«coiffé d'une pierre précieuse ogivale et rose»* (page 54). Elle *«pose»* (page 57), prend des *«attitudes hiératiques»* (pages 57-58). Sur la glace, elle *«ne patine pas pour rire»* ; et, comme elle *«a revêtu tutu et haut-de-chaussures»*, qu'elle *«fait des entrechats»*, elle a *«l'air d'une vraie ballerine»* et *«d'un papillon qui butine»* (page 56). De plus, *«elle a mangé dans les restaurants des plus grandes villes des cinq continents. Elle a été au théâtre à Hambourg, à l'opéra à Oslo. Elle connaît la chimie, la géométrie, le grec, l'hébreu, la musique, le ballet, l'équitation et le sexe.»* (page 58).

Aussi, séduit-elle Christian, provoque-t-elle la jalousie de Chamomor (pages 88-89), et plus encore celle de Bérénice. Dans l'opposition entre elle et *«la grande-duchesse de Mingrémie»*, dans l'admiration masochiste de la Québécoise pour celle qui est *«un être humain beau, sauvage et méchant»* (page 96), qui a connu, de par le monde, de multiples expériences, qui sait se tenir, mais n'a pas d'âme, on peut voir l'opposition traditionnelle entre les Québécois et les Européens, les premiers étant victimes d'un constant complexe d'infériorité. Et peut-être peut-on voir une autre Mingrémie dans cette nouvelle abbesse qui fut imposée aux nonnes de l'abbaye de l'île, *«une jeune étrangère au verbe sec et au regard distant dont on répéta qu'elle ne devait son éminente fonction ni à sa piété ni à sa charité, mais à sa haute naissance.»* (page 61), et qui se révèle pécheresse et en est punie (page 64). Il est vrai que Bérénice déclare : *«Je la sentais vivre en moi.»* (page 64).

Face à Mingrémie, Bérénice se sent dominée : *«Au lieu de me plaindre et de voler à ma rescousse, Mingrémie profite délibérément des insuffisances de ma naissance, de ma nature et de mon éducation pour me dédaigner, me dénigrer, me réduire à ma plus simple expression, tourner mes plus humbles démarches en ridicule.»* (page 58). Elle voudrait *«l'attendrir avec sa déchirante infortune.»* (page 59). Elle s'abandonne à une admiration masochiste : *«Elle est d'un règne supérieur, du règne des papillons, des arbres et des étoiles, du règne du beau. Elle est comme Chat Mort. Elle n'a qu'à être pour être glorieuse. Il faut que je me batte sans arrêt pour me trouver digne. Il lui suffit de se porter [?] pour que je la trouve resplendissante.»* Mais (in cauda venenum), elle termine par cette pointe : *«Qu'importe si elle n'a pas d'âme ? Un papillon a-t-il une âme ?»* (page 60).

Cependant, elle voudrait la posséder car il y a là un beau défi : *«Ce qui est difficile et seul intéressant, c'est d'avoir un être humain. L'idéal serait d'avoir un être humain beau, sauvage et méchant comme Mingrémie.»* (pages 96-97).

Mais Mingrémie a jeté son dévolu sur Christian, affirmant que *«Christian est comme son esclave»*, ajoutant perfidement *«qu'elle l'aime bien, mais pas plus, que c'est Serge son seul amour, que Christian n'est qu'une de ses petites aventures de bateau et d'escale. Plus il m'aimera, plus ça le déniaisera. C'est un vrai bébé. Il est encore pris dans les jupes de sa mère. Quand il m'embrasse, il pense à elle, il me parle d'elle.»* Aussi *«c'est ouvertement qu'elle se révolte»*, qu'elle jure *«la destruction de Chamomor»* (page 94).

Bérénice reconnaît : *«Je perdrais mon temps à essayer de l'avoir. Un tel être humain ne se laisse pas avoir.»* (page 97). Aussi doit-elle en rabattre, envisager des proies plus faciles : *«Je me contenterai des Christian et des Constance Chlore. Ils ne sont guère de qualité, mais ils sont plus de qualité que singes, chiens, palmiers, pommiers, diamants et œuvres d'art.»* (page 97) - *«Christian ! Constance Chlore !... Que sont-ils? Je suis le général et ils sont les forteresses à prendre. Je m'empare d'eux. Je les vole à ce qui les possède. Je les arrache à eux-mêmes, je les emmène en captivité. J'exerce sur eux mes pouvoirs. Je suis portée à les aimer, mais je ne les aime pas. Parce que je ne veux pas les aimer. J'ai à triompher de leur volonté et de ce qui me porte à les aimer.»* (pages 43-44).

### Christian :

C'est un garçon sportif, *«fou de glace vive et de grand air»* (page 55), lanceur de javelot, un amoureux de la nature passionné par les plantes comme par les animaux, partant *«en croisade contre les menées cruelles d'Einberg et des braconniers»* (page 67), d'où sa découverte du drame de l'ondatra. Mais il est l'objet des attentions de Bérénice, de sa mère et de Mingrécie.

Bérénice, dès le début, *«ne vit qu'en attendant»* (page 34) son retour. Et, à son arrivée, elle est *«tout affolée»*, se jetant *«sur son lit comme on court se jeter dans le fleuve»* (page 35), emportée dans un tourbillon d'émotion, et jouant follement avec lui (pages 36-37). Elle veut prendre possession de lui :

- *«Il faudra que nous nous construisions de l'amitié. [...] Alors il sera mon ami envers et contre tous.»* (page 44).

- *«Je meurs de rejoindre Christian, d'être embarquée dans son jeu, d'être entraînée avec lui comme par une pente, d'être initiée à l'ensorcellement qui lui donne tant de grâce et de joie.»* (page 55).

- *«J'implore en vain le sourire et l'attention d'un frère à l'amitié duquel je renouvelle à chaque instant le sacrifice de mon orgueil.»* (page 58).

Cependant, comme, à l'occasion du sauvetage de l'ondatra, il a reçu le coup de poing d'un braconnier *«bâti en armoire»* (page 69) et qu'il *«a vite pris ses jambes à son cou»* (pages 68-69), elle regrette d'*«avoir un ami lâche»* (page 69), de constater plus tard qu'il *«est miné de besoin»*, qu'*«il est mou, inconsistant»*, que *«c'est un parasite-né»* (page 95), qu'il a *«une main molle et froide, incapable de ferveur»*, une *«belle tête de lâche»* (page 118).

Devant son projet de lancer le javelot (page 70), elle s'étonne : *«Le frère que j'avais hier était défenseur des rats. Le frère que j'ai aujourd'hui est lanceur de javelot. Je me demande ce que tous ces frères viennent faire ici. [...] Comment puis-je honnêtement affirmer que j'aime Christian ! Pour continuer de l'aimer, il faut que j'en aime un autre. Il faut que je change de Christian à mesure que Christian change, et Christian n'est jamais le même. Tantôt il est bon. Tantôt il est lâche. Tantôt il est amoureux de Mingrécie. Tantôt il met un rat malade sous son chandail pour le réchauffer. Tantôt il est lanceur de javelot. Tout ça est stupide. J'aime croire que j'aime Christian, mais ce n'est pas lui que j'aime. Ce que j'aime, c'est l'idée que je me fais de lui, c'est ce que je porte dans l'âme et appelle Christian, c'est le Christian que je conçois et incarne comme il me convient de le concevoir et incarner. Je sais que Christian serait autre si je le voyais par les yeux d'une autre conscience. Je m'aperçois que mes dispositions changent au sujet du Christian que je porte pour que le Christian dont je connais seulement le visage se modifie, s'adapte. Donc, Christian n'existe pas. Donc, je l'ai créé. Donc, gaiement, continuons de le créer ! [...] Christian vit seul dans le pays appelé Christian, et il me voit maintenant autrement que je me vois. J'étouffe au centre de mes os, je m'y terre et m'y méprise. Je vois Christian au travers de ce qui se passe en moi de hideux et de puant. J'imagine Christian comme on imagine des étoiles au fond d'un égout. [...] Il n'y pas de Christian. De même que, pour la satisfaction de nos faims respectives, Christian trouve une maman et moi Chat Mort dans la même personne, il y a de multiples Christian, autant de Christian qu'il y en a qui l'inventent.»* (pages 72-74). Elle constate donc l'évolution constante de l'objet de son amour (atteignant un sommet de masochisme romantique), le relativisme psychologique, et son enfermement dans sa subjectivité auquel correspond d'ailleurs celui de Christian dans la sienne, ce qui est confirmé plus loin : *«Sa terrible angoisse est dans son âme et son âme est dans son corps. Je ne pourrais sentir son angoisse qu'en entrant dans son âme et ne pourrais entrer dans son âme qu'en passant par sa bouche, la plus grande porte de son corps.»* (pages 162-163).

Mais Christian lui échappe car il a été «ensorcelé» par sa mère (page 32), au point d'être mécontent de l'adoration que lui portent les cousins. Bérénice commente méchamment : «*On a l'air d'être jaloux. On n'a pas l'air d'aimer voir sa mère se livrer à la prostitution.*» (page 80). Il reste qu'elle est elle-même jalouse. En Israël, elle se rappelle encore : «*Je les espionnais, analysant chacune de leurs paroles, disséquant chacun de leurs gestes, exploitant à fond l'abondante pâture offerte à mon insatiable colère, me nourrissant de crimes à venger. Née violente, croyant que la haine devait être justifiée, j'attisais froidement ma jalousie.*» (page 354).

Mais, danger plus grave aux yeux de Bérénice, Christian est, comme on l'a vu, sensible au charme de Mingrèlie, qui est d'ailleurs une autre Chamomor. Rougissant d'abord «*comme une jeune mariée*» (page 54), «*assujetti à son visage*» (page 58), puis franchement amoureux, il tombe sous son emprise, étant alors pris entre trois femmes possessives, sa sœur, sa mère et «*la grande-duchesse*».

Si Bérénice se moque de la sentimentalité amoureuse, se cabre contre la tentation de l'attendrissement («*Tout ceci n'est qu'instinct, lâcheté, désespoir, aberration. Aimer ne doit pas être : se laisser passivement pousser dans les bras de quelqu'un. Aimer ne doit pas pousser dans l'âme comme l'ongle au bout du doigt. [...] Ne te laisse pas faire. Hais plutôt.*» [page 125]), son regret est sensible quand elle remarque, devant la complicité entre Christian et Mingrèlie, que «*rire ensemble est pour eux comme s'embrasser*» (page 56), qu'elle constate qu'«*ils échangent le même regard, la même grimace d'intelligence*», qu'ils «*ont un secret*» : «*Quand ils se sourient, on dirait que leurs dents sont les dents d'un trésor caché. Quand ils se regardent, un soleil inconnu, un autre soleil fait briller leurs yeux. Ils patinent dans l'invisible.*» Aussi s'emploie-t-elle à «*troubler leur petite extase*» (page 57).

Tantôt, elle est capable de surmonter sa déconvenue :

- «*Même si Christian m'a trahie par basse complaisance, je lui reste fidèle ! [...] Même s'il a laissé paraître qu'il a aussi peu de cœur et d'âme que cette sottise, je continue de l'aimer ! Même s'il a résolument fermé les yeux pour ne pas la voir venir avec ses gros sabots, je continue de l'aimer ! Même si dans son âme sans orgueil le moindre regard favorable de ce déchet d'humanité a plus d'importance que ma plus amère déception, je continue de l'aimer !*» (pages 60-61).

- Elle déclare : «*Je ne suis pas jalouse... J'attends que mes forces soient faites, d'être assez forte pour l'arracher.*» (page 95).

- Elle se contente de se moquer : «*L'attitude de Christian à table est des plus équivoques, des plus difficiles. Il faut que d'un œil il rie avec Mingrèlie qui singe les poses accablées et hiératiques de Chamomor, et de l'autre il faut qu'il rie avec Chamomor qui lui fait des clins d'œil de miséricorde. Il ne peut que rire jaune, d'un œil comme de l'autre. Je n'ai jamais vu mon grand frère si laid.*» (page 96).

Mais, le plus souvent, elle éprouve une hargne douloureuse devant la complicité puis l'amour entre Christian et Mingrèlie, laisse éclater son dépit : «*Christian est dans l'amour jusque par-dessus la tête. Il est tellement amoureux de la grande-duchesse qu'il ne touche plus terre. Il est si gonflé d'amour qu'il plane au-dessus de la terre et des eaux, comme Yahveh.*» (page 81). Leur connivence se prouve par les mégots qu'ils fument en cachette (page 82), par leur isolement dans la crypte qui est interdite à Bérénice (page 83). Elle cherche à se «*venger*» (page 87) en dénonçant les tourtereaux alors qu'ils sont nus dans la grange. Cependant, reconnaît-elle à cette occasion, «*elle est si belle, même avec rien sur le dos, que tout à coup ma vengeance m'apparaît ridicule.*» (page 88).

D'abord retenu par la pudeur que Mingrèlie attribue aux Canadiens («*Je ne comprends rien aux Canadiens.*» [page 87]), Christian aurait tout de même commis avec elle des «*péchés mortels*». Aussi ce jeune catholique, rattrapé par le sentiment de culpabilité que lui a laissé sa conduite avec Mingrèlie, connaît une crise religieuse (page 163) dont Bérénice s'amuse : «*Je reconnais à son échine courbée et à son regard fuyant que Christian n'a pas encore réussi à se confesser de ses péchés de luxure.*» (page 168). Elle le harcèle : «*Tu as tellement de repentir que tu en deviendras fou à la longue*», et lui oppose ce que serait sa conduite à elle en telles circonstances : «*Mingrèlie était si belle. À ta place, je serais fier [ne faudrait-il pas «fière»?] de mon coup. [...] Et, au lieu de dire au prêtre : Mon père, je m'accuse... je lui dirais : Mon père, je me félicite.*» (page 171).

La défaite de Christian au lancer de javelot est, pour elle, une occasion de le reconquérir : «*J'aime voir Christian triste. Plus la vie le rendra triste, plus il aura besoin de quelqu'un pour le plaindre. Et,*

*quand vient l'heure de plaindre, il ne reste plus que moi.»* (page 100). *«J'ai dans la tête d'employer les derniers jours de l'été à m'occuper activement de Christian. Terrassé par le départ soudain de Mingrèlie, il ne reste plus qu'à l'achever et à le prendre. Un être humain mort est à celui qui l'a abattu. [...] Il était blessé, il baignait dans son sang. Je n'aurais eu qu'à lui donner le coup de grâce. Tout ce qui est blessé se laisse avoir.»* (page 106).

De Californie, elle lui envoie une lettre où elle lui *«pardonne les égarements de cet été»* (page 106), déclare : *«J'espère que, lorsque tu auras mis de l'ordre dans ton cœur, je pourrai y retrouver ma place.»*, signant : *«Bérénice, ta sœur qui t'aime et qui t'aimera toujours.»* (pages 107). Mais, dans sa réponse, il se fait le pâle porte-parole du conformisme familial, lui disant : *«Je vois que Maman Brückner, Papa Einberg et toi occupez toujours la totalité de la place qu'il y a dans ma vie.»*, lui reprochant : *«Ton attitude envers Maman est incompréhensible [...] Ton attitude envers Papa n'est guère plus réjouissante.»* (pages 110-111).

Pourtant, de retour dans l'île, elle veut s'en évader avec lui (page 151), imaginant avec une fantaisie débridée l'aventure qu'ils pourraient vivre ensemble (pages 153-154). Mais elle doit subir d'abord sa défection (page 155) : *«Il me déçoit si cruellement ! Il m'inspire un si amer mépris ! [...] Ah ! tu n'es pas un homme ! [...] Ma colère est si grande que je grince des dents, mon dépit si violent que je crache du feu.»* (page 156). L'aventure est tout de même tentée jusqu'à une intrusion dans une raffinerie de pétrole et une arrestation par la police. Mais Bérénice lui en est reconnaissante : *«-Tu m'as rendue très heureuse cette nuit, mon frère. Ç'a été merveilleux. Renflant d'émotion, pleine de la nostalgie de ce qui aurait pu être, je jure à Christian une éternelle loyauté.»* (page 160).

Après que Christian se soit confessé, elle est *«contente»*, se *«lance dans ses bras»*, mais non sans une arrière-pensée : *«Je le tiens enlacé, longuement, passionnément, pour que Chamomor et Einberg ne puissent pas ne pas s'en scandaliser, ne puissent pas ne pas se poser des questions, ne puissent pas ne pas se sentir attaqués.»* (page 173).

Une fois Christian parti en Silésie, elle demeure en proie à son obsession : *«Sans le chercher, sans arrêt, je pense à Christian. [...] Plus le sommeil tarde, plus l'idée de Christian est forte, aiguë, pressante, plus j'ai mal. [...] Lorsqu'il est ici, au lieu d'être trop pleins de lui, mon cœur et ma tête sont trop vides de lui. [...] Je lui écris une lettre passionnée, une lettre longue et folle, une suite de cris au bout desquels je souhaite trouver la mort. [...] Christian ! Christian ! Viens me chercher, je brûle ! Viens me chercher, j'éclate ! Je me donne à toi, de toutes mes forces ! Je t'appartiens corps et âme ! Viens me prendre ! Viens me sauver ! Mon amour ! Mon amour ! Mon trésor ! Mon trésor ! [...] Aimer c'est se choisir quelqu'un et se faire prendre par lui. Viens me prendre ! je t'aime ! J'ai besoin de toi !»* (pages 174-175), lettre dont elle sait qu'elle sera lue par Einberg, ce qui a lieu (page 175), ce qui produit un drame (page 177), la décision de l'exil à New York (page 179), un appel ardent à Christian qui est scandé de la répétition de *«Vite !»*, qui est empreint d'une grande exaltation : *«Couverte du sang de la dernière bataille que j'ai livrée pour t'avoir, je suis ta maîtresse par la tendresse et la faiblesse.»* (page 184), aboutit au paradoxe : *«Je suis celle qui s'agenouille devant un esclave et ne baisse pas les yeux devant une reine.»* (page 185).

Avant le départ pour New York, se disant : *«J'ai peut-être vu Christian pour la dernière fois.»*, elle tient à un dernier moment de grande intimité : *«Ignorant ses hauts cris, j'entre dans sa chambre et me couche avec lui. Avant, il ne disait rien quand je venais me coucher avec lui. Il commence à me trouver étrange, à me craindre. Il me fait des réflexions qui me font rire dans ma barbe. - Tu m'aimes trop, Bérénice. [...] Tu n'es pas naturelle. On dirait que tu te forces pour m'aimer, que tu te crois obligée de m'aimer. On dirait même que tu as une mauvaise idée derrière la tête.»* (page 185).

La découverte, dans la Bible, de cette Asalephuni qui ne fut qu'une sœur (*«Asalephuni était la sœur de Jezrahel, Jéséma, Jébédos, n'était que ça, ne faisait qu'être ça. Elle passait les vingt-quatre vingt-quatrièmes de son temps à être la sœur de Jezrahel et des deux autres. Comme c'est beau !»* [page 212]), elle trouve un nouvel élan : *«Je voudrais être une sœur comme une statue est une statue. Je voudrais, quand je passe, qu'on sente à fleur de vue que je suis la sœur de Christian et que je ne suis rien d'autre. [...] Je voudrais que les êtres humains voient sur mon visage que je suis la sœur de Christian. [...] Quand je serai tout à fait adulte, je m'y mettrai. Je sais maintenant quoi faire de ma vie.»* (pages 212-213).

De New York, elle lui écrit «quelque six cents lettres» (page 322) auxquelles il ne répond guère que par une épître guindée où, manière de se désengager, il dit être «heureux [...] d'apprendre qu[elle] commence à [s]'intéresser aux garçons». Aussi se plaint-elle : «Il noie notre amitié dans la grandeur délétère de la famille homogénéisée et pasteurisée dont il rêve», et, dans sa réponse, par dépit amoureux, elle lui demande parallèlement «s'il avait commencé à faire des malheurs parmi la gent féminine» (page 254), affirme : «Je ne suis pas ta sœur, je suis ton amour, ton trésor, ta chérie, ta petite louve, ton petit lapin, ton petit chou, ta petite souris. [...] Je ne suis pas que ta sœur. Je suis aussi une femme. [...] J'ai besoin de tendresse.» (page 255).

Au moment de revenir dans l'île, elle s'épanche encore lyriquement : «Christian, au terme de cet exil, je t'appelle, tout bas, d'une voix blanche, sans trop y croire. Je suis trop folle et trop vorace pour puiser moi-même de la terre mes sels. Je me greffe à toi comme l'orobranche à la luzerne. Je mangerai dans ta main comme une corneille savante.» (page 294).

«Impatiente en diable» à son retour (page 313), voyant, car il a grandi, «cette hostile éloignement de Christian» (page 313), elle est déçue par «ce grand chien, ce chien aux grandes pattes et au grand museau» (page 313). Malgré tout, l'émotion les submerge : «Nous tombons dans les bras l'un de l'autre. Je le serre de toutes mes forces. Mon thorax s'est rempli d'électricité.» Cependant, la recherche d'un sujet de conversation est laborieuse (page 314). Elle connaît un moment de bonheur calme en reposant à son côté alors qu'il est endormi (page 315). Elle lui fait une nouvelle déclaration d'amour : «Je t'aime, tu sais. Je suis bien avec toi. Veux-tu que je passe ma vie avec toi?», mais il demeure «doucement passif» (page 317), ce qui ne fait encore qu'entretenir son désir de conquête : «C'est l'être humain qu'il me faut. C'est moi les mains, et lui la matière. Il faut qu'il y ait mains et matière, et je ne suis pas matière.» (page 320). Elle affirme alors : «Le mot frère est le plus beau mot du monde.» (page 320). Elle connaît «une écrasante et vertigineuse sensation d'abondance et de liberté.» (page 321).

Nouvelle Électre, elle propose à cet autre Oreste de se «débarrasser de ce fou furieux qu'est notre cher père» (page 323). Mais, si elle s'émeut au tableau de la vie qu'ils pourraient connaître ensemble, où elle lui serait totalement dévouée, «imperceptiblement mais rigidement», il refuse dix fois de suite d'accéder à son désir (pages 323-325).

Elle réaffirme encore qu'elle veut lui rester fidèle (page 333). En Israël, gardant le souvenir de la jalousie éprouvée à l'égard des attentions dont Chamomor l'entourait (page 354), elle continue à lui envoyer des lettres, dont «la plus longue lettre jamais écrite» qui «ne contient qu'une phrase répétée un nombre incalculable de fois. "Je ne sais pas pourquoi, monsieur mon frère, mais j'espère en vous."» (page 352). Mais elles sont «interceptées et détruites» par Einberg (page 365).

Ainsi, Christian n'est qu'un être falot qui met en relief la force de Bérénice, et est illustrée une fois de plus la classique conception pessimiste de l'amour éprouvé pour qui n'en est pas digne.

Il fallait à cet amour tragi-comique le contrepoint d'une pure amitié. Bérénice, ayant tôt constaté l'impossibilité de son amour pour Christian (page 74), s'était tournée vers Constance Chlore.

Celle-ci est, comme l'indique son nom (qui fut, «chlore» signifiant «pâle», celui de Constance Ier, empereur romain du IV<sup>e</sup> siècle ; qui fut mentionné par Gibbon dans son '*Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*', par Barbey d'Aurevilly dans '*Les diaboliques*'), «le plus pâle et le plus décoloré d'entre les plus beaux êtres humains, la plus douce, l'exquise, la divine, la véritable gazelle.» (page 113). Sa faiblesse physique fait d'elle la victime d'une «évidente aboulie» (page 202). Elle demeure «blanche et pure» (page 219), représente l'innocence de l'enfance. Elle est une figure idéale par, il va de soi, sa constance (page 195). Mais elle impressionne aussi par :

- son intelligence : c'est «une forte-en-botanique», «une forte-en-zoologie», «aussi savante que Christian» (page 198) ;
- sa grande profondeur de pensée (elle déclare : «Pour se libérer de la terre, il faut s'élever au-dessus de la terre» [page 215]) ;
- son inventivité («Ingénieuse, vigilante, elle n'est jamais à bout de ressources, de surprises : une flatterie chasse l'autre, une folie n'attend pas l'autre.» [page 196]) ;

- sa fantaisie (elle se plaît à «croire à toutes sortes de choses impossibles» comme le fait d'«être née en 1687, année où, selon elle, il n'y a pas eu de 4 mai» [page 196] ; elle a une forêt où elle a donné un nom à ses grillons et à ses sauterelles [page 197]).

- sa grande sensibilité, sa perpétuelle mélancolie : «Constance Chlore [...] reste assise, à émettre des ondes de tristesse et d'angoisse. [...] Elle est comme découragée, sans trop savoir pourquoi.» (page 221). C'est pourquoi elle est «amoureuse folle de Nelligan, le poète devenu fou à l'âge de devenir adulte» (page 203 : il fut, en effet, enfermé à vingt ans dans un hôpital psychiatrique pour le reste de sa vie), qu'elle «a pris pour mausolée une de ces églises où son poète, fou de paroles, passait ses nuits» (page 343), qu'elle «scande, comme à coups de chaînes, les vers de Nelligan» (page 373).

Et elle est obsédée par la brièveté de la vie, comme le prouvent les quatre premiers vers du poème qu'elle a écrit :

*«Elle est née. Ah ! Ah ! Ah ! Elle n'est plus matière inerte.*

*Elle est née, la maligne. Elle est née et depuis*

*Elle creuse une tombe, creuse un très grand puits.*

*Elle commence à marcher. Regardez : elle court déjà à sa perte.»* (page 204).

Ainsi, pour elle, la naissance est le commencement de la mort. Elle se demande : «Et la mort? [...] Qu'est-ce que c'est?» (page 207), ce à quoi Bérénice répond : «En termes ordinaires, c'est une défaite. En termes délirants, elle porte le nom de triomphe. [...] J'ai la certitude que la mort est un triomphe.» (page 207). Devant le spectacle de «plusieurs voies surélevées» qui se croisent, Constance Chlore croit qu'est arrivée «la fin du monde» (page 223).

- son dévouement constant à l'égard de Bérénice : «Ingénue, secourable, elle s'est sacrifiée à mon salut : tout ce qu'elle trouve, en elle ou ailleurs, qui puisse faire ma joie, elle me le donne» (page 196).

«Elle ne parle d'elle que pour me demander si elle m'ennuie.» (page 198). Dans son souci de sauver son amie du trouble violent qu'elle connaît lors de la survenue de son père à New York, elle est prête à se sacrifier : «Tue-moi, Bérénice. Prends ces ciseaux et tue-moi !» (page 211).

Aussi Bérénice peut-elle se dire : «Je suis chanceuse : la lumière qui brille dans les yeux de Constance Chlore est considérée comme céleste» (page 200). Mais, avec elle, elle connaît d'abord une véritable impuissance : «Il y a des tonnes de mots. Mais il n'y a rien à dire. Il y a des tonnes de choses. Mais il n'y a rien à faire.» (page 165), qui est aussi impuissance devant l'immensité du monde : ainsi, comme elles comptent les peupliers, Constance, la future Exsangue, «les comptera jusqu'à la dernière goutte de son sang.» (page 166). Parmi «les milliards et milliards de nombres», elles en choisissent un «n'importe lequel. Ce sera notre nombre et nous l'aimerons de toutes nos forces» ; en fait, c'est le nombre de peupliers : «le nombre de Constance Chlore et de Bérénice est deux cent trente-neuf ! Que les oies et les autres oiseaux se le disent ! Soleil, prends note ! Lune, prends note !» (page 167)

Si, parfois, la beauté de son amie lui paraît menaçante («Regarder dans les yeux de Constance Chlore me fait mal. C'est si... fascinant. Ce n'est pas fascinant, c'est avalant, étouffant, asphyxiant. Je dis à Constance Chlore que j'ai envie de la battre, de la tuer.» [page 202]), si, à certains moments, elle l'indiffère, le plus souvent, avec elle, elle manifeste sa douceur, sa préférence pour l'amitié. Si elle éprouve pour elle un grand attachement, elle peut aussi la dominer, ce dont, après sa mort significative (elle est écrasée par une voiture [page 225]), elle s'accuse : «J'exerçais sur elle de grands pouvoirs, une fascination hypnotique. Je l'ai tuée. [...] Il ne fallait pas qu'elle continue de vivre ; ç'aurait été un blasphème à sa beauté et à sa spontanéité. [...] Elle s'est fait tuer pour se conformer à un impératif mystérieux issu de ma volonté. On peut assassiner par télépathie, et je l'ai fait» (pages 227-228). Pourtant, elle voulut la préserver du danger omniprésent : «Si tu savais à quoi tu t'exposes à dormir ainsi, sans armes et sans sentinelles. [...] Ne te laisse pas faire !» (page 220), la préserver même de l'état de femme : «Je la vois, une cigarette au bec, se mettre un soutien-gorge et des bas nylon.» (page 220), la faire échapper «au sadisme du titan», subir «des ans l'irréparable outrage» : «Je vois les pores s'ouvrir comme pour un tamis dans la nacre du visage de Constance Chlore. Je sens un relent de pétrole s'infiltrer dans son haleine si douce, dans son souffle qui goûte l'eau de rose. Je vois des nerfs saillir sur ses mains unies et dans son cou uni. Je vois ses chairs fermes comme pierre se relâcher, fondre, se distendre, se charger de poix. Je vois sa tête de diamant se ratatiner comme une pomme malade. [...] Je vois sa peau jaunir comme de l'étamine qui pourrit et se



*boursouffler comme ce que vous voudrez. Je vois des seins en forme de grands sacs vides tomber sur un ventre en forme de globe. Je la vois changer, changer jusqu'à disparaître. [...] Il faut vite que j'invente un harnachement, un frein, un poison, un lien. Il faut qu'elle demeure, qu'elle ne change pas. Il faut la soustraire aux racines qui la dévorent, la libérer, couper le fil de l'onde qui l'emporte loin d'ici. Il faut qu'elle reste pour veiller sur cette nuit comme je veille sur elle, pour monter la garde devant notre enfance.»* (page 220).

Elle refuse alors le deuil, essayant de se justifier : «*Mais, belle amie, est-ce qu'on est responsable de ne pas avoir de larmes, est-ce que le puits est responsable de ne pas avoir d'eau?*» (pages 226-227).

Elle n'assiste «*ni à son service funèbre, ni à sa mise en terre*» (page 227). Révoltée par la mort, elle lui lance ce défi : «*Mort, si tu savais comme j'ai hâte de voir ta face en plein soleil, comme j'ai hâte qu'il fasse assez jour pour que tu puisses me voir rire de toi.*» (page 227). Elle promet : «*Je me vengerai de la mort de Constance Chlore*» (page 233) - «*Je ne veux pas mourir avant de m'être vengée.*» (page 266).

Constance Chlore morte, devenue Exsangue, demeure très présente pour elle : «*Je pense beaucoup à Constance Exsangue. Quand je subis mes pires secousses de désespoir, je prends son spectre dans mes bras.*» (page 272). Plus loin, elle garde sa «*fenêtre ouverte*» «*pour laisser aller et venir à sa guise son fantôme*» (page 280).

Mais elle se contente de garder le souvenir des bons moments passés avec elle, souvenir qui devient une obsession, une présence mythique (pages 272-274, 294-295, 302). Et, bientôt, pour combler le vide laissé, elle s'intéresse à des petites filles qui ressemblent à son amie : «*On dirait que, pour elles, aimer, aimer de tout son cœur, est incoercible.*» (page 277). L'une est «*une petite fille blonde*» en qui elle voit sa réincarnation, qu'elle appelle significativement Constance Kloür, qu'elle considère d'abord comme une proie qu'elle convoite, mais dont elle se fait une amie qu'elle veut protéger : «*Je ne permettrai à aucun adulte de porter son ombre sur ta joie d'enfant. [...] Je me battraï jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour qu'aucune adultérie ne te touche.*» (page 275), avec laquelle l'accord est parfait : «*J'aime comme j'aime aimer et je suis aimée comme j'aime être aimée.*» (page 277) et avec laquelle elle fait une escapade (page 278).

De retour à Montréal, Bérénice se rend sur la tombe de Constance Chlore (page 298), veut lui rester fidèle (page 333). Cependant, en Israël, elle la trahit avec Gloria. Mais son souvenir la taraude : «*Constance Exsangue, vois-tu dans mes pensées? Si tu y vois, n'as-tu pas honte de m'avoir ainsi laissé tomber?*» (pages 361-362), curieuse casuistique par laquelle elle transpose sur la défunte la faute qu'elle commet elle-même ! Et Constance Exsangue l'interpelle sans cesse, la traite de «*lard vivant*» (page 374), lui rappelle : «*Tu m'avais promis de ne pas te laisser avoir !*» (page 374), lui demande : «*Que fais-tu là, Bérénice, si loin? Vite, suicide-toi ! [...] Fixe dans notre cercueil ce que la distension n'a pas encore distendu du visage que je te connaissais, que je prenais, à l'ombre duquel je marchais et dormais !*» (page 373). Aussi Bérénice regrette-t-elle : «*Nous devions être saignées par la même rapière, comme l'écorce et le bois ! Nous aurions dû être enterrées, encore tièdes l'une de l'autre, dans le même souterrain, comme un seul arbre ! Il aurait fallu que tu me transmettes, par contact, dans notre dernière étreinte, pendant qu'elle te rongeaït encore, la mort qui te rongeaït !*» (pages 373-374). Et, «*pour ne pas avoir l'air de vivre, pour avoir l'air d'être fidèle à Constance Exsangue*», elle ne «*mange que de l'eau, aliment stérile*» (page 374).

Cet état de femme, auquel Bérénice voulait voir échapper Constance Chlore, elle ne pourra pas l'éviter, car, le temps passant, arrive la puberté. «*C'était écrit, il fallait que je fasse la rencontre de mesdemoiselles les menstruations. Je suis pleine d'ovaires maintenant. [...] Je commence à avoir des mamelles. [...] Je croyais que je deviendrais adulte sans passer par les affres dont les filles parlaient tout bas au vestiaire. Il a fallu que je change mon fusil d'épaule.*» (page 218). «*Des masses de sang, de lymphes et de chyle se coagulent sur mes cuisses, dégageant une odeur stercoraire*» (page 219). Aussi, se rebellant alors contre cette condition physique, elle voudrait qu'«*un chirurgien mette le scalpel une fois pour toutes dans [s]on écoeurant appareil sexuel.*» (page 219).

S'intéressant alors cependant à la sexualité, elle assiste à une conférence d'éducation sexuelle où elle apprend qu'elle est «*une vierge*», qu'elle a «*une sorte de petit sexe masculin appelé clitoris*» : «*Si je le manipule systématiquement je me masturbe, si l'opération est couronnée de succès j'éprouve*

*une sorte de ténésie appelé orgasme»* (page 230), mais elle ne fait pas tout de suite cette expérience si on en croit sa déclaration : *«Je n'ai jamais fumé. Je ne me suis jamais soûlée. Je ne me suis jamais masturbée.»* (page 256). Ce n'est que bien plus tard qu'elle indiquera : *«Je me suis mise au lit toute nue, pour m'amuser avec mon clitoris. On s'amuse avec ce qu'on peut sur terre.»* (pages 312-313). Pour l'instant, elle proteste : *«Il n'y a plus de secrets nulle part. Il ne restait plus aux êtres humains qu'à enlever leur caleçon aux jeunes filles.»* (pages 230-231), constatant : *«Je grandis si vite que, du jour au lendemain, je ne trouve plus dans mon miroir qu'une sorte de gonflement boursouflé de moi-même.»* (page 236).

Elle est alors remarquée par un de ses cousins new-yorkais : *«Depuis que j'ai des mamelles et que je n'ai plus de boutons, Mordre-à-Caille, l'aîné de mes cousins, m'aime en silence. Pauvre cher âne !»* (pages 235-236). Comme il a des *«yeux de porc»*, elle *«ne sait plus que faire pour refroidir l'agaçante ardeur de ce scrofuleux»*, mais lui offre pourtant *«un petit spectacle de strip-tease»*, commentant : *«Il faut qu'il ait faim d'amitié en sapristi !»* (page 236). Éprouvant un mépris cinglant pour l'admiration passive qu'il lui porte, pour *«toute sa pustuleuse moiteur»* (page 268), elle lui inflige même une correction : *«J'ai failli tuer Mordre-à-Caille [...] ce sans-estomac»* (pages 267-268) ; en effet, elle *«le frappe encore et encore»*, précisant : *«Aussitôt que monte en moi un peu de pitié, pour la faire taire, je frappe plus fort.»* (page 269)

Elle lui préfère Dick Dong, jeune homme avec lequel elle n'a aucune compatibilité (page 248), mais qui la fait rire et écoute ses exposés avec *«patience et en ennui»* (page 261). Elle se déguise en femme pour leur rendez-vous (*«Mes premiers souliers à talons hauts me font mal aux chevilles [...] Mon nouveau soutien-gorge me fait mal aux clavicules»*, [page 260]), voulant se prouver sa liberté en passant la nuit avec lui (page 261), en lui montrant *«les précieux objets»* qui *«pendent»* dans son corsage, mais refusant de céder à son désir : alors qu'il veut l'embrasser, elle le repousse *«avec violence»*, et elle lui rappelle leur *«pacte»* : il *«stipule que je peux seule prendre des initiatives dans le domaine des caresses et que seule la certitude que j'aurai qu'il a oublié que nous sommes garçon et fille m'autorisera à prendre de ces initiatives. [...] Je le trouve vulgaire, sans foi. Je l'abreuve d'injures. Il devient violent [...] Ses bras contractés, qui cherchent à m'emprisonner [...] m'écoeurent. Je l'appelle monstre. [...] Présumai-je de mon empire sur Dick Dong? Devrai-je abandonner tout espoir de faire sortir un peu d'âme de sa fressure?»* (page 249). Elle se révolte : *«Il veut faire de moi son petit nécessaire de voyeur et de touche-à-tout. Il veut que je devienne sa petite Marie-déshabille-toi-là, sa petite Ferme-ta-gueule-que-je-t'explore-l'anatomie, son petit roman pornographique vivant.»* (page 267). Et elle connaissait le domaine puisqu'elle s'y était déjà plongée, ayant même déclaré : *«J'éprouve une belle volupté à exposer les jaquettes scandaleuses de "mes" livres aux regards idiots des avunculaires, des cousins, de mes professeurs et de mes compagnes de classe.»* (page 229). Dick Dong abandonné, apparaît, première brèche dans l'armure de celle qui méprisait tant la sentimentalité amoureuse, qui se rebelle aussi contre les conventions de l'amour (page 237), le regret du bonheur : *«Si je ne suis pas heureuse, c'est que je n'ai pas cherché à l'être. J'ai déjà assez de mal à chercher à conserver l'ombre de dignité qui me reste ! Si je n'ai pas, d'abord, cherché le bonheur, c'est qu'il ne me dit rien, qu'il est laid. Qu'il suppose une collaboration avec la puanteur.»* (page 234).

Elle affirme son mépris de la sexualité, regrette que *«les préoccupations des êtres humains soient sexuelles»* (page 362), déclarant que *«le dimorphisme sexuel devrait se limiter, chez l'être humain, à la longueur des pieds.»* (page 244). Elle s'offusque de la concupiscence masculine : *«Le jeune soldat assis en face de moi me vise les genoux avec une tristesse écoeurante.»* (page 297). Elle se moque du film d'amour qu'elle voit dans le cinéma polonais de New York, film qui aboutit à ce qu'elle considère comme la turpitude d'une scène d'alcôve : *«Dans quel but cette belle femme et ce bel homme se sont-ils proménés sous la pluie sans parapluie, ont-ils poussé des galets du bout des pieds comme s'il s'agissait de rubis et d'émeraudes? Je suis très intriguée. Que va-t-il se passer maintenant? On est dans une chambre. J'aurais dû m'y attendre. On voit un lit, l'amour dans toute sa splendeur. Ils sont nus, les chers petits ! On voit une bouche escalader un sein remplissant tout l'écran. [il y avait pour elle, assise à la première rangée, de quoi se sentir «avalée» !] La jolie pluie et les beaux galets ont trouvé leur conséquence. Tout devient logique. Me voilà instruite et dégoutée. Je sors du cinéma en claquant les portes.»* (page 276).

Aussi donne-t-elle, sur un ton de moraliste, des leçons de sévérité, de pureté :

- «Les sociétés qui condamnent l'opium devraient aussi, si elles étaient logiques, condamner l'orgasme, les religions et autres voyages vers le haut. Je crois que si les êtres humains s'habituait à vivre sans rêves, sans leurres, sans faux-fuyants, se décidaient à prendre leur angoisse à bras-le-corps, ils finiraient à produire des individus capables de les guérir.» (page 311).

- «Il faut [...] mettre la hache dans les nids, les lupanars et les lits conjugaux.» (page 312).

Elle déprécie le plaisir dans cette lapalissade morose : «Quand deux paillardes ont atteint le septième ciel, il faut qu'ils reviennent sur leur pas. Et on ne peut revenir sur ses pas du septième ciel qu'en tombant. Le retour annulant l'aller, l'ascension jusqu'au septième ciel est toujours, au moins, stérile.» (pages 310-311).

Cette moraliste puritaine, qui se répète qu'elle est «une vestale» (page 243), imagine même l'utopie de «la République de l'Amour» où «quelques milliers de femmes et une dizaine d'hommes rendus aveugles et sourds assumerait exclusivement la tâche de reproduire l'espèce.» (page 245). Puis «les êtres humains y ont peu à peu perdu leurs protubérances et leur exubérance» (page 246). Enfin, elle va encore plus loin : «Demain par la seule mastication d'une fleur de marrube, fleur d'une excessive âcreté, mes mirmillons et mes rétiaires, devenus de véritables phénix, pourront se reproduire d'eux-mêmes, pourront, comme par fission, se donner vie nouvelle, corps nouveau, armure neuve.» (pages 246-247).

Aussi Graham Rosenkreutz qui se vante de pouvoir «faire faire du strip tease à toutes les femmes» reconnaît-il : «sauf Bérénice bien entendu, la pauvre...» (page 367).

La moraliste donne des leçons d'énergie. S'entraînant à résister à la douleur, elle adopte comme idéal le stoïcisme :

- «Quelqu'un qui ne veut pas pleurer ne pleure pas.» (page 90).

- «Quand on a à cœur d'être la loi de sa vie, ni se tuer, ni tâtonner, ni se laisser aller ne valent.» (page 126).

- «Si tu t'es engagé dans un cul-de-sac, il faudra que tu reviennes sur tes pas. À qui que tu donnes ton angoisse, elle te revient. Où que tu caches ton angoisse, elle te retrouve. Même si tu cours aussi vite qu'une belette, ton fardeau te rattrapera. Il faut vivre sans relâche, résolument, dans un état de confrontation avec son angoisse. On se nuit à essayer de se tromper, d'oublier ou d'étourdir son angoisse. On a juste le temps qu'il faut pour se rendre son fardeau supportable, pour entraîner ses os à ses pressions. Qui se décharge de son fardeau sous prétexte de se reposer risque d'être écrasé quand son fardeau, de lui-même, se replacera sur ses épaules.» (page 310).

- L'existence d'un «remède» au mal à l'âme est affirmée avec insistance : «Mais il y a un remède. Il y a un remède. Il y a un remède. Il y a une façon, inconnue encore, de se sentir, perpétuellement, beau et bon. C'est une certitude sine qua non. Il y a un remède.» Une attente est créée, mais Ducharme s'amuse à nous laisser sur notre faim : «Il s'agit de le trouver» (page 311).

Cependant, même si elle s'est moquée des «histoires d'amour» (pages 41-42), ce à quoi Bérénice aspire, c'est l'amour courtois, c'est la «tendresse» (page 255). Elle avoue : «Il règne dans mon cœur une grande tendresse pour le professeur de chimie.» (page 264), mais elle se rebelle contre la question qu'il lui pose. Une autre tentative est faite auprès de son «pornographe favori» qui pourrait être «une sorte de thaumaturge» qu'elle vient voir parce qu'elle est «seule sur cette terre» (page 282) ; mais Blasey Blasey se révèle un bourgeois casanier : «Je suis un papa sur-dévoqué et un célibataire sur-endurci, tout ce qu'il y a de plus carré.» (page 284) ; il écrit «comme d'autres vont à l'usine», pour nourrir sa famille. Avec le délicat danseur Jerry de Vignac, elle se fixe ce but : «Je coucherai avec lui, ne serait-ce que pour me faire davantage horreur. [...] Je le paierai s'il faut.» (page 286). Mais elle lui propose : «Nous louerons une chambre d'hôtel et là, nous ne ferons pas l'amour, mais la tendresse ; et là nous ferons la tendresse jusqu'à ce que soyons vidés, desséchés, délivrés, morts. J'en ai assez de tourner autour du pot. C'est un peu de tendresse et la mort... C'est tout. Il n'y a rien d'autre à attendre. Allons-y et, en une nuit, finissons-en !» (page 291). Cela ne peut qu'effrayer cet efféminé, qui «zézaie comme un perversi» (page 285), dont les mains «éblouissent» Bérénice. (page 286), mais qui comprend mal son exaltation poétique à la suite du ballet, la «repousse» et «prend la poudre

d'escampette» (page 291). D'où, après cette autre déconvenue, la question pathétique qu'elle pose au chauffeur de taxi : «*Connaissez-vous quelqu'un qui, pour vingt dollars, accepterait de faire la tendresse jusqu'à ce que mort s'ensuive.*» (page 292). En Israël, elle veut encore la tendresse mais, au contact de Gloria, elle est devenue «*une ménade en transe*», son «*besoin de tendresse*» est devenu «*surhumain et monstrueux*», et son ambivalence lui inspire une réponse cynique : «*Le rire que j'ai qui rit de la tendresse que je veux est encore plus surhumain et plus monstrueux.*» (page 342).

Ainsi est commencé ce qui est la dernière étape d'une évolution dont elle a bien le sentiment : «*Je réalise tout à coup que je ne suis plus une enfant.*» (page 294). En Israël, Bérénice se heurte enfin vraiment au monde réel. Elle y succombe à l'exaltation religieuse et patriotique (328), se plaît à faire la guerre (qui, en Israël, «*a rendu l'être humain à lui-même*» [page 328]), voudrait apprendre à piloter (page 352), mais cela ne dure qu'un moment. Elle connaît ses «*premiers instincts grégaires*» fréquentant surtout «*la colonie canadienne*» (page 332). De nouveau à la recherche de quelqu'un à apprécier, elle est attirée par Graham Rosenkreutz, «*le nouveau Josué*» (page 356) : «*Je me défends de l'admirer, de me laisser vaincre par lui comme mon angoisse m'inspire de le faire.*» Mais «*on sent qu'il s'est trouvé et s'est suivi, qu'il s'est imposé à lui-même et pourrait s'imposer à n'importe qui sans effort.*» (page 332) ; il est mystérieux (page 333) ; elle aimerait qu'il lui fasse des compliments (page 342). Mais le charme est rompu quand les Canadiens sont tous ivres (pages 355-356) ; elle se bat avec lui (pages 357-358), qui se dit capable de faire faire un strip-tease à toutes les femmes du groupe (page 369). Comme le «*rabbi*» Schneider, il s'affiche avec sa maîtresse.

Bérénice est hantée par le souvenir de Constance Exsanguie, et le sentiment qu'elle la trahit :

- «*Je vais pousser la trahison jusqu'au sacrilège, la bassesse dans la chute jusqu'à une exactitude fidèle dans la parodie. [...] Je viole le cercueil. [...] Je me résigne à la répétition. [...] Je flanche. Je m'aplatis. Je rampe. [...] J'ai développé, peu à peu, pour tout ce que j'ai nié et méprisé, un appétit boulimique.*» (pages 341-342).

- «*J'ai besoin qu'on me rassure, qu'on me berce, qu'on me bichonne. Je ne suis pas faite pour mourir vierge et martyre. Je suis une ménade en transe. J'ai un besoin de tendresse surhumain et monstrueux. Cependant, le rire que j'ai qui rit de la tendresse que je veux est encore plus surhumain et plus monstrueux. Je ne pourrai jamais plus me permettre, sans la noyer de cynisme, de donner ou recevoir la moindre caresse. Je réagis à une goutte de miel par une mer de fiel.*» (page 342).

- «*Je suis en train de commettre la même douloureuse erreur qu'avec Dick Dong et Jerry de Vignac : essayer de rejouer, comme on rejoue une pièce, le bonheur qu'il me semble avoir eu avec Constance Exsanguie. [...] Ce qu'un être humain peut faire de plus insultant pour son âme, c'est de se répéter.*» (page 343).

- Constance lui apparaît, et l'invite à la rejoindre dans la mort pour rester fidèle au couple qu'elles formaient (page 373).

Cependant, si elle refuse les caresses de Céline (page 372), elle se lie avec Gloria, qui est surnommée «*Lesbienne*», se veut «*la femme la plus vicieuse que la terre ait jamais portée*» (page 346), dit «*ne croire qu'en ce qui est désapprouvé*» (page 361), lui paraît «*d'une merveilleuse grossièreté, d'une sainte irrévérence*» (page 362). En effet, elle déclare «*qu'où elle le trouve, elle peut lire l'article indéfini "un" que sens devant derrière. Dans sa tête, une femme a six vulves : celle entre les cuisses, celles que sont les aisselles, celle qu'est la bouche et celles que sont les yeux. Elle dit qu'elle voit dans l'article défini "le" une señorita dans son bain. Elle dit qu'elle fume des niñas parce que, pour elle, fumer un niñas, c'est comme embrasser une Suisseuse appelée Niña.*» (page 346). Elle va encore plus loin que Bérénice dans son mépris de l'humanité : «*Pour exprimer que rien ne vaut qu'on s'y attarde, elle a l'habitude de dire : "C'est décimal"*» (page 344), considère les autres comme des «*décimales*», et bientôt Bérénice elle-même (page 349). Elle expose «*les termes de son éthique*» : elle veut «*être repoussante pour repousser. Repousser pour qu'on s'éloigne de moi, pour qu'on ne m'approche pas, pour qu'on ne vienne pas m'induire en erreur, pour qu'on ne me dérange pas pendant que je cuve tranquillement ma misère.*» ; elle «*ne pue pas passivement. Elle pue sciemment, à bon escient et consciemment.*» ; elle décrète : «*Aux Apothètes, les infirmes ! Au cimetière, les cadavres ! À la potence, les pauvres, les vieillards, les hommes qui ont cinq enfants et*

qui sont sans emploi !», tout en étalant «une feuille communiste», et en constatant : «Le portefaix n'ira pas loin avec son faix sur les épaules. Où ira l'humanité qui porte un lépreux sur chaque épaule? Essoufflée, elle s'effondrera au premier obstacle.[...] Décapitons les nains, les grévistes, les eunuques, les ivrognes ! Les nains pèsent inutilement sur l'estomac de la terre ! Les grévistes nous sauront gré de les crucifier ; ils nous remercieront de donner ainsi aux grévistes de l'avenir une excuse pour faire d'autres grèves !» (pages 363-364).

Aussi, comme Gloria essaie de la «peloter» (page 361), Bérénice est prête à se laisser faire : «Je me suis tellement servie d'elle, il ne serait que juste qu'elle se serve un peu de moi.» (page 361). Elle le fait aussi par défi : «Rien ne m'est plus doux que de les voir s'imaginer que je suis comme elle.» (page 339). Elle doit bien alors accepter que «les préoccupations des êtres humains sont sexuelles», en leur opposant de bien faibles (parce que tout à fait fantaisistes) préoccupations «afro-morales», car le mot est «bérénicien et d'une signification qui est et demeurera obscure» (page 362). Elle ne peut s'y soustraire, tout en prétendant qu'elle l'aime «comme une sœur» (page 345).

Mais elle va se servir d'elle d'une façon ignoble et tragique qui consacrera sa chute lamentable et inévitable.

### L'abandon à l'avalement

Cette Bérénice qui ne veut pas être «avalée» par les choses, par les autres, par l'amour, par «l'adultérie», est victime du déroulement inéluctable de la vie. Son intransigeance se heurte à l'existence. Elle constate à différents moments de son existence :

- «Ta vie n'a pas besoin de toi pour se vivre. [...] À la fin de chaque jour, bon gré mal gré, manœuvrée sans douleur par les bascules automatisées et les tourniquets mécanisés, tu auras fait tes trois petits tours, tu auras marché, mangé et dormi, tu auras appris de la grammaire, de l'histoire, de la géographie, tu sera plus grande, plus instruite et plus profondément engagée dans la vacherie. La grosse machine du temps, après quelques émois et quelques hésitations, a senti se limer et s'huiler joints et engrenages, s'est vue se concerter. Peu à peu, ses comes, ses pignons et ses arbres se sont combinés, au micron, et elle s'est mise à produire massivement, à acheminer sûrement, efficacement et rapidement à partir d'un espoir, à travers les grecques exactes et les méandres précis de ses fonctions horaires, les phénomènes à suivre au prochain épisode qu'elle doit produire et faire regarder à l'âme chaque fois que c'est un jour.» (page 120).

- «La vie n'a pas besoin des jambes des hommes pour se vivre, pour que roule son train.» (page 121).

- «En naissant, on fonctionne. Si on se laisse aller toute sa vie, on continue de fonctionner toute sa vie. Le moteur qui me fait fonctionner échappe à mon intelligence et à ma volonté.» (page 126).

- «C'est toujours avec angoisse que j'anticipe le retour de la nuit, le moment de la grande rencontre avec moi-même, le moment d'ajouter un autre zéro au total du passé, le moment de me rapprocher de tout un pas de la frontière au-delà de laquelle il n'y a plus rien, même plus de futur.» (page 256).

- «Y a-t-il autre chose que cet amollissement graduel très lent qui me prend âme comme corps et qui m'amène à la paralysie? Pendant ce temps, de ma tête, le premier des cheveux qui tombent pour ne jamais plus repousser tombe. [...] J'ai quinze ans. Tout à l'heure, j'aurai trente ans ; et, si ma vitesse n'augmente pas, je n'aurai pas fait un seul pas au-delà de moi-même. À mon âge, Roméo et Juliette avaient épuisé leurs réserves de flèches et de bombes et se rendaient au titan, à la terre, au roi des minéraux.» (page 296).

Or le temps dont est victime Bérénice n'est-il pas justement «le titan» qui est si souvent évoqué tout en restant mystérieux? N'essaie-t-elle pas de diminuer son importance en prétendant ne voir en lui que «le petit temps», en lui donnant ce sobriquet à la québécoise : «Ti-temps»? N'y est-on pas invité par la succession : «Ti-Hibou. Ti-Singe. Titanique.» (page 137)?

- Elle se dit : «L'univers, lui, est commandé par un titan qui essaie de me faire avoir peur, qui veut que je me soumette à lui. Maintenant, je sais que l'univers est la maison d'un autre.» (page 207).

- Elle veut soustraire Constance Chlore au «*sadisme du titan*» (page 220), lui reproche sa mort : «*Je me vengerai de la mort de Constance Chlore. Je ne l'oublierai pas, titan !*» pour se retourner aussitôt tout à fait : «*Qu'au lieu de me sentir poussée à me venger et me souvenir, je me sente poussée à pardonner et oublier, n'est-ce pas un mauvais tour du titan?*» (page 233).
- Le titan pourrait être aussi l'«*autre maître*» de la page 235.
- Elle veut «*être opiniâtre contre le titan, acharnée et féroce contre le titan.*» (page 334).
- Mais elle devient une «*servitatrice bien obéissante du titan*» (page 344), l'abêtissement du langage trahissant l'abêtissement du comportement.
- Elle imagine : «*Quand je serai morte, les prêtres du titan orneront mon image d'une mandorle.*» (page 348).

Elle a peur des victimes du temps que sont les vieillards et les vieillardes : «*Ce sont des sorciers et des sorcières. [...] Ils me montrent des images vraies à m'en couper le souffle de ce que je suis en train de devenir.*», et cela fait qu'en «*dame Ruby*», elle admirerait sa force «*si sa vieillesse ne la rendait si laide, si ridicule, si inutile.*» (page 114).

Elle refuse de vieillir : «*Je n'aurai pas trente ans. C'est trop beau pour durer, comme on dit.*» (page 230). Elle craint de devenir elle-même une adulte, mais sait qu'elle ne pourra y échapper :

- «*Quand je serai tout à fait adulte, je m'y mettrai [à produire des poires comme le fait naturellement un poirier]. Je sais maintenant quoi faire de ma vie.*» (page 213).
- «*Seule, je recrée, à cheval sur le treuil de carrier, les folles prouesses que nous y exécutions, Christian et moi, quand nous n'étions pas de sales adultes.*» (page 319).

Elle voudrait empêcher magiquement la fuite du temps : «*Je dois rester fidèle à Constance Exsangue et à Christian [...] c'est mon salut. [...] Si je me cramponne à ce morceau de temps pendant lequel je croyais à Constance Exsangue et à Christian, je ne serai jamais vieille que d'une heure et ne mourrai pas. Il faut s'accrocher là, dans le temps. [...] T'obstiner. Nier l'évidence. T'ancrer, visser le couvercle de la marmite pour ne pas que la vapeur s'échappe, y demeurer enfermée jusqu'à coction totale.*» (pages 333-334).

Elle qui avait «*peur de mourir*» (page 116), qui, alors qu'elle était malade, était heureuse que Chamomor «*monte la garde*» («*Elle reste avec moi pour m'aider à repousser la mort si elle s'avisait de surgir, d'attaquer. Seule dans cette chambre, dans l'état où je suis, la mort aurait beau jeu.*» [page 123]), lance un défi à la mort : «*Mort, si tu savais comme j'ai hâte de voir ta face en plein soleil, comme j'ai hâte qu'il fasse assez jour pour que tu puisses me voir rire de toi.*» (page 227). Et, en Israël, à la peur de mourir, elle oppose un véritable stoïcisme : «*Le néant est ce dont on a le plus peur. De quoi pourrait-on avoir peur quand on y est. [...] Il n'y a pas de mort, la mort m'enlevant par l'action qu'on lui suppose, tout moyen de vérifier qu'elle existe.*» (page 350).

Pourtant, la faiblesse du corps vient à la fin trahir cette belle force de l'esprit : après avoir déclenché l'attaque des Syriens par sa faute (page 378), elle est en proie à la peur et à la lâcheté, et prend Gloria comme bouclier, la sacrifiant à son désir de vivre. Elle est alors devenue «*l'avalée des avalés*», la plus avalée des avalés que nous sommes tous puisque nous sommes tous victimes du temps, de l'âge.

Que conclure d'un tel personnage à la cohérence et à la vérité duquel on a du mal à croire?

Il faut bien constater que sa protestation, sa volonté de destruction, n'est qu'une parade oratoire, qu'une exaltation langagière. Elle n'a pas sa langue dans sa poche, et l'injure lui vient facilement. Mais Réjean Ducharme succombe trop à sa prolixité, à sa verbosité souvent oiseuse !

En fait, la révolte de son personnage demeure impuissante et négative. Que fait-elle réellement? Elle ne fait guère que s'en prendre aux chats de sa mère, en empoisonner un, en frapper un autre d'«*un bon gourdin*» «*jusqu'à ce qu'il soit raide mort*» (page 164). Elle refuse de répondre à son professeur de chimie, et le noie sous son délire, ce qui fait qu'elle est renvoyée de l'école. Séquestrée par Zio, elle s'évade de façon extraordinaire, atteint même «*la frontière canadienne*» mais «*faute de meilleur pays que le [sien], faute de meilleure destination que l'abbaye*», «*décide de revenir sur [ses] pas [...]*

rentre au columbarium» (page 266) : c'est piteux ! Ne se souvenant guère en ce cas du «À vaincre sans péril on triomphe sans gloire» de Corneille dans "Le Cid", c'est au pusillanime Mordre-à-Caille qu'elle s'attaque : «*Et je gifle Mordre-à-Caille. Et, comme emportée par ma violence, je le gifle encore et encore. Ça ne lui fait rien. Je l'empoigne par les cheveux et tire, de toutes mes forces, pour qu'il se lève, se mette debout. Il se laisse faire. La chaise bascule et Mordre-à-Caille, se sonnant le crâne, semble perdre connaissance. Je me dis que je veux le tuer et que je vais le tuer. Je suis dépassée. J'enlève mes souliers et c'est à coups de talon que je ranime Mordre-à-Caille. [...] Je le frappe encore et encore. Aussitôt que monte en moi un peu de pitié, pour la faire taire, je frappe plus fort.*» (page 269).

Son ambiguïté, son ambivalence, sa dualité, sa versatilité sont constantes.

À l'égard même de Christian, elle constate : «*Lorsqu'il est ici, au lieu d'être trop pleins de lui, mon cœur et ma tête sont trop vides de lui.*» (page 174). Et le relativisme psychologique est bien indiqué : «*J'imagine Christian comme on imagine des étoiles au fond d'un égout. [...] Il n'y a pas de Christian. De même que, pour la satisfaction de nos faims respectives, Christian trouve une maman et moi Chat Mort dans la même personne, il y a de multiples Christian, autant de Christian qu'il y en a qui l'inventent.*» (page 74). Mais l'introspection est désavouée : «*Celui qui se cherche ne trouve rien. Celui qui se cherche cherche quelqu'un d'autre que lui-même en lui-même. S'il va jusqu'au bout, il trouve un protozoaire. Au-delà du protozoaire, c'est la matière, c'est le néant.*» (page 127).

Elle voudrait un attachement exclusif, mais est, par ailleurs, hostile à l'amour possessif, dominateur. Souvent son cœur varie :

- «*Tout à coup, Chamomor, Christian et Constance Chlore me font si mal. Tout à coup, ils me laissent si indifférente. Ils me font très mal ou ils ne me font absolument rien. Dans les deux cas, je souffre. [...] J'aime Constance Chlore à la folie et elle me laisse extrêmement indifférente.*» (page 195).

- «*Tout à coup je sens mon cœur plein de cynisme. Tout à coup je le sens plein de fraternité, de tendresse, de miséricorde.*» (page 171).

- «*Aujourd'hui, je suis joyeuse. L'espérance m'est revenue. Comme la douleur l'espérance va et vient. Comme la douleur, aussi, l'espérance est une chute. La douleur est de se briser les dents en tombant d'un orme. L'espérance est de se briser le cœur en tombant vers le haut dans les nuages.*» (page 299).

- «*Je fredonne une valse de Strauss, narguant cette autre en moi-même qui a toujours méprisé les valses de Strauss. [...] Je suis aussi bouleversée aujourd'hui par la sereine beauté de mon visage que je l'étais hier par le vacarme de sa cacophonie.*» (page 351).

L'énergie, la rage de vivre, qui sont si souvent affirmées, sont contredites aussi par la neurasthénie (pages 122, 123). Si elle est violente et agressive, elle peut aussi se révéler fragile, être à la recherche de la tendresse, faire preuve d'une grande sensibilité, reconnaître : «*Les forces étrangères qui me dirigent n'ont pas que leur haïssable toute-puissance, elles ont aussi des tendresses. Elles ne font pas que me prendre à la gorge. Parfois, aussi, elles prennent par le cou.*» (page 127).

Elle qui se targue de sa solitude s'en plaint aussi : «*Je suis seule dans la vie et je pleure.*» (page 119).

De même, la haine, qui est si souvent affirmée, est contredite par le le désir entêté d'amour, par l'aveu de faiblesse :

- «*J'ai essayé de les haïr, mais la haine a manqué. [...] Je demeure à l'écart, sur la défensive, presque indifférente. Je ne suis ni assez triste pour haïr, ni assez gaie pour aimer.*» (page 78).

- «*Je laisse s'écrouler sur mon âme les beffrois que j'ai élevés pour la fortifier.*» (page 72).

- «*Je suis dans le néant. Je n'ai ni Constance Exsangue, ni Christian, ni Chamomor.*» (page 351).

- «*Ne pas succomber aux caresses n'est pas une solution, car ne pas y succomber occupe plus de notre temps qu'y succomber.*» (page 244).

- «*Je sais pourquoi il est si agréable de briser, de détruire. [...] Ça procède de la nostalgie d'avoir, de posséder, de posséder vraiment. [...] En regardant ce qu'il y avait autour de nous [Bérénice et Christian], une pensée très douce m'est venue : "Tout ceci m'appartient." [...] Puis je me suis rendu compte de mon erreur. Je me suis dit : "Non ! cette rue ne m'appartient pas. Car je ne peux pas la détruire comme j'ai détruit ma poupée.*» (page 247).

Elle exprime tantôt son dégoût du monde et tantôt sa jubilation devant le don qu'il lui fait, et la crainte de n'en être pas digne. Si elle déclare : *«J'aime la vie. J'y vais d'une enjambée ample et ferme»*, il ne faut pas s'y tromper, car elle continue avec : *«comme tous ces imbéciles qui s'imaginent que ça ne tourne pas en rond, qui se bercent de l'illusion que plus on marche plus on va quelque part. J'y vais d'un cœur allègre, comme tous ces imbéciles qui ne voient pas qu'ils ne se relèvent que pour retomber dans le même miasme, dans les mêmes erreurs, qu'ils ne rient que pour retomber dans le même ennui, le même blême tiède, qu'ils ne se taisent que pour répéter les mêmes insignifiances, les mêmes niaiseries ternes à s'en sucer le sang. J'y vais tête haute, pour ne pas voir que ça tourne en rond et que ça finit en queue de poisson.»* (pages 147-148).

La volonté de lucidité est souvent affirmée : *«Il faut se tirer de la confusion des sens, s'avancer résolument dans la lumière. Assez de sommeil ! de la veille, à tout prix !»* (page 257). Mais elle est constamment battue en brèche par l'incertitude et par la conscience de la folie :

- *«Minée par le doute, rendue molle, inconsistante [reprise de : «Christian est miné de besoin. Il est mou, inconsistant.» [page 95]], invertébrée par le doute, je ne suis pas de taille à lui faire peur [à Zio]. Pourtant, je suis sûre que mon doute est meilleur que son assurance.»* (page 239).

- *«J'ai la vie. Je ne sais pas du tout ce qu'il faut que j'en fasse.»* (page 125).

- *«Je suis la folle qui est prisonnière en moi !»* (page 175).

- *«Je suis folle à lier.»* (page 182).

- *«Je deviens folle. Il faut que je retienne ma raison à deux mains, que je lui torde le cou pour qu'elle ne se débande pas, pour qu'elle reste, pour qu'elle ne se volatilise pas, pour qu'elle ne s'enfuit pas de moi comme le gaz d'un ballon qui se fend.»* (page 263).

- *«Je me sens perdre les pédales. Je m'entends rire comme une folle. Je sens l'ivresse de la folie me prendre au ventre, au cœur, à la tête.»* (page 266).

L'individualiste et la révoltée tous azimuts peut pourtant sembler faire aussi une déclaration de solidarité humaine : *«Il faut que je fuie comme un voleur et je n'ai rien pris d'autre que ma vie. Je sais qu'on n'a pas le droit de prendre sa vie, qu'en prenant sa vie on prend toute la vie, que quelqu'un qui fuit avec sa vie fuit en même temps avec la vie de tous les autres.»* (page 122).

Enfin, à son exigence morale (celle d'une enfant de neuf ans?), s'oppose un «cynisme» (page 164) qu'elle reconnaît, comme elle reconnaît bien qu'elle agit *«machiavéliquement»* (page 164).

En fait, dans le discours de Bérénice, deux niveaux sont à distinguer : celui du moi social qui est violent, agressif ; celui du moi profond, de l'inconscient, dont les images spontanées présentent toujours douceur, lumière, innocence. Il n'y a pas de rupture entre les deux niveaux dans les moments privilégiés de l'enfance ou dans le *«commerce clandestin d'amitiés»* (page 179) et les *«dialogues subreptices»* (pages 179, 294) qu'elle a avec Constance Chlore. Et leur coexistence explique l'instabilité, l'ambivalence, l'ambiguïté de Bérénice qu'elle justifie par un refus de se soumettre à l'habitude : *«L'habitude a tout réduit en deux gestes et deux mouvements dont elle ne cesse d'accélérer le rythme d'exécution. La répétition marque le pas, l'habitude orchestre, l'ennui mène.»* (page 119).

Animée de la passion d'un amour total, sans compromis, qui échapperait à la sexualité, Bérénice adhère, au fond, au bon vieux romantisme. Réjean Ducharme a d'ailleurs repris tous les thèmes de la poésie lyrique, qu'il se plut même à énumérer : *«Ces états d'oppression viscérale qu'on peut aussi bien appeler chagrin que peine, douleur, haine, dégoût, angoisse, remords, peur, désir, tristesse, désespoir et spleen ne témoignent au fond que d'une seule réalité.»*

Il fit dire à Bérénice : *«L'homme est seul et son agressivité vient de cette solitude.»* (pages 286-287).

Elle cultive l'image obsédante d'un départ pouvant prendre la forme du voyage, de l'évasion, de l'errance : *«Je lui [Christian] dis que je ne resterai pas ici à tailler des pierres à l'ennui et à rouler des pierres à l'ennui. Je ne suis pas de ceux qui bâtissent les cathédrales. Je suis de ceux qui brûlent de se répandre sur toute l'étendue du ciel, comme l'azur. Lorsque je serai grande, je battrai les campagnes de tous les pays et j'en rabattrai tous les lions de l'ennui. J'aurai un grand canon et je chasserai l'ennui jusqu'à ce que je tombe morte.»* (page 69).



Et on retrouve bien encore dans le roman le regret de la perte de l'enfance, le sentiment de la fuite du temps, la difficulté d'aimer ; mais aussi la révolte et la soumission au destin. Aussi Bérénice oscille-t-elle de la véhémence à l'amertume de la déception.

Elle retient du poème de Nelligan, '*Hiver sentimental*', le vers «*Nous ne serons pas vieux mais déjà las de vivre*» (page 204) qui est comme un étendard de cette sensibilité romantique. Elle «*proclame sa nouvelle identité [...] Je suis Aricie, la princesse athénienne douce, timide et tendre, rêveuse et crédule, dont personne ne s'occupe*» (page 371). Elle aspire à l'aventure ; au voyage («*Christian [...] a promis de m'emmener au bout du monde.*» (page 150), voyage qu'elle imagine (page 153), se complaisant dans la seule illusion de partir (page 156) ; à une nouvelle vie (154).

Elle tend à l'expansion de son âme :

- «*Pour moi, un roman est des morceaux d'âme trop lourds lancés par une bouche à toutes les oreilles ouvertes*» (page 70).

- «*Mon âme me tient dans sa main comme si elle y tenait une lance et elle va me lancer très très loin, très très haut. Je me tiens dans ma main en attendant d'être assez forte pour me lancer au travers du firmament.*» (page 70).

- «*J'ai si mal à l'âme, Zio, et c'est si important d'avoir mal à l'âme quand on a très mal à l'âme, que je ne peux m'empêcher de ne m'occuper que de mon âme.*» (pages 252-253).

Elle affirme sa passion de l'idéal :

- «*Ce n'est pas aux reins que nous avons mal, mais à l'âme. Quelqu'un a-t-il un remède à proposer. [...] Personne? [...] Mais il y a un remède. Il y a un remède. Il y a un remède. Il y a une façon, inconnue encore, de se sentir, perpétuellement, beau, et bon. C'est une certitude sine qua non. Il y a un remède. Il ne s'agit que de le trouver.*» (page 311).

La lecture du roman nous fait participer à l'impitoyable et incessant combat contre le monde extérieur d'une subjectivité qui a soif de lumière, de liberté et de transparence : «*Je me refuse à tout commerce avec le monde immonde qu'on m'a imposé.*» (page 234).

Enfin, de cet idéal, il faut nécessairement retomber dans le spleen, subir la fuite du temps, ce pourrissement qu'est l'«*adulterie*» (qui sonne comme «*adultère*»...), cette ignominie de la conduite finale, cet échec fatal déjà inscrit dans le titre du livre.

Aussi ne peut-on détester Bérénice parce qu'elle déteste les autres. Elle suit le difficile chemin de la liberté et de la vie avec les autres. Si on a du mal à croire à la vérité de ce personnage qui n'en est pas moins inoubliable, on ne peut négliger ce que Réjean Ducharme lui fait dire. À travers elle, c'est lui qui s'est libéré.

Qu'a-t-il voulu nous dire?

## Intérêt philosophique

Bérénice se vante : «*Je pense beaucoup, davantage de jour en jour. Je pense beaucoup mieux que les philosophes secs.*» (page 204), et, alors qu'elle est en compagnie de Gloria, elle indique : «*Nous sommes assises sous cet olivier, et nous philosophons.*» (page 362). Elle donne beaucoup d'importance au discours. Sa réflexion jaillit en de nombreuses maximes, qui sont parfois loufoques, parfois fort sérieuses sinon profondes :

- «*Il n'y a pas plus rien de plus savant qu'un être humain.*» (page 97).

- «*Il ne faut pas avoir de patience, même de celle dont on s'arme. Patience n'est qu'un habit le lentur. [...] La vitesse finit par tuer son homme. La lenteur commence par tuer son homme.*» (page 113).

- «*Plus une illusion est clairement perçue, plus elle a l'air d'une réalité.*» (page 139).

- «*Pour avoir envie de mourir il faut sentir qu'on vit.*» (page 156).

- «*Aimer c'est se choisir quelqu'un et se faire prendre par lui.*» (page 175).

- «*La vie est difficile pour les filles faciles.*» (page 183).

- «*Quand on est saint, il faut avoir l'air pauvre.*» (page 187).

- «*Pour se libérer de la terre, il faut s'élever au-dessus de la terre.*» (page 215).

- «*Ne pas succomber aux caresses n'est pas une solution, car ne pas y succomber occupe plus de notre temps qu'y succomber.*» (page 244).
- «*L'autorité des généraux sur les hommes ne tient à rien. Pourtant, elle tient bien.*» (page 250).
- «*Les femmes aiment sentir qu'elles sont petites et bêtes.*» (page 255).
- «*Il y a toujours, où qu'on soit, quelque chose de grand à entreprendre, quelque chose d'impossible à faire.*» (page 271).
- «*L'espérance est se briser le cœur en tombant vers le haut, dans les nuages.*» (page 299).
- «*L'esprit élimine tout ce qu'il ne peut nourrir, développer par sa laborieuse industrie.*» (page 353).

Mais le roman laisse place aussi à des tirades, à de véritables exposés sur de multiples sujets, et qui peuvent s'étendre sur plusieurs pages, mais qui se terminent souvent par un décrochage farceur, car Ducharme n'assène pas les idées avec sécheresse. On a pu dire qu'il reconstitue les plus graves débats philosophiques avec l'apparence du barbouillage le plus insolent.

On peut distinguer :

### Des réflexions historiques, sociales et politiques

Ducharme met sa plume virtuose au service d'un discours critique dénonçant diverses facettes de la vie, cherchant à saper les illusions de son temps.

Au sujet de l'évolution de l'humanité, il se lance dans des hypothèses plus ou moins farfelues. Ainsi, l'avelement se produisant par les yeux, il les considère comme l'organe fondamental à partir duquel le reste du corps humain se serait constitué (page 138). Et il continue : «*C'est par les yeux que l'homme a pu sortir de ses infinies profondeurs de ténèbres. Avec les yeux, l'homme a émergé à la surface de lui-même, a cru voir d'autres hommes, s'est imaginé que sa solitaire toute-puissance lui était contestée par d'autres hommes. C'est lorsque des yeux se sont ouverts que la vérité, que le mensonge, dis-je, a éclaté, que l'illusion a envahi l'homme, que les pires hallucinations se sont mises à grouiller dans sa profonde montagne de ténèbres, dans son chaud trou de dieu. C'est avec les yeux qu'il s'est mis à imaginer qu'il n'était plus seul, à souffrir de solitude et de peur, à pleurer. [...] C'est après les yeux que les jambes sont venues aux hommes. En voyant ce qu'ils ont vu quand ils se sont mis à voir, ils ont eu la frousse, ils se sont vite fait des jambes (pourquoi diable ne se sont-ils pas fait des ailes?), et il se sont mis à fuir, à courir après une autre montagne d'immobiles et sûres ténèbres, après un autre trou de dieu. C'est par les yeux que les hommes se sont aperçus que l'homme meurt. Quand l'homme vit l'homme mourir, il poussa un grand cri : c'est ainsi que lui vint la parole. [...] Fatigué de courir, l'homme s'asseyait (origine de la chaise). Tout en se reposant, il essayait de comprendre ce qui venait de se passer (origine de l'incompréhension). Quand un homme rencontrait un autre homme dans sa fuite, il n'avait qu'une alternative : éviter ou attaquer ce redoutable semblable soudain apparu pour lui disputer la tranquille jouissance de son sein de ténèbres. L'éviter fut appelé lâcheté. L'attaquer fut appelé amour quand l'un se soumettait à l'autre, haine quand l'un et l'autre refusaient de se soumettre.*» (pages 138-139). D'où l'importance des yeux, du regard qui, «*quand il est seul, est une brèche faite à soi-même, une reddition inconditionnelle, un relâchement des mailles.*» (page 205).

Quand Ducharme s'intéresse à la société actuelle, il reprend nombre des clichés qui sous-tendent les perceptions stéréotypées qu'on se fait de différentes communautés. Ainsi, des Polonais qui sont caricaturés à travers Chamomor et sa famille, les Brückner. On pourrait aussi lui reprocher l'appellation d'Esquimaux qu'il donne aux Inuit : «*Comment appelle-t-on, élève Einberg, ceux qui vivent dans des igloos? On les appelle Esquimaux, mademoiselle.*» (page 186) ; mais cette appellation injurieuse, aujourd'hui condamnée, était encore en usage à l'époque.

Il n'y aurait pas plus lieu d'accuser Ducharme de racisme anti-noir, comme on l'a fait en particulier en 2006 lors de l'émission de Radio-Canada, «*Le combat des livres*», si son emploi du mot «nègre» qu'on trouve à différentes occasions :

- Christian «*prononce les noms américains de ces héros obscurs, des nègres pour la plupart, des presque singes [...] Cesar Lincoln Cash. Shakespeare Washington Blake.*» (pages 70-71).

- Bérénice voit «une femme d'âge mûr dont toute une joue est mangée par une balafre embrasser dans le cou un grand nègre jeune dont la braguette bée.» (page 224).

- Chamomor dit : «J'ai travaillé comme un nègre» (page 306).

- Elle a un long entretien avec un «horloger de race nègre», dont il est dit qu'il «rit comme tous ceux de sa race, comme un enfant» (page 316),

ne s'accompagnait pas de remarques péjoratives. On pourrait, pour la défense de l'écrivain, constater d'abord que les conditions d'utilisation du mot «nègre» sont ambiguës : il n'est pas fatalement désobligeant, blessant, méprisant, chargé de crachat, ; il est employé, et élogieusement souvent, par les Noirs eux-mêmes, mais ils l'interdisent aujourd'hui aux Blancs ! On pourrait encore signaler qu'en 1965 ne s'était pas encore imposée la bien-pensance actuelle qui fait qu'en 2011, fut publiée une nouvelle édition des «*Aventures de Tom Sawyer*» et des «*Aventures de Huckleberry Finn*» où le mot «nègre» fut remplacé par le mot «esclave», ce qui déclencha une vive polémique aux États-Unis, les uns arguant qu'on trahissait la réalité dépeinte par Mark Twain, qui montrait à la fois les forces et les faiblesses de son pays, les autres estimant que, s'il avait écrit aujourd'hui, il n'aurait pas utilisé ces mots. On pourrait enfin alléguer que Ducharme fait parler Bérénice qui est une enfant qui reproduit innocemment un discours tenu par des adultes, que ses paroles sont plutôt une dénonciation de ce que les adultes et la société inculquent aux enfants.

Mais ce qui est sûr, c'est l'antisémitisme. Dans ce livre iconoclaste, Bérénice est une juive opposée aux juifs, qui s'autorise de son identité juive pour tenir des propos antisémites, s'appliquant à s'ostraciser elle-même par un refus haineux d'une communauté en laquelle on peut voir une mise en abyme de la situation d'exil. Si le juif est l'étranger par excellence, elle se définit donc comme doublement étrangère puisqu'elle l'est précisément parmi les étrangers. Elle exacerbe le rejet de l'appartenance.

On a pu prétendre qu'elle serait juive au même titre que Chateaugué, dans «*Le nez qui voque*», est une «*esquimaude blonde et rose*», qu'elle serait juive parce qu'être juif c'est être, plus que tout autre, humilié et révolté.

Mais la caricature est très appuyée, Ducharme reprenant nombre des clichés dévalorisants qui sous-tendent la perception rudimentaire et figée qu'on a des juifs et de leur culture dans le discours social actuel et, en particulier, au Québec.

On peut relever qu'à la place d'«Israéliens» il emploie le mot «*Israélites*» (pages 130, 327, 330), qui, un peu à la façon du mot «nègre», est devenu péjoratif.

Comme le nom, trace d'une origine, signale l'appartenance à une communauté, c'est au niveau de la nomination des personnages que le stéréotype juif s'impose d'abord dans le texte :

- Le nom «*Einberg*» est typiquement juif, d'une part du fait de l'analogie avec «*Steinberg*», nom d'une grande chaîne de magasins d'alimentation de Montréal qui était alors l'un des noms emblématiques de l'appartenance juive dans le discours social québécois ; d'autre part, du fait qu'en allemand «*ein Berg*» signifie «une montagne» et qu'à Montréal, «la montagne» (le mont Royal) délimite des quartiers (Westmount, Côte-Saint-Luc, Outremont) où habitent majoritairement les juifs.

- «*Mordre-à-Caille*», le nom du cousin new-yorkais, pourrait être une allusion malicieuse à Mordecai Richler (1931-2001), romancier juif anglophone, auteur de romans qui mettent en scène la communauté juive montréalaise, et virulent pamphlétaire anti-francophones.

On a pu se demander aussi si le nom de Céline, la maîtresse du «*rabbi*» Schneider, n'aurait pas pu avoir été choisi par Ducharme pour faire allusion au romancier français connu pour son antisémitisme. Mais Céline est, en fait, un prénom usuel au Québec.

Les pratiques propres à la religion juive apparaissent ridicules. Il est montré que les juifs connaissent un exil perpétuel, qui les contraint au cosmopolitisme, mais il leur est reproché de vivre dans une autarcie étouffante. Il est rappelé qu'ils ont subi de nombreuses persécutions. L'affaire Dreyfus semble bien être évoquée à travers : «*Ne fondons pas la haine sur les données d'un bordereau*» (page 375) ; or, comme Bérénice ajoute : «*Mes amis, haïssons d'emblée !*», se pose cette question : si, pour elle, un bordereau n'est même plus nécessaire, n'invite-t-elle pas à un antisémitisme sauvage et radical ? Les juifs ont surtout été victimes de l'Holocauste. Or Ducharme en parle avec légèreté, soumettant la tragédie à la dérision, commettant ainsi un sacrilège à l'égard du judaïsme,

transgressant un tabou dans une volonté nette de provocation car, après la guerre, le discours sur l'Holocauste a été circonscrit dans la parole publique et dans le texte écrit.

Le sionisme est montré dans son extrémisme. Parvenue à l'âge de tenir une arme, Bérénice est envoyée en Israël pour combattre les Syriens. Mauritius Einberg semble donc l'emporter et, à travers lui, tous les fanatiques en manque de héros et de martyrs, qui manient l'invocation divine comme d'autres des fusils automatiques. Toutefois, dans l'épisode de la guerre israélo-arabe, ce n'est pas l'expérience de l'appartenance qui est mise en scène mais bien l'absurdité de ce sentiment.

On pourrait aussi voir dans ce roman de l'anti-arabisme, les Arabes étant eux aussi caricaturés.

Le tableau du judaïsme et son opposition au catholicisme permettent une critique des religions institutionnelles. En fait, si le judaïsme est écorché, le catholicisme n'est pas épargné, Bérénice notant : «*À la messe, c'est comme à la synagogue : c'est beurré de cendre et de sang partout. Avoir la foi, c'est frémir comme un vampire quand on entend parler de sang et de cimetière.*» (page 21). Ses deux parents se montrent fanatiques : «*Moi, Mauritius Einberg, je ne me convertirai jamais au catholicisme. – Si jamais vous vous convertissez au catholicisme, Mauritius Einberg, je me suiciderai. J'en voudrai tellement à Dieu de vous avoir donné la grâce que je me suiciderai.*» Les deux religions sont réunies dans le même mépris qui englobe toutes les religions qui sont similaires dans le dogmatisme, le puritanisme hypocrite et le fanatisme sectaire, qui sont toutes des forces de manipulation, d'oppression :

- «*Avoir la foi, c'est frémir comme un vampire quand on entend parler de sang et de cimetière.*» (page 21).

- «*Quand je serai grande, je serai arrogante et impie. [...] Je ne marcherai pas avec Yaveh. [...] J'aime mieux être du mauvais côté, s'il faut être absolument d'un côté.*» (pages 24-25).

- «*Elles m'écoeurent toutes vos religions !*» (page 173).

- «*Raser une mosquée pour ériger une synagogue, c'est du va-et-vient giratoire rotatif tournant. Tous les dieux sont de la même race qui s'est développée dans le mal qu'a l'homme à l'âme comme des bacilles dans un chancre.*» (page 330).

Par le tableau de ces oppositions religieuses, Ducharme manifesta son refus de se plier à des mots d'ordre, à des discours édifiants et à des rhétoriques de mobilisation, qu'il s'agisse de croyances religieuses, de doctrines politiques, d'esthétiques littéraires et artistiques ; son refus des stéréotypes identitaires, sexuels, ethniques ou culturels, toutes idéologies confondues. Il visait n'importe quel patriotisme, et, en particulier, le patriotisme québécois.

Car ne peut-on pas voir dans le personnage de Bérénice une métaphore du Québec?

Faire de l'héroïne à la fois une juive et une Québécoise (bien que le Québec ne soit jamais désigné) aurait permis à Ducharme de reprendre une traditionnelle identification des Canadiens français aux juifs, les deux peuples se voyant comme élus, isolés par leur foi et leur langue au milieu d'infidèles, et persécutés. Déjà, à la suite des événements de 1837-1838, Antoine Gérin-Lajoie avait écrit la célèbre complainte du «*Canadien errant*» dont le titre calquait l'archétypal «juif errant». Et, pour plusieurs romanciers, le juif avait été un personnage dans lequel le Canadien français pouvait trouver un alter ego.

Dans «*L'avalée des avalés*», l'altérité juive pourrait être une représentation de la douloureuse impuissance des Canadiens français et, plus spécialement, des Québécois.

Le roman, par sa satire du judaïsme et de l'extrémisme sioniste, attaquerait en fait le discours nationaliste québécois qui serait, lui aussi, selon Ducharme, générateur de tabous. Le choix des juifs s'expliquerait parce que l'autarcie étouffante dans laquelle ils vivent serait la dénonciation ironique d'une tendance semblable dans la société québécoise soumise au jansénisme pendant la période (1944-1959) qu'on a appelée «la Grande Noirceur», période marquée par le grand conservatisme du parti qui était au pouvoir, l'Union nationale, qui tenta de maintenir les valeurs traditionnelles d'un Québec rural et catholique, imposa une stagnation sociale et artistique que certains comparent avec certaines formes de fascisme. L'opposition qu'affiche Zio à la lecture d'Homère et de Virgile, écrivains

non juifs et par conséquent inutiles et néfastes au lecteur juif, correspondrait à celle qu'afficha l'Église du Québec dans cette période pour toute littérature autre qu'édifiante.

De façon plus significative encore, l'opposition de Bérénice aux juifs représenterait celle de Ducharme à la communauté québécoise. On peut voir une nette allusion au nationalisme québécois dans cette moquerie : «*Le rabbi Schneider a une manie : les autochtones. Tout doit être autochtone : les soldats comme les violons, les violons comme les légumes. Un vrai autochtone, si j'ai bien compris, est un être humain qui naît dans sa tombe : il bouge peu, pas plus qu'une racine ; il se tord dans un sens, se tord dans l'autre sens puis ne se tord plus du tout.*» (page 334).

D'autre part, le mariage mixte d'Einberg et de Chamomor, le partage des enfants entre les deux religions (le chrétien étant justement appelé Christian tandis que le nom Bérénice, s'il vient du grec, est celui de princesses juives), l'existence de deux clans en proie à une «*guerre de Trente Ans*» (page 39), pourraient représenter et critiquer la dualité linguistique, culturelle et politique, la situation ambiguë que connaît le Québec, qui est francophone, face au Canada et aux États-Unis, qui sont anglophones. L'affirmation de Chamomor : «*La connaissance de plusieurs langues contribue à l'enrichissement de la personnalité.*» (page 76) résonne comme l'argument allégué au Canada pour amener les Québécois à s'angliciser et ainsi se fondre dans la masse anglo-saxonne. Le résultat, c'est que Christian «*parle français avec l'accent polonais*» et Bérénice «*avec l'accent anglais*» (page 238). La revendication linguistique québécoise serait reprise par Bérénice qui reproche à Dick Dong : «*Il a parlé en anglais. Il ne peut parler qu'en cette langue.*» (page 261).

Ducharme a déclaré : «*Les bouleversements politiques et sociaux du Québec ont une grande influence sur mes thèmes d'inspiration.*» Mais il s'oppose au nationalisme :

- L'adresse donnée par Bérénice aux policiers est : «*Monsieur et Madame Homme, Planète Terre, Système solaire, Infini.*» (page 159).

- Son sentiment d'appartenance à un groupe ethnique s'avère être un leurre. Si, au chapitre 71, elle s'écrie : «*Je suis juive, juive, juive ! Ce pays est mon pays ; sa poussière or est de celle qui circule dans mes veines [...] Qu'il est merveilleux d'être juive, après n'avoir rien été. Que n'ai-je pensé plus tôt à être plantée dans le passé?*» (pages 328, 329), quelques lignes plus loin, au chapitre suivant, elle se rétracte : «*Je croyais être juive ; c'est fini, il va sans dire. J'ai cru à Yahveh pendant deux jours et j'en ai eu plein mon casque. Avec moi, les illusions ne sont pas têtues. Si le fusil dont m'a chargée cet Israélite m'avait été donné par un Syrien, je humerais avec autant de volupté l'odeur âcre que la balle arrache au canon en s'élançant. [...] Se battre pour une patrie, c'est se battre pour un berceau et un cercueil, c'est ridicule et faux, ça sent l'excuse pourrie. Le seul combat logique est un combat contre tous. C'est mon combat.*» (page 330).

En fait, Bérénice se définit elle-même non pas par son appartenance à une patrie, mais au contraire comme «*agressivement apatride, follement heimatlos*» (page 334). Elle refuse d'être une «*autochtone*», car elle associe cette notion à une sorte d'avalement de l'être humain dans un espace suffocant symbolisé par l'image de la : «*Un vrai autochtone c'est un humain qui naît dans sa tombe : il bouge peu, pas plus qu'une racine ; il se tord dans un sens, se tord dans l'autre sens, puis ne se tord plus du tout.*» (page 334). Et même plus, l'idée de combattre pour une patrie lui semble absurde et ridicule, car cela revient à «*se battre pour un berceau et un cercueil*» (page 330). Il est évident qu'on ne peut pas parler à ce propos d'une identité figée, ayant des racines profondément ancrées dans un territoire, et partageant les valeurs communes, mais d'une quête de l'identité au-delà des limites imposées par le sentiment d'appartenance.

«*L'avalée des avalés*» offre encore une critique radicale de la société contemporaine.

La haine ravageuse de Bérénice s'exerce contre :

- le conformisme, le souci du respect des convenances (le «*froid regard de maquignon que doit avoir un être humain bien élevé pour un être humain qui, sans le connaître, ose le regarder.*» [page 297]) ;
- les normes abêtissantes ;
- le caractère oppressif de l'école, de la police, de l'armée (le grotesque de la vie militaire [page 326]) ;

- le caractère concentrationnaire de la ville : Zio et sa famille habitent à New York un «*columbarium prismatique à dix cages*» (page 186) qui est «*parallèle et perpendiculaire*» (page 283), ce qui inspire à Bérénice cette tirade : «*Réduit de son plein gré, par la servitude de l'alignement [...] et d'autres semblables stupidités, à l'exiguïté progressive de son habitacle, l'être humain s'est dégénéré au point qu'aujourd'hui il a totalement oublié ce que le moindre des rats se rappelle encore quand, pris au piège, il sacrifie le membre qui lui nie le pouvoir de porter ses pas aussi loin que porte son regard.*» (page 259).

- la technocratie : Bérénice se voit «*manceuvrée sans douleur par les bascules automatisées et les tourniquets mécanisés.*» (page 120). Elle manifeste sa haine à l'égard des automobilistes : «*Taiïaut ! Taiïaut ! À coups de gosier les veneurs sonnent la charge. Assis dans leurs chevaux de métal, ils se ruent sur moi.*» (page 121). Elle considère comme incapables de se surpasser «*ceux qui se déplacent sur des roues fixés à un strapontin*» (page 245). Dans son utopie de «*la République de l'amour*», «*par la bouche d'un canon énorme, les automobiles ont été lancées, une à une, dans l'océan Pacifique*» (page 246 : l'écologisme, autre idéologie étouffante, n'avait pas encore sévi !). Et c'est une voiture à l'«*immonde ferraille*» qui écrase Constance Chlore (page 225). Auparavant, on voit la raffinerie de pétrole dresser sa «*haute barrière de fer à treillis*» (page 157), puis opposer «*une véritable estacade de lancettes. [...] Plus nous avançons, plus ça pue. Au fond, plein l'horizon, des tours, toutes sortes de hauts fours et de hauts échafaudages se profilent. Tout au-dessus, au bout d'une cheminée, une grosse flamme rose flotte. Peu à peu, les rails se peuplent de wagons-citernes. [...] De chaque côté de nous, sur des tertres se tiennent, comme assises, d'immenses cuves noires d'où se détachent en blanc de grands mots en anglais. Des tuyaux de toutes tailles filent en tous sens.*» (page 158). Bérénice s'écrie : «*Stop ! Stop ! Stop ! Arrêtez tous les trains, toutes les usines, toutes les turbines ! [...] les sifflements des moteurs à réaction et les tonnerres des marteaux à vapeur.*» (page 311).

- le matérialisme : la société contemporaine apparaît bien dans le livre comme une société de consommation dominée par les «*vendeurs de réfrigérateurs*» (page 235).

La guerre est dénoncée : «*La guerre est aussi sainte pour les pauvres imbéciles d'un côté que pour les pauvres imbéciles de l'autre côté. Les belles grandes gueules leur ont toutes chanté la même chanson : "C'est de notre côté qu'est le droit !" Mais les belles grandes gueules se gardent bien de dire aux pauvres imbéciles qu'il s'agit du droit du plus fort, du droit de ceux qui ont le plus de tueurs et de machines à tuer.*» (page 131).

Mais on s'étonne que la littérature soit, elle aussi, méprisée puisque la «*diarrhée de mots*» (page 288) que provoque l'angoisse se constate «*chez le pornographe, appelé aussi écrivain, auteur, romancier et poète.*» (page 288). Les écrivains sont des pornographes parce que, comme le romancier Blasey Blasey, ils sont différents de l'image qu'ils fabriquent à l'usage des lecteurs, ils laissent croire qu'ils racontent «*la vraie vie*», alors qu'il n'en est rien. De même, l'art est dénoncé : «*Le beau est un déhanchement aphrodisiaque pire que la danse du ventre. [...] Qui transformera tous ces musées en casernes, tous ces trombones en tromblons, tous ces bucoliques en hoplites?*» (page 276) - «*Qu'appelle-t-on "beau" sinon ce qui produit de l'angoisse?*» (page 289) demande Bérénice. Mais, autre contradiction, elle se donne ailleurs comme but : «*Étreindre le beau dans toi et dans ta vie comme Tarcisius étreignait son ciboire, comme un naufragé étreint sa poutre.*» (page 334).

### Des réflexions psychologiques

Si «*L'avalée des avalés*» est d'abord une célébration de l'enfance comme un espace et un temps pur («*S'il n'y avait pas d'enfants sur la terre, il n'y aurait rien de beau*», écrit R. Ducharme au verso de la couverture), quoique douloureux, le cas de Bérénice Einberg nous permet de comprendre des situations qui sont vécues par bien des êtres humains. On peut l'interpréter à la lumière de la psychanalyse, l'auteur nous y invitant : un éloge de Freud n'est-il pas fait dans «*Le nez qui voque?*» On peut ainsi découvrir où sa rage prend sa source.

Sa mère étant conjugalement insatisfaite et incapable de donner (car Ducharme osa porter atteinte à l'image sacro-sainte dans la littérature québécoise de la mère chrétienne menant une vie de

renoncement pour la plus grande gloire de Dieu, dénonça au passage la condition de la femme mariée qui était contrainte à une immobilité qui annonçait celle de la mort), Bérénice, au lieu d'être aimée, a été possédée par elle. Son cas est celui de l'enfant qui, étant privé de nourriture affective, ne peut dès lors lui-même ni donner, ni aimer, se trouve incapable d'éprouver un amour authentique, incapable de tendre vers l'âge adulte en s'inscrivant dans un monde constructif. Car c'est en passant de la préhension au don que l'être humain devient progressivement adulte. Bérénice connaît même ce qu'un psychiatre appellerait un infantilisme névrotique ; elle exprime d'ailleurs la volonté d'une régression «ab utero» : «*Je n'ai de nostalgie que pour un lieu. Et ce lieu, on y pénètre par la crevasse d'où j'ai bondi. Qu'est-ce que ça veut dire...*» (page 334).

Si ce passage à l'âge adulte ne s'effectue pas, il s'ensuit, entre autres choses, une absence d'identité ou un défaut d'être. Dans son effort désespéré pour les compenser, l'enfant ne peut aboutir qu'à la haine et à la volonté de destruction. Réduit à l'impuissance par une mère possessive, il ne peut que désirer d'abord la destruction de celle-ci, puis celle d'un monde qui ne peut être vu qu'à son image. Or vouloir détruire la mère et le monde équivaut malheureusement à se détruire soi-même ; c'est, d'une part, se priver de son principe de vie et, d'autre part, se réduire à une activité non constructrice et donc anti-adulte, si l'on peut dire.

Cette révolte négative n'est pas sans valeur : elle permet d'espérer que l'énergie qu'elle libère puisse un jour servir à construire le monde au lieu de le détruire. Mais il va sans dire qu'elle doit être dépassée sur le plan individuel, comme sur le plan collectif, si l'on veut parvenir à la phase constructive de don de l'adulte. Cela, bien entendu, ne va pas sans difficulté, et ne peut s'atteindre qu'à l'aide d'une constante auto-critique, évitant à celui qui la pratique de prendre des vessies pour des lanternes, et de se croire adulte quand, en réalité, il n'a jamais fait que l'effort de dire «non» ou de crier sa haine infantile à la face de l'humanité.

En s'appuyant sur cet aveu de Bérénice parlant de sa mère : «*Je l'aimais comme un garçon aime une fille. Quand j'étais seule avec elle, je ne pouvais la regarder sans avoir l'impression de faire du mal.*» (page 148), certains commentateurs ont pu émettre l'hypothèse qu'elle serait en fait un petit garçon dont Christian ne serait qu'un reflet. Tout le côté oedipien des relations de Bérénice avec sa mère devient facilement explicable si nous avons affaire à un homme qui a nié son sexe au point de se transformer en petite fille. Le refus, par Ducharme, de son sexe et d'être adulte serait un refus d'être lui-même, qui minerait les fondements mêmes de sa personnalité. Et refus et incapacité s'équivalent.

On trouve dans le roman une curieuse conception de la féminité («*Mme Glengarry n'a rien de féminin : elle est tout secours, tout dévouement.*» [page 297]), mais surtout une analyse lucide de l'amour qui est vu comme possession, et apparaît soumis au relativisme psychologique.

Bérénice fait la satire du mariage : «*Quand on est mariée, il faut rester avec son mari et ses enfants, attendre là que le reste de soi-même se soit tout évaporé.*» (page 92). Aussi ne voit-on dans le livre que des couples mariés désastreux, l'assortiment étant chaque fois grotesque. Celui d'Einberg et de Chamomor est fondé sur une situation tout à fait fautive qui met en relief la domination qu'a pu imposer l'homme mûr à une adolescente malheureuse, domination contre laquelle, devenue femme, elle s'oppose de toutes ses énergies dans une haine destructrice : ils «*se haïssent à se tuer*» (page 72) ; «*plus ils se haïssent, plus ils souffrent*» (page 13), elle lui reprochant «*la haine morbide qui le ronge*» (page 39). Puis, de façon répugnante, ils «*se sont remis en ménage*» (page 237), Chamomor voulant «*remettre la main sur sa sainte famille*» (page 230). Au contraire, dans le couple de Rébecca et d'Éliezer, c'est l'homme qui est réduit à l'état d'esclave (pages 113-114, 189).

Si Ducharme montra la désintégration de la famille moderne, il ridiculisa aussi l'archaïque conception patriarcale que représentent Zio et sa smala.

On pourrait interpréter la violence contestataire et destructrice du personnage comme une manifestation de sa volonté exacerbée de se construire une identité en transgressant les normes, une manifestation de son orgueil d'être différente des autres, sinon unique. Elle le fait au risque de sombrer dans un dérèglement frôlant la folie. Cette quête de l'identité lui permet d'évoluer, de se

transformer, mais n'aboutit jamais à un résultat définitif. Ainsi, Bérénice flotte-t-elle entre deux possibilités de saisir son identité.

D'un côté, il y aurait l'identité donnée, immuable, non choisie, lourde à porter, pareille à celle des objets : «*Comme tout ce qui a été fait, comme la chaise et le calorifère, je n'ai à répondre de rien*» (page 191). Une telle identité rend tout choix illusoire, et condamne l'être humain à être ce qu'il est, sans nul espoir de devenir ce qu'il voudrait être : «*Naissant, j'ai cru avoir le choix et j'ai choisi d'être un papillon. Hélas ! je n'étais pas un papillon. J'étais un buffle. Pour tout dire, j'étais un rhinocéros. Quand on est rhinocéros, inutile d'essayer de voler.*» (page 192).

D'un autre côté, il y aurait une identité floue, changeante, placée sous le signe de l'instabilité propre à la condition humaine inscrite dans la durée : «*On ne peut pas s'empêcher de se sentir heureux aujourd'hui et malheureux demain. Un jour on est gai. L'autre jour on est écœuré. On ne peut rien ni pour ni contre ça.*» (page 43).

Bérénice est tantôt le rhinocéros que sa lourdeur fixe à jamais au sol, tantôt l'être volage, inconstant, protéiforme, dépourvu de racines qui l'attacherait à la terre. À partir de cette perception d'une identité contradictoire, temporelle et atemporelle à la fois, elle accomplit sa quête en étant partagée entre la certitude, la joie, le désenchantement, l'indifférence, le relativisme, le nihilisme. Sur son «trajet initiatique», chaque choix ne représente qu'une étape à dépasser, chaque certitude n'est qu'une fausse vérité. Chasseuse d'ennui, elle accomplit ce trajet comme une recherche de soi toujours recommencée, du fait qu'il lui est impossible de trouver en elle-même le centre vers lequel faire converger les chemins tortueux de son aventure identitaire : «*Je me cherche, comme dit le docteur. Je cherche un nœud à moi-même, je n'arrive jamais à ce nœud. Je sais qu'il n'y en a pas.*» (page 126). Elle est consciente de ne pas avoir une identité monolithique impliquant une filiation, une histoire et une mémoire pleinement assumées. «Avalée» dans le désordre de ses identités successives, elle est condamnée à se chercher en permanence, et à s'inventer sans cesse, en faisant éclater son extraordinaire appétit ludique.

Ce personnage adolescent, qui est arrogant, insultant et presque immoral, qui se croit libre, peut plaire aux adolescents, justifier leur propre quête d'identité, leur donner des arguments contre la lâcheté, l'hypocrisie, le mensonge et la trahison de ce monde pervers dont ils veulent croire qu'ils sont entourés, donner du courage aux timides, de la force aux démunis et de la conviction aux marginaux. Ils n'ont pas envie de tenir compte de la fin pessimiste mais réaliste du livre où se dégage vraiment son sens.

### Des réflexions vraiment philosophiques

«*L'avalée des avalés*» est un livre nettement philosophique. Il l'est surtout par son thème central qui lui donne son titre, qui est exposé dès le début et repris ensuite sous différentes formes : l'avalement.

En fait, l'avalement est une métaphore pour ce qu'en philosophie on appelle l'aliénation, l'asservissement de l'être humain, dû à des contraintes extérieures ou intérieures, l'atteinte à la liberté, à l'intégrité de la personne, tout se passant comme si une substitution avait été opérée d'«aliéné» à «avalé», d'«aliénant» à «avalant», d'«aliénation» à «avalement», etc. par une volonté littéraire d'éviter un mot trop intellectuel et trop connoté.

L'analogie entre avalement et aliénation apparaît clairement à la page 216 avec la question : «*Qui n'est pas avalé militairement, administrativement, judiciairement, monétairement et religieusement? Qui n'est pas avalé par un évêque, un général, un juge, un roi, et un riche?*», formule qui présente quelques facettes de l'aliénation sociale.

Nous sommes soumis à l'avalement ou à l'aliénation, à la négation de la liberté, d'abord par le déterminisme physique. Le destin est déjà imprimé dans le corps : «*Je ne suis pas responsable de moi et ne peux le devenir. Comme tout ce qui a été fait, comme la chaise et le calorifère, je n'ai à répondre de rien. La balle qui frappe l'animal au cœur n'est pas criminelle. Elle a été lancée et ne pouvait échapper à sa direction. Un élan m'a été donné et je ne peux y échapper. Plus dégourdie qu'une grêlée de plombs, je peux vouloir contre l'élan, vouloir vers d'autres cibles ; mais mon sang et mes chairs sont remplis d'une direction et je ne peux pas plus en changer qu'une bouteille ne peut*



changer de contenu. En d'autres termes : j'ai été faite Bérénice comme le calorifère a été fait calorifère. Je peux résister à Bérénice et essayer d'être une autre, mais, pas plus qu'un calorifère ne peut se changer en boa, je ne pourrai me changer en Constance Chlore. Quand on a été fait indifférent, méchant et dur, on ne peut être sensible, charitable et doux. [...] On peut résister à sa méchanceté mais on reste méchant. On peut tendre vers la douceur mais la pierre reste dure. [...] On est fait. C'est fini. On est calorifère. On ne peut rien y changer. [...] Être un être humain c'est être un calorifère pouvant ne pas être content de ses formes et en vouloir d'autres. Mais la sardine qui rue dans l'océan ne change pas grand-chose à l'eau de l'océan. Être quelqu'un, c'est avoir un destin. [...] Je ne suis coupable de rien de ce que je fais : je ne me suis pas voulue, je n'ai pas eu le temps de me vouloir.» (pages 191-192). «En naissant, on fonctionne. Si on se laisse aller toute sa vie, on continue de fonctionner toute sa vie. Le moteur qui me fait fonctionner échappe à mon intelligence et à ma volonté.» (page 126). Le corps fait partie de «la terre» (page 214 : n'aurait-il pas été mieux d'écrire «la Terre»?).

On peut échapper au déterminisme physique par la conscience qui, cependant, est en retard sur le corps :

- «On ne naît pas en naissant. On naît quelques années plus tard, quand on prend conscience d'être. Je suis née vers l'âge de cinq ans, si je m'en souviens bien. Et naître à cet âge c'est naître trop tard, car à cet âge on a déjà un passé, l'âme a forme. [...] Naissant, j'ai cru avoir le choix et j'ai choisi d'être un papillon. [...] Hélas ! je n'étais pas un papillon [...] j'étais un rhinocéros. [...] Qu'avais-je fait pour être affublée d'une carapace de rhinocéros?» (page 192).

- «En naissant, un homme n'a pas d'âme ; il n'en aura une qu'après l'enfance. Un être humain né à l'âge de quinze ans serait une chose comme moi sans mon passé, sans phoques dans les artères, sans condor dans la cavité pulmonaire.» (page 364).

Bérénice se demande aussi : «Le sentiment d'être soi-même, d'avoir été et de se continuer, cette âme dont on parle, ne pourrait-elle pas, plus simplement, s'appeler mémoire? La conscience, la science du bien et du mal, est-ce que ce n'est pas qu'une mémoire morte, qu'un instinct de direction fondé sur des souvenirs dégénérés en un réseau inextricable de réflexes conditionnés?» (page 364).

On échappe aussi au déterminisme physique en pratiquant le «cogito» cartésien : «Voici ce que je suis : un nuage de flèches qui pensent, qui voient qu'elles voient et vers quelles cibles elles volent. Donc je pense. Je pense ! » (page 193).

Cependant, la conscience subit le conditionnement social par les autres qui sont souvent désignés par :

- «ils» : «Ils disent que...» (page 10) - «Ils sont sortis du néant...» (page 42) - «Quand je me promènerai sur les trottoirs avec ma ribambelle de crimes, ils trembleront.» (page 186) - «Ils m'ont rendue violente.» (page 227) ;

- «tous» : «Si je pouvais les voir tous pris dans la brutalité et la cochonnerie.» (page 229) ;

- «les» : «Je ne les ferai jamais assez endêver.» (page 359).

La méfiance de Bérénice est généralisée ; devant la famille de Zio, elle se dit : «Il faut entrer ici comme on entre dans une rivière de crocodiles, comme on entre dans un marais d'hippopotames. Dès le seuil, on peut voir leurs cœurs ouvrir une énorme gueule armée d'épées, une benne preneuse pour dévorer vif. En entrant ici, je me suis fermée, comme l'huître en péril. Ils sont trop gentils. Et puis je me méfie des contacts. Un contact est une lézarde, une disponibilité offerte au mensonge, à la déception et à l'amertume.» (pages 187-188). L'«histoire d'une égoïne» (pages 287-288) est celle du dialogue de sourds entre Grisée et celui dont le nom est le palindrome du sien, Eesirg, ou plutôt celle de deux monologues où chacun poursuit sa pensée ; d'où le recours à l'égoïne pour détruire le mur entre eux, ce qui, toutefois, pousse Grisée à se suicider (pages 287-288) ; cette histoire ne signifie-t-elle pas que mieux vaut l'incommunicabilité puisque la communication conduit à des situations trop tranchées.

Si elle affirme souvent la toute-puissance de son moi, Bérénice exprime aussi sa difficulté à le saisir, voit un danger en tout ce qui lui est extérieur, en tout ce qui n'est pas lui. Il craint d'être dispersé, dissous, englouti dans un monde qui le sollicite de toute part. Il est en fait réduit à l'impuissance et à

l'ennui devant l'immensité du monde (page 166). Elle va jusqu'au choix d'un nombre à aimer parmi leur multitude (page 167).

Le malaise qui est provoqué chez elle par la prolifération des choses et par le trop-plein du monde qui étouffe l'être, par le sentiment de l'existence de ce qui n'a pas besoin de soi pour exister, peut être comparé à la nausée définie par Sartre. Et on peut d'ailleurs détecter dans le livre d'autres traces de la philosophie sartrienne : l'engloutissement de l'être dans la matière inerte, la contingence, le regard aliénant, etc.. Jetée dans un monde grand et vide où «*il n'y a rien*», Bérénice représente une variante québécoise de l'être humain maudit rongé par le mal existentiel, et vivant dans un état d'oppression «*qu'on peut aussi bien appeler chagrin que peine, douleur, haine, dégoût, angoisse, remords, peur, désir, tristesse, désespoir et spleen*» (page 286). Comme maints personnages sartriens, elle incarne l'être exilé dans un monde qu'il ne considère pas sien, et où il est condamné à vivre en solitaire, comme un prisonnier et un étranger : «*Si je n'ai pas, d'abord, cherché le bonheur, c'est qu'il ne me dit rien, qu'il est laid, qu'il suppose une collaboration avec la puanteur. Je me refuse à tout commerce avec le monde immonde qu'on m'a imposé, où l'on m'a jetée sans procès comme des esclaves aux galères.*» (page 234). Comme les personnages sartriens, Bérénice est condamnée à être seule et à avoir peur, car «*on ne peut rien contre la solitude et la peur*», mais elle est aussi condamnée à être libre. Elle se sent flotter sans attaches, sans racines, sans mémoire dans un «néant» censé figurer l'espace où la conscience de soi jouit de sa liberté. Par un de ces paradoxes propres à sa pensée, la liberté anéantit la peur précisément parce qu'elle perpétue la solitude : «*Je flotte dans le néant ! Je suis sans souvenirs et sans personne. Je suis dans le néant. Que de vide à remplir ! Quel soulagement ! Il n'y a rien ni personne. Comment avoir peur ou douter de quoi que ce soit lorsqu'il n'y a encore rien, lorsque tout est à faire ?*» (pages 351-352). En termes sartriens, le «vide à remplir», c'est l'existence qui précède l'essence, ce qui veut dire que l'être humain a la liberté de se choisir et de se faire tel qu'il veut être, tout en assumant la responsabilité de ses actes. D'une part, Bérénice connaît le désir de la dureté minérale qui est la tentation de ce que Sartre appela «l'être en-soi» : «*J'aimerai sans amour, sans souffrir, comme si j'étais quartz. Je vivrai sans que mon cœur batte, sans avoir de cœur.*» (page 41) ; d'autre part, elle la repousse, constatant la constante modification des personnalités : «*Il faut que je change de Christian à mesure que Christian change, et Christian n'est jamais le même.*» (page 73), cette fluidité de la conscience, qui est libre, fait continuellement des choix, qui accepte la responsabilité, l'engagement, qui tend à l'existence authentique, étant ce que Sartre appela «l'être pour-soi».

On pourrait remarquer que la dureté minérale est accordée par Ducharme à l'enfant qui «*est dur*» tandis que l'adulte «*est mou*» (page 336), que Bérénice simultanément se voit comme «*un aigle [...] qui secoue [...] ses liens enracinés dans la pierre*» et se dit «*marécageuse*» (page 362), signifiant bien ainsi la tension vers le haut et la soumission au bas. Et, en effet, entre le dur et le mou se place le «*visqueux*», qui répugne aussi à Sartre, mais est le rapport de la conscience à la matière, conscience qui est à la fois passive et active, aliénée et libre, la liberté étant encore affirmée avec la radicalité de Sartre : «*Je suis libre ! libre d'ouvrir et de fermer les paupières ! libre de porter la main ici et là ! libre de m'agenouiller aux pieds de celle-ci et d'expectorer à la figure de celui-là !*» (page 257).

Elle semble se contredire tout à fait quand elle exprime le refus de l'être en-soi en traçant sur le tableau noir un petit triangle dans une tête d'éléphant, et en faisant à ses camarades le commentaire suivant : «*Je ne suis pas un être libre et indépendant, mais une sale excroissance, une sorte de verrue avec des bras et des pattes, une sale verrue poussée à la surface de la terre et se nourrissant à même ce sale être qu'est la terre. Que faudra-t-il que je fasse pour être moi-même, pour être par moi-même, pour cesser de n'être qu'un infime parasite de l'être qu'est la terre ? Que faudrait-il que je fasse pour ne plus avoir à dépendre de tout, tout le temps, pour tout ? [...] Que faut-il faire pour être libre ?*» (page 214). «Être soi-même», «être par soi-même», voilà bien le problème de Bérénice, c'est-à-dire au fond se libérer de la matrice pour devenir son propre principe de vie. L'être pour-soi est celui qui choisit d'exister en toute liberté et conscience : «*Il faut se recréer, se remettre au monde. On naît comme naissent les statues. On vient au monde statue : quelque chose nous a faits et on n'a plus qu'à vivre comme on est fait. C'est facile. Je suis une statue qui travaille à se changer, qui se sculpte elle-même en quelque chose d'autre. Quand on se fait soi-même, on sait qui on est. L'orgueil exige qu'on soit ce qu'on veut être. [...] Ce qui compte, c'est se savoir responsable de chaque acte qu'on*

*pose, c'est vivre contre ce qu'une nature trouvée en nous nous condamnait à vivre.»* (pages 42-43). Sartre aurait pu très bien écrire ces lignes.

Tout comme celles où Bérénice décrit l'ennui morbide d'une existence qu'on est libre de choisir, mais que rien ne justifie : *«Je suis arrivée dans un pays où je m'ennuie à mourir. Se tuer, tâtonner ou se laisser aller. Quand on a le cœur d'être la loi de sa vie, ni se tuer, ni tâtonner, ni se laisser aller ne valent. J'avais le goût de me laisser mourir, pour rien, pour me désennuyer.»* (page 127). La liberté de Bérénice, comme celle de Roquentin dans *'La nausée'*, c'est la liberté de l'individu contre tous les autres. C'est la liberté posée en tant que choix individuel absolu sur lequel le monde extérieur n'a pas d'emprise : *«Je suis libre. Ma volonté est dans mon crâne. Personne ne peut la voir, l'entendre et y toucher. Personne d'autre que moi ne peut agir sur ma volonté.»* (page 253). Mais Bérénice va plus loin encore : sans se limiter à être libre contre le monde, elle veut *«rayer tout le monde»* de sa vie, en faisant de la disparition des autres la condition sine qua non de sa liberté : *«Voilà ce qu'il faut que je fasse pour être libre : tout détruire. Je ne dis pas nier, je dis détruire»* (page 215). Toutefois, Sartre, pour qui *«l'existentialisme est un humanisme»*, au nom de l'engagement, se dissociait d'un tel nihilisme.

Il est évident qu'il ne s'agit pas, pour Ducharme, de transposer dans la fiction les concepts et les idées d'un système philosophique cohérent, comme l'avait fait Sartre. La réflexion de son personnage sur l'être et le néant, sur l'angoisse et la liberté, témoigne au contraire d'un refus véhément de tout système, ce qui lui permet de faire coexister dans un mélange bizarre le fatalisme et le volontarisme, l'acte gratuit et la responsabilité, la création et la destruction, l'ordre et le désordre. Il en résulte que sa pensée est *«faible»* du point de vue des philosophes, c'est-à-dire contradictoire et mobile. C'est une pensée qui ne se fige pas, relance les questions, et remet en discussion les réponses. Ducharme, qui dévoile les contradictions du monde et de l'être humain sans essayer de les résoudre, qui préfère jouer sur l'ambiguïté de l'existence et de la parole humaines, n'est pas Sartre, tout comme Bérénice n'est pas Roquentin.

Il reste que Raoul Duguay a pu écrire que *«Bérénice manifeste un volontarisme absolu fondé sur une subjectivité transcendante et coïncidant avec un rationalisme pur (plus pur que celui de Descartes) et avec un idéalisme plus puissant et plus incarné que ceux de Kant et Hegel, bref, un volontarisme existentialiste»*. Elle aboutit à ce qu'en philosophie on appelle le solipsisme, l'idée que le monde, les autres, n'existent que par l'accord de notre volonté, seul moyen de sauvegarder l'unicité de l'être, l'épanouissement de la personnalité, l'autonomie de l'âme ; que le réel n'est pas ailleurs qu'en soi :

- *«Là où je suis quand j'ai les yeux fermés, il n'y a personne, il n'y a jamais que moi.»* (page 11).
- *«Je suis quelqu'un et je m'appartiens.»* (page 19).
- *«Il n'y a de vrai que ce que je crois vrai, que ce que j'ose croire vrai.»* (page 21).
- *«La vie ne se passe pas sur la terre, mais dans ma tête. La vie est dans ma tête et ma tête est dans la vie.»* (page 45).
- *«Ce que j'aime, c'est l'idée que je me fais de lui, c'est ce que je porte dans l'âme et appelle Christian, c'est le Christian que je conçois et incarne comme il me convient de le concevoir et incarner.»* (page 73).
- *«S'il n'y a ni Chat Mort, ni Christian, il n'y a personne d'autre que moi sous le soleil. S'il n'y a personne d'autre que moi sous le soleil, c'est à moi le soleil, c'est moi le créateur et le possesseur du soleil.»* (page 74).
- *«Je suis le nombril du monde. [...] Quand un nombril du monde se jette dans un saule, le saule devient nombril du monde.»* (pages 91, 92).
- *«Tout nous appartient : il suffit de le croire.»* (page 117).
- *«Or, je peux seule avoir raison.»* (page 215).
- *«Je suis l'œuvre et l'artiste.»* (page 215).
- *«Je suis libre. Ma volonté est dans mon crâne. Personne ne peut la voir, l'entendre et y toucher. Personne d'autre que moi ne peut agir sur ma volonté.»* (page 253).
- *«À partir de cette simple vérité, à partir de cette évidence fulgurante que Zio n'est et n'a jamais été qu'une manifestation de mon appareil physiologique (une ombre dans mes yeux, un bruit dans mes oreilles, une odeur dans mon nez et un frisson quand il me frôle), j'en suis venue à de renversantes conclusions. Je suis libre ! libre d'ouvrir et de fermer les paupières ! libre de porter la main ici et là !*

libre de m'agenouiller aux pieds de celle-ci et d'expectorer à la figure de celui-là ! Tourmentée par l'éblouissant aspect du néant, dans un effort maladroit pour le travestir, je refusais de croire que Zio n'existe pas, qu'il n'existe en rien, qu'il ne jouit pas par lui-même d'aucune sorte d'existence, qu'il n'existe que par moi, qu'il commence à exister quand je fixe mon attention sur lui et qu'il cesse d'exister quand il cesse d'occuper ma pensée. Cela a assez duré ! Il faut se tirer de la confusion des sens, s'avancer résolument dans la lumière. Assez de sommeil ! De la veille, à tout prix ! Personne ne peut exercer d'influence sur moi que j'y consente par quelque artificieuse mauvaise volonté. On peut m'opposer que n'importe qui peut m'infliger des blessures corporelles sans que j'y consente. J'abonde en ce sens, sous réserve cependant d'observer que les blessures corporelles ne sont pas affaire d'âme à âme, mais affaire de chose à chose. [...] Personne n'a de pouvoir sur moi que moi-même.» (pages 257-258).

- «Je suis libre d'aller si je veux à Chandernagor, à Mahé, à Joué-les-Tours et sur les docks ! [...] Je bondis en plein éther et il me semble (et ce qui semble est important) être plus seule en plein éther que sur la surface boisée et montagneuse.» (page 258).

- «Zio et tous les autres ne sont que parce que je consens à ce qu'ils soient. Il me faut trois jours et trois nuits pour me pénétrer de l'esprit de cette force logique.» (pages 258-259) ; d'où, plus loin : «Ma logique m'effraie.» (page 274).

- «À partir de la seconde où il sort du champ d'action de mes yeux, de mes oreilles et de mon nez, il [Zio] n'existe plus, il est mort. Il a perdu la vie, il ne peut plus rien.» (page 262).

- «Quand quelque chose passe, quelqu'un passe, c'est pour moi.» (page 274).

- «Je suis seule. Il n'y a donc personne. S'il n'y a personne, que sont ceux que je me rappelle, que je vois et que j'anticipe? Ils sont illusions, mirages, imaginaires. Ce sont des points d'application imaginaires dociles du peuple de forces qui me hante. [...] On m'a lancée à la surface de l'univers dans une felouque percée. Cinq milliards d'ombres s'agitent dans mon champ visuel. Que fais-je de ces ombres? Je leur impose la seule forme que je connaisse : la mienne. Comment pourrais-je les imaginer autrement que moi? [...] Toutes mes ombres m'obéissent au doigt et à l'œil. Elles ne sont que ce que je leur ordonne d'être. Une ombre que j'ai colorée en bleu reste bleue jusqu'à ce que je la recolore. Si j'avais envie de te [Bérénice parle à Gloria] voir en rose, je n'aurais qu'à te colorer en rose. Est-ce assez précis comme façon impérative de voir les êtres? Je suis seule ; je suis prête à le jurer. [...] Moi seule peux éprouver le goût qu'a la soif dans ma gorge ! Moi seule peut sentir dans ma main l'humidité froide d'une grenouille ! Seule je sais comment ma voix résonne à mes oreilles ! [expérience à rapprocher de celle de Kyo dans "La condition humaine"]. Tes douleurs sont autres que les miennes, tout à fait. Les miennes sont impératives, criardes. Les tiennes sont virtuelles, muettes, d'aucun effet coercitif sur mon système nerveux, sur mon système digestif, sur mon système solaire. [...] Je suis seule dans l'espace que j'occupe, où que j'occupe cet espace. L'espace dans lequel je suis, où que je sois, personne ne peut y pénétrer. Je suis seule !» (pages 359-361).

- «Je suis seule. Je n'ai qu'à me fermer les yeux pour m'en apercevoir. Quand on veut savoir où on est, on se ferme les yeux. On est là où on est quand on a les yeux fermés: on est dans le noir et dans le vide.»

- Ce solipsisme, elle essaie de l'insuffler à Christian : «Si tu te fermes les yeux au confessionnal, il n'y aura personne. [...] Tu es seul au monde, Christian. Tu es le seul être humain du monde.» (page 170).

- Le solipsisme culmine dans l'invention du «bérénicien», geste de sécession radicale par laquelle Bérénice se coupe du reste des êtres humains.

Au-delà, c'est même l'idéalisme le plus pur qui est affirmé : le monde réel ne serait qu'une illusion ; croire à la réalité du monde serait la folie de l'être humain ; suivre la vérité jusqu'au bout permettrait d'échapper à la condition humaine : «Quelqu'un qui suit la vérité jusqu'au bout, qui en a la force, est quelqu'un qui escalade un rayon de soleil et finit par tomber dans le soleil.» (page 258). Il fallait bien que cet idéalisme délirant soit contredit par le réalisme et le pessimisme de la fin tragique dont on pourra encore dire qu'ils ne rendent pas le roman pour autant négatif : ce «hurlement blasphématoire d'un jeune homme excessivement intelligent et sensible» (Jean-Éthier Blais, "Le devoir", 15 octobre 1966) a la force de sa négativité, provoque une remise en question des valeurs.

Mais Theodor Adorno, dans *‘Minima moralia’*, fit cette mise en garde : «Celui qui refuse d’entrer dans le jeu risque de se tenir pour meilleur que les autres, et de faire jouer à sa critique de la société le rôle d’une simple idéologie au service de ses intérêts personnels.»

Comme on l’a déjà vu, l’avalement inéluctable, l’aliénation fatale, sont ceux que fait subir le temps, «*le titan*» : «*Si on fait bien attention, on s’aperçoit qu’on reste immobile, qu’on est fixé dans un étau, que ce qui tourne en rond c’est une meule grande comme la terre, une meule qui ronge la chair un petit peu à chaque tour, qui émousse l’âme un petit peu à chaque tour, qui tue un petit peu à chaque tour.*» (page 148) - «*Pourquoi n’existe-t-il pas, à côté du temps un jour ensoleillé dans lequel nous pourrions entrer pour aller faire, dans une rivière de marguerites, nos gambades d’hier et d’avant-hier?*» (page 221) - «*Le temps continue de progresser avec son habituelle lenteur de crabe.*» (page 293).

Et la fuite du temps mène à la pensée de la mort que Bérénice affronte dans ce véritable examen de conscience auquel elle dit se livrer quotidiennement : «*Je passe vingt-quatre heures sur vingt-quatre sur la brèche. Toute chose que je vois est fouillée en profondeur. Toute pensée qui me vient est poursuivie jusqu’à son aboutissement, jusqu’aux actes. Tout ce qui m’apparaît durant le sommeil est soigneusement décrypté, enregistré, comparé. Néanmoins le jour qui vient de passer, tout débordant d’activité qu’il ait été, ne manque jamais de me sembler suspect, dénué de toute valeur, de me faire trembler de peur. C’est toujours avec angoisse que j’anticipe le retour de la nuit, le moment de la grande rencontre avec moi-même, le moment d’ajouter un zéro au total du passé, le moment de me rapprocher de tout un pas de la frontière au-delà de laquelle il n’y a plus rien, même plus de futur. Il ne faut pas perdre espoir, ma bonne Bérénice, mon petit lapin... Tant de choses restent à considérer avant que vienne l’heure où il faudra me prononcer.*» (page 256).

## Destinée de l’œuvre et identité de l’auteur

À sa parution, en 1966, dans la prestigieuse collection blanche de Gallimard, *‘L’avalée des avalés’* éclata comme une bombe dans une littérature québécoise pourtant en pleine effervescence en ces années où le nationalisme québécois prenait une expansion rarement égalée. Le roman reçut des critiques dithyrambiques en France comme au Québec où il devint l’œuvre littéraire la plus célébrée, son succès se transformant rapidement en consécration. Emblème d’une modernité de surcroît appréciée en France, on en vendit d’emblée dix mille exemplaires, sans compter ceux d’une édition pirate que Gallimard fit rapidement interdire. Plutôt que la force époustouflante de cette enfant, que la satire de la société, que la pertinence des réflexions, ce furent surtout les performances de Ducharme en matière d’écriture qui furent remarquées, l’histoire de son personnage paraissant même ne lui avoir servi que de prétexte pour «s’ébattre en chien fou dans un langage savoureux, cru, inspiré, qui constitue son principal et prodigieux mérite» (Maurice Nadeau, *“La quinzaine littéraire”*, 1-15 octobre 1966).

Surtout, on se passionna pour le mystère de ce jeune Québécois que personne ne connaissait, dont on disait qu’il était timide, qu’il souffrait d’agoraphobie ou de médiaphobie. On n’avait qu’une photo où il a l’air d’un premier communiant, et qui allait être longtemps la seule dont on pouvait disposer). On n’avait que quelques détails vagues sur sa famille qui habitait un petit village des environs de Sorel. Il répondit laconiquement à une interview, affirmant, en des termes qui anticipaient ceux de la préface de son deuxième roman, *‘Le nez qui voque’* : «*Je veux pas être pris pour un écrivain, je ne veux pas que ma face soit connue.*» Aussi s’est-on demandé : «Ce Ducharme (s’il existe?) peut-il être vraiment l’auteur de ce roman audacieux?»

Il s’était tourné vers Gallimard car, à Montréal, Pierre Tisseyre, le directeur de la maison d’édition *“Le cercle du livre de France”*, avait refusé le manuscrit (en fait, c’était celui d’un autre roman, *“L’océantume”*), en le déclarant «illisible» parce qu’il était bourré de ratures et tapé à simple interligne ! Accusé d’avoir manqué de discernement, il rétorqua que le texte publié par Gallimard est très différent de celui qu’il avait reçu. On put donc se demander si Ducharme en était encore le véritable auteur. Ce doute devint plus persistant à mesure que l’écrivain fantôme refusa de rencontrer les journalistes, fut recherché.

Parce que son oeuvre montrait une maturité littéraire exceptionnelle, témoignait d'une étonnante familiarité avec la condition féminine (comment, par exemple, un jeune homme aurait-il pu pénétrer dans l'esprit d'une petite fille, puis parler d'une telle façon de ses premières menstruations, de ses différentes expériences sexuelles?), d'une connaissance approfondie de la communauté juive et d'une culture étendue (alors que la biographie de Ducharme indique qu'il n'a fait que peu d'études), un doute persistant plana sur son existence, et laissa place à toutes les spéculations, et même à une polémique. Lancées par "Minute", magazine français à scandales, et relayées au Québec, les rumeurs les plus farfelues circulèrent sur son identité. Jean Montalbetti, alors critique à l'hebdomadaire français "Les nouvelles littéraires", dans un article immédiatement reproduit dans "Le devoir", journal de Montréal, estimait que «le romancier parle en connaissance de cause des juifs et doit appartenir à cette communauté» ; aussi crut-il pouvoir attribuer le roman à l'écrivain juif québécois Naïm Kattan. Pour d'autres, c'était l'oeuvre de Raymond Queneau (à cause de "Zazie dans le métro") ou de Dominique Aury (cette secrétaire de la N.R.F. ayant toujours eu une passion pour le secret, ayant usé du pseudonyme [en particulier celui de Pauline Réage sous lequel elle écrivit "Histoire d'O" en 1954, ce qu'elle reconnut en 1994 !]). Réjean Ducharme n'aurait été qu'un prête-nom comme l'aurait été Shakespeare pour Francis Bacon (ou pour Christopher Marlowe ou pour Henry Neville !), comme Émile Ajar l'a été pour Romain Gary.

Or l'hypothèse la plus séduisante est que le livre a été écrit par la comédienne québécoise Luce Guilbeault (1935-1991). Hypothèse qui fut soutenue par l'une de ses compagnes de classe au collège Marguerite-Bourgeois de Montréal, Françoise M.. Pour elle, le portrait de Bérénice serait celui de Luce Guilbeault. Elle ajouta : «La première fois que j'ai lu "L'avalée des avalés", du plus profond de mon être, j'ai ressenti la présence de cette adolescente grassette qui gribouillait dans le fond de la classe pendant que nous peinions sur nos versions grecques ou latines. Sa joie immanente, elle la trouvait dans ses jeux de mots.» Ceux du roman, elle les reconnaît pour les avoir entendus de la bouche de celle qui avait alors quinze ans. Comme exemple, elle cita celui-ci : «Un éclat d'obus, d'eau bue... Ah ! Ah !» Un test d'intelligence passé à l'âge de douze ans, avait classé Luce Guilbeault parmi les enfants intellectuellement supérieurs à la moyenne. En classe de rhétorique à l'âge de quinze ans, elle avait déjà «le physique d'une femme d'âge mûr, forte des hanches et du buste avec un visage d'enfant taquin qu'elle a toujours gardé. Une candeur maladroite empreinte de la peur du rejet était perceptible.» Elle écrivait, à l'encre noire sur papier fin, des poèmes à la Valéry et à la Rimbaud qui «suscitaient l'étonnement et l'intérêt et d'où surgissaient des pensées existentielles. Elle connaissait de mémoire la mythologie grecque et les poèmes d'Émile Nelligan que lui avaient enseignés des tuteurs privés. Elle écrivait avec l'ésotérisme de Gérard de Nerval ses dissertations sur l'histoire du Canada. Le professeur, M. Jean Bruchési, fulminait, la haranguait en pleine classe, et la gratifiait d'un 30%.»

Pour Françoise M., «"L'avalée des avalés" raconte, à travers une écriture et un style d'une originalité remarquable, truffé de calembours à connotations littéraires, les états d'âme d'une adolescente débalancée [déséquilibrée], quoique lucide, qui nous parle de sa mère qu'elle jalouse, déteste et adore à la fois, d'un frère dont elle est amoureuse et d'un père qui la rejette. C'est justement cette adolescente que j'ai fréquentée et qui s'est projetées, à mon sens, dans le personnage de la narratrice, Bérénice Einberg.»

De plus, Luce Guilbeault était fascinée par la communauté juive de Montréal. Un jour, elle a dit à Françoise M. : «Je veux dessiner ton profil, je dessine une madone : je veux qu'elle ait l'air juif.» Elle fit des études de lettres à l'université de Montréal avant d'épouser un juif, le photographe et cinéaste Guy Borremans, père de son fils, Ariel. Vers 1965, rencontrant le frère de Luce Guilbeault, Françoise M. lui demanda si elle développait son talent littéraire, et l'entendit répondre : «Justement, il lui arrive des choses très intéressantes dans ce domaine actuellement.» De quoi parlait-il, au juste? Il fut impossible de le lui faire préciser : s'agissait-il de "L'avalée des avalés"?

Devenue comédienne, elle était encore une débutante méconnue quand, en 1968, incroyable situation ! elle décrocha le premier rôle dans "Le Cid maghané" de Réjean Ducharme. Se serait-elle écrit une pièce de théâtre pour ses débuts? Elle choisit souvent des rôles de filles insatisfaites, et jugées pour cela, ce repli sur l'enfance, qu'on lui a souvent reproché, n'étant peut-être au fond qu'une façon d'exprimer l'infantilisation de la femme et sa peur d'accéder au monde des hommes.

En 1976, elle écrivit, signa et joua au Théâtre du Nouveau Monde, le rôle d'«une actrice en folie» dans *“La nef des sorcières”*, une création collective. Dès les premières lignes, on jurerait du Ducharme tout craché :

«Je m'appelle Désirée Désire. Je suis actrice, comédienne.

J'avais répété toute la journée. Mon texte, je le savais par cœur, j'en rêvais.

Par cœur, mes cœurs,

M'écœure.

Je crois ce que je dis parce que je le dis par cœur.»

Son rôle dans le téléroman *“Des dames de cœur”* de Lise Payette (1986-1989) la consacra vedette de la télévision. Elle y incarnait une bourgeoise choyée, belle et élégante, aimable et douce, dont le modèle, qui datait des années cinquante, était sa mère comme elle l'a elle-même avoué, lors d'une entrevue. N'est-ce pas cette même mère contre laquelle se débat Bérénice Einberg dans *“L'avalée des avalés”*?

Michèle Rossignol, qui lui donna souvent la réplique, affirma avec conviction lors d'une émission à Radio-Canada : «Elle est la personne la plus originale que j'ai rencontrée de toute ma vie. Elle est généreuse, émotive, cultivée, pleine d'humour et de surprises.»

Lors d'une fête donnée en son honneur pour célébrer ses talents, elle distribua parmi l'assistance un texte de Réjean Ducharme. «D'un souffle extraordinaire, elle lut ce long texte, alors que son état de santé était précaire», révèle Françoise M.. Tous furent étonnés de cette énergie retrouvée spontanément. Elle avoua à une amie présente : «Je travaille très fort, quelqu'un continuera mon œuvre».

Car elle dut affronter avec courage un cancer dont elle mourut en novembre 1991, à l'âge de cinquante-six ans. Ainsi fut interrompue en plein vol une carrière qui promettait encore beaucoup. Elle fut une comédienne et une cinéaste audacieuse, provocatrice, exploratrice, féministe aux fortes convictions, qui impressionna par son travail remarquable et son enthousiasme. À la suite de son décès, ses dernières volontés, toujours selon Françoise M., furent respectées par son fils, Ariel : elle ne voulait pas de deuil ainsi qu'elle pourrait bien l'avoir annoncé dans *“L'avalée des avalés”* : «*Je ne porterai ni cercueil, ni deuil, ils penseront et diront de ma conduite ce qu'ils voudront. Si ma conduite peut les faire endêver, je suis contente. À peine au lendemain de ce premier choc avec la mort, il me tarde que la ville s'éveille, que la vie reprenne. Mort, si tu savais comme j'ai hâte de voir ta face en plein soleil, comme j'ai hâte qu'il fasse assez soleil pour que tu puisses me voir rire de toi... Pas de deuil, merci.*» (page 168) À la suite d'un conseil tenu en décembre 1991, la famille décida de ne rien dire au sujet de *“L'avalée des avalés”*, refusa d'informer ou de confirmer.

Il faut remarquer que plusieurs romans de Ducharme sont marqués par la présence constante, auprès d'un couple de jeunes gens, d'une femme d'âge mûr qui exerce sur eux son attraction et sa domination. C'est Questa dans *“Le nez qui voque”* (ce rôle étant d'ailleurs tenu par Luce Guilbeault dans l'adaptation faite pour le cinéma par Alain Périsson, sous le titre *“Le grand sabotage”* [1971]). Ce pourraient être à la fois Lainou et Catherine dans *“L'hiver de force”*, d'autant plus que, comme celle-ci, Luce Guilbeault est née à Outremont et, surtout, est allée au festival de Cannes en 1973 pour y participer à la présentation du film de Denys Arcand, *“Réjane Padovani”*, dans lequel elle tint un rôle important.

D'autre part, les pièces de théâtre *“Le Cid maghané”* et *“Le marquis qui perdit”* répondaient à des préoccupations qu'on lui connaît, et elle joua dans cette dernière pièce.

Cependant, Réjean Ducharme existe bel et bien, en chair et en os. Ce qui plaide en faveur de sa paternité du moins partielle de l'oeuvre, c'est la géographie des lieux où évoluent les personnages de *“L'avalée des avalés”*. Il a vécu, avec sa famille sur l'île Saint-Ignace, une des îles de Sorel (évoquées dans *“Le nez qui voque”*), et c'est là que se situe l'action du roman. D'autre part, le texte de présentation de l'auteur sur la jaquette du roman est fort probablement de sa main : «*Je ne suis né qu'une fois. Cela s'est fait à Saint-Félix-de-Valois, dans la province de Québec. La prochaine fois que je mourrai, ce sera la première fois. Je veux mourir verticalement, la tête en bas et les pieds en haut.*»

*À l'école, j'étais toujours le premier à partir. Je n'y allais pas souvent et j'y restais le moins longtemps possible. J'ai complété mes études secondaires à Joliette, avec les Clercs de Saint-Viateur.*

*J'ai souffert six mois à l'École Polytechnique de Montréal. Enfin délivré, je me suis pris pour un commis de bureau et me prends encore aujourd'hui pour tel. Mais ceux qui embauchent des commis de bureau ne veulent pas me prendre pour un commis de bureau. Je ne travaille pas toujours et ne travaille pas toujours comme commis de bureau. Un mois sur deux, je suis en chômage.*

*J'ai été dans l'Arctique avec l'Aviation canadienne, en 1962. Personne ne veut me croire. Je ne sais pas pourquoi. Je dis : "J'ai été dans l'Arctique." Ils répondent : "Pas vrai." En 1963, 1964 et 1965, j'ai fait de l'auto-stop au Canada, aux États-Unis et au Mexique. C'est fatigant.*

*J'ai vingt-quatre ans. Je n'ai plus tous mes cheveux et toutes mes dents. Et cela m'écoeure.*

*Je ne me suis pas marié une seule fois encore. Les femmes ne veulent pas se marier avec moi. Si elles avaient voulu, je me serais marié tous les jours et, aujourd'hui, j'aurais à peu près 5 768 enfants. S'il n'y avait pas d'enfants sur la terre, il n'y aurait rien de beau.*

*R. D.»*

On peut donc avancer l'hypothèse que ce jeune homme plein de fantaisie fut le collaborateur de Luce Guilbeault ou un prête-nom consentant derrière lequel elle se cacha. Elle aurait écrit un roman nourri de son expérience de femme, de sa pensée et de sa connaissance du milieu juif, roman que, pour cette dernière raison peut-être en particulier, elle ne put ou ne voulut pas faire éditer. Ayant rencontré ce jeune apprenti écrivain qu'était Réjean Ducharme (qui avait déjà écrit deux romans : *"Le nez qui voque"* et *"L'océantume"*), elle lui aurait demandé de se présenter comme l'auteur du sien. Et lui aurait permis d'y injecter des éléments personnels, comme le thème de l'île qui est de toute évidence fondé sur sa jeunesse passée à l'île Saint-Ignace, comme les effets littéraires que sont les exagérations, les jeux de mots, les calembours, les dérapages et les décrochages qui viennent sans cesse désamorcer l'intensité et le sérieux du texte originel ; peut-être, s'ils étaient supprimés obtiendrait-on, avec les cent pages de moins souhaitées par des critiques, l'œuvre originelle !

Cette collaboration entre les deux écrivains pourrait même avoir été organisée par la maison Gallimard qui avait déjà reçu les manuscrits du *"Nez qui voque"* et de *"L'océantume"* qu'elle ne publiait pas, mais fit, à la suggestion de Queneau et Le Clézio (qui avait rencontré Ducharme au Mexique), en cette année 1966 où les éditeurs français tenaient à avoir chacun son poulain québécois (Marie-Claire Blais avec *"Une saison dans la vie d'Emmanuel"*, Jean Basile avec *"La jument des Mongols"*, Hubert Aquin avec *"Prochain épisode"*, Yves Thériault avec *"Le temps du carcajou"*), un pari sur la conquête d'un marché au Québec, pari réussi qui a permis ensuite le succès des autres œuvres, même si elles sont d'une qualité inférieure.

Or, si certains critiques regimbèrent devant une logorrhée pratiquée par système, au Québec, on lâcha le mot de «génie» pour un apport foncièrement neuf et autochtone, tandis qu'en France on fit maints rapprochements avec d'autres révoltés ou expérimentateurs, de Rimbaud et Lautréamont à Céline et Queneau. On parla de lui pour le prix Goncourt 1966, qui lui échappa de justesse. Mais il obtint le prix du Gouverneur général du Canada.

Devant ce succès «inespéré et inattendu», le présumé auteur, soudain embarrassé par la nécessité d'avoir à assumer cette usurpation, aurait préféré se réfugier dans l'absence et dans le silence, attitude qui eut d'ailleurs pour effet de produire autour de son nom une aura tout à fait romantique (à la façon de celle qui entoure l'écrivain américain J. D. Salinger dont le roman *"The catcher in the rye"* [1951, *"L'arrache-coeur"*] pourrait d'ailleurs avoir été une source d'inspiration), aura qui subsiste encore en 2011.

*"L'avalée des avalés"*, qui fut la plus belle réussite de Réjean Ducharme, a été un livre essentiel dans l'évolution de la littérature québécoise. Il influence beaucoup de jeunes auteurs qui retiennent surtout le mélange de sarcasme et d'émotions, l'anticonformisme et la fantaisie verbale. Ces épigones, qu'on se plaît à appeler «ducharmiens», n'ont en effet guère gardé de leur modèle que le bombardement des clichés et des lieux communs des bien-pensants par l'ironie, la dérision, les plaisanteries, le trituration des mots, l'invention de nouveaux mots, les jongleries, les effets de débraillé, d'inanité et de facilité, le tissage de phrases absurdes, tout à fait baroques ou démentes, la création de personnages loufoques aux noms fantaisistes. On peut citer : Louis Gauthier (*"Anna"*, *"Les aventures de Civis"*



*Pacem et de Para Bellum*”), Jean Nadeau (*“Bien vôtre”*), Pierre Turgeon (*“Faire sa mort comme faire l’amour”*, *“Un, deux, trois”*), Robert Lalonde (*“La belle épouvante”*), Suzanne Jacob (*“Flore Cocon”*), Sylvain Trudel (*“Le souffle de l’Harmattan”*), Gaétan Soucy (*“La petite fille qui aimait trop les allumettes”*), Monique Proulx (*“Le cœur est un muscle involontaire”*), Hélène Monette (*“Le goudron et les plumes”*), et, surtout, Jonathan Harnois qui, dans *“Je voudrais me déposer la tête”* fait vivre un personnage qui, dans un sursaut de révolte, refuse de «vieillir dans les vapeurs de la lassitude, de reproduire les mêmes mouvements innombrables, comme autant de spasmes désespérés».

En 1968, *“L’avalée des avalés”* fut traduit en anglais par Barbara Bray sous le titre *“The swallower swallowed”*.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)